

Max Billancourt

Sarabande



BILLANCOURT MAX

Sarabande

© BILLANCOURT MAX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3441-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Cripure écoutait mal. Il avait une curieuse facilité de mal entendre les choses auxquelles il aurait dû répondre par des gifles. »

Louis Guilloux. *Le sang noir*

« La lucidité est un martyr permanent, un inimaginable tour de force »

Cioran. *Aveux et anathèmes.*

« Tout le monde y peut pas être de Lyon. Il en faut bien d'un peu partout ! »

Vieux proverbe lyonnais

La sarabande « Cette danse, toujours mélancolique, respire une sérieuse et délicate tendresse. »

Rémond de Saint-Mard. *Réflexions sur l'opéra.*

CHAPITRE PREMIER

Félix Metzger venait d'avoir soixante-dix ans.

Il les avait dignement fêtés, ces soixante-dix piges, avec ses trois meilleurs copains, ses trois potes, ses trois vrais amis, ses quasi frangins, Anthelme, Marius et José.

Il leur avait préparé et cuisiné avec soin un repas lyonnais : Gratons bien croustillants à l'apéritif puis, en entrée, quenelles de brochet sauce Nantua, avec, comme il se doit, ris de veau et crêtes de coq, pour suivre andouillettes à la moutarde avec gratin de pommes de terre fondantes et petits lardons, puis la classique cervelle de canut et, pour finir, une épaisse et moelleuse tarte aux pralines roses, le tout arrosé de Condrieu, de Macon blanc et de Saint Amour.

Pas diététique pour deux sous, le repas d'anniversaire de Félix, mais succulent et typiquement d'entre Rhône et Saône ! Du lyonnais pur jus, pur sucre ! Il faut dire qu'étant lyonnais de naissance, ayant passé son enfance et sa jeunesse à Lyon, y ayant fait ses études universitaires, y ayant connu les femmes de sa vie et habitant depuis quelques années un petit village dans l'Ain à vingt kilomètres à peine de la capitale des Gaules, Félix Metzger se sentait totalement lyonnais. Il se sentait même exclusivement lyonnais.

Il adorait, évidemment, manger lyonnais, la cuisine de Lyon et environs étant pour lui d'assez loin la meilleure cuisine du monde et il ne lui serait pas venu à l'idée, pour recevoir ses potes, de cuisiner une choucroute alsacienne, une potée auvergnate ou un cassoulet toulousain et de leur donner à boire du vin de Champagne, de Provence ou du Bordelais, même s'il appréciait aussi et de façon prononcée tous ces plats et tous ces vins d'ailleurs.

Il aimait, Félix, tout ce qui était lyonnais, tout, la colline de Fourvière et sa basilique, le quartier Saint Jean et sa cathédrale, La Croix Rousse, son gros caillou et ses traboules, l'île Sainte Barbe, le parc de la Tête d'Or, la

rue de la République, la place Bellecour, la place des Terreaux, les mâchons dans les bouchons, Guignol et Gnafron, la mère Cottivet, le grand Paul Bocuse, l'humour d'Alexandre Astier ou de Florence Foresti, les chocolats de Bernachon, le cinéma de Bertrand Tavernier, la littérature de Saint Exupéry, de Gabriel Chevallier ou de Frédéric Dard, la musique de Jean-Michel Jarre, la peinture de Puvis de Chavannes, Bernard Pivot, Liane Foly, André Manoukian, Stéphane Bern, Alessandra Sublet ou Gérard Collomb, le condé bienaimé enfin revenu chez lui.

Il suffisait presque que quelqu'un soit né à Lyon ou pas trop loin ou y vive pour que Félix le considérât comme quelqu'un de bien, comme ça, d'emblée, par principe. Pourtant, il lui arrivait d'admettre, à Félix, quand on le poussait dans ses ultimes retranchements, qu'il y avait aussi de mauvaises personnes à Lyon ou dans la région, des médiocres, des méchants, des malpolis, des gros beaufs, des cons et des nuls, comme à Paris, à Marseille, à Bordeaux, à Lille, à Rouen, à Orléans, comme partout. Félix faisait, en la circonstance, un peu semblant d'en convenir, pour ne pas se fâcher avec tout le monde, ne pas apparaître comme un obtus, un buté, un indécrottable chauvin. Mais, dans son for intérieur, dans le secret de son âme, il restait convaincu qu'il y avait tout de même...sacré nom d'une pipe, faut pas déconner...une ville avec deux cours d'eau d'importance et deux magnifiques collines...assez nettement moins de cons à Lyon que partout ailleurs.

*

On s'était bien marré pendant et après le repas d'anniversaire. Les potes de Félix lui avaient apporté des cadeaux. Avant d'ouvrir les paquets, Félix devait trouver quel était le cadeau, après avoir posé toutes les questions qu'il voulait. C'était une sorte de tradition, pour les anniversaires, pour Noël, pour le jour de l'an.

Félix tenait entre ses mains une sorte de coffret, en matière rigide, recouvert d'un magnifique papier uni de couleur lie de vin.

— Est-ce que ça se mange ?

— Non.

— Est-ce que ça se boit ?

— Oui.

— Est-ce que c'est du vin ?

— Non.

— Est-ce que c'est un apéritif ?

— Non.

— Alors un digestif ?

— Oui.

— Français ?

— Oui.

— Exotique ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Est-ce que ça vient des Antilles, par exemple ?

— Ah non, pas du tout !

— Alors de Normandie ?

— Non.

— Bon, c'est pas du rhum, c'est pas du calva. De la région de Cognac ?

— Non.

— De Bourgogne ?

— Non.

— Oh là, c'est pas du marc, alors c'est quoi ? Pas du rhum, pas du calva, pas du cognac, pas du marc...Est-ce que c'est un alcool blanc ? De la poire ou de la framboise ?

— Non.

— Alors je ne vois pas, les gars. Et c'est un truc que j'aime boire ?

— Ah ben, pour sûr, on ne t'a jamais vu cracher dessus.

— Je ne vois pas. Pas du tout. La région, sud ou nord ?

— Sud-ouest.

— Sud-ouest, sud-ouest, on fait de l'alcool par là-bas ?

— Ah oui, et même du vrai choucard. Un des meilleurs de France et donc du monde !

— Ah bon ! C'est étrange que je ne trouve pas.

— Mais si, Félix, pense aux mousquetaires, pense à D'Artagnan...

— Putain que je suis con...l'Armagnac...bien sûr, le Gers, ton département mon José ! Le génial Armagnac, surtout le bas Armagnac. Ah oui, j'aime beaucoup.

C'est comme ça, après ce petit jeu bien innocent qui ravissait les quatre potes, que Félix avait découvert le cadeau de José, un grand flacon de bas Armagnac de trente ans d'âge, de chez la veuve Lafontan et ses enfants, maison fondée en 1904, le Cap Cutxan, 32150 Cazaubon. Un bien joli cadeau.

— Merci mon José, merci beaucoup. C'est magnifique. Les copains, on va l'ouvrir cette belle bouteille et on va l'étréner. Tiens, José, sans te commander, tu peux sortir quatre verres à dégustation, derrière toi, dans le placard, s'il te plait.

En dégustant le formidable bas Armagnac de trente ans d'âge, provenant du domaine de la veuve Lafontan et de ses enfants, maison fondée en 1904,

32150 Cazaubon, breuvage baptisé *Plénitude*, beau, brun, intense, le nez subtil, crème, biscuit et laissant place à des notes en bouche de chêne, cacao et tabac, bien calés dans les fauteuils Voltaire recouverts d'un moelleux tissus rouge foncé rayé de beige, les quatre amis avaient continué à découvrir les cadeaux.

Anthelme, comme à son habitude, avait privilégié la culture en offrant une édition originale du livre de René Fallet *Le beaujolais nouveau est arrivé*, dédicacée par l'auteur à un lecteur anonyme lors d'un quelconque salon littéraire auquel Fallet, le malheureux, avait dû être tenu, sous la contrainte de son éditeur, de participer — il avait horreur de ça et de toutes les simagrées pour vendre ses bouquins — avec la formule écrite au stylo bleu « À lire sans modération ! ». Anthelme connaissait l'admiration que Félix portait à René Fallet, une véritable vénération, surtout pour ses romans « beaujolais », comme l'écrivain le disait lui-même (*La soupe aux choux*, *Les vieux de la vieille*, *Le braconnier de Dieu*, *Un idiot à Paris*, *Paris au mois d'août*) et qu'il opposait à ses romans « whisky », à ses romans acides, plus sérieux, qu'il aimait un peu moins. Anthelme avait trouvé sur internet ce qu'il cherchait, en somme assez facilement et à un prix presque raisonnable, Fallet n'étant plus tellement un auteur à la mode. Félix avait découvert plutôt aisément quel était son cadeau lorsqu'à une question il lui fut répondu par Anthelme « Eh bien mon Félix, je peux te dire que ça se boit ET ça se lit ».

— Merci mon Anthelme. C'est superbe. Je suis ému. Tu sais comme j'aime René Fallet. Viens que je t'embrasse.

Ce fut beaucoup plus ardu pour le cadeau de Marius contenu dans un petit paquet en forme de cube recouvert de papier marron foncé entouré d'un joli ruban jaune. Il faut dire qu'à des boutons de manchette ayant appartenu au champion cycliste Jacques Anquetil, on n'y pense pas forcément immédiatement, même si, comme Félix, on vénère depuis l'adolescence le crack normand vainqueur, entre autres, de cinq tours de France, de deux tours d'Italie, du Tour d'Espagne, de cinq Paris–Nice, de deux critériums du Dauphiné libéré, de deux records de l'heure, de Bordeaux–Paris, de Liège–

Bastogne–Liège, de Gand–Wevelgem et de neuf grands prix des Nations, excusez du peu ! Marius qui, lui, par tradition familiale, était toujours resté fidèle à Fausto Coppi, le Campionissimo — pourtant décédé en 1960 lorsque Marius était tout petit — savait l’amour que Félix portait à Jacques Anquetil. Il avait acheté ces boutons de manchette en nacre et or dans une salle des ventes de Rouen où il était passé un peu par hasard. Qui avait bien pu mettre en vente ces objets ? Jeanine, la première femme du viking de Quincampoix, Sophie sa fille plus ou moins cachée, sa veuve ? Il ne chercha pas à le savoir, n’étant pas trop au fait de la vie sentimentale et sexuelle fort complexe du champion normand, mais avait tout de suite pensé à son ami Félix qui parlait souvent d’Anquetil, son idole de jeunesse « qu’il avait aimé, adolescent, disait-il, quasiment comme on aime une femme ! ».

— Merci Marius, merci beaucoup. Je n’avais aucun objet ayant appartenu à mon idole. Je ne suis pas tellement fétichiste. Et bien tu vois, ça me plaît. Je vais ressortir mes vieilles chemises à poignet mousquetaire et je vais les porter ces boutons de manchettes le plus souvent possible. Je penserai à Anquetil et je penserai à toi. Et je penserai aussi à Fausto Coppi que tu aimes et que le normand vénérât.

— C’est dommage que tu n’aies pas de chemise jaune, comme le leader du Tour de France. Ca aurait fait d’une pierre deux coups, en quelque sorte !

— Exact mon Marius, mais si je mets une chemise jaune on va peut-être me confondre avec un gilet jaune et par les temps qui courent je n’aurais sûrement pas « beau spiel » partout, surtout avec les flics ! !

— Comme dirait Gabin dans *Le cave se rebiffe* : parlons d’autre chose, on se fâcherait !

— Tu l’as dit bouffi.

On passa donc à autre chose.

On s’embrassa, on se félicita, on se remercia.

On but sans trop de modération une nouvelle et fort généreuse tournée de Veuve Lafontan, trente ans d’âge et on s’assoupit, heureux, insoucians, au

calme dans la maison silencieuse, bien calés dans les fauteuils Voltaire aux moelleux coussins rouges rayés de beige.

CHAPITRE DEUXIEME

— Eh les copains, une salade de groins d'âne avec des petits croutons frits et un œuf poché, un sabodet de couenne avec des lentilles et un saint Marcellin bien à point pour finir, est-ce que pour ce soir ça vous va ?

— Ah ben Félix, c'est pas mal du tout ton affaire, dis-donc, mais qu'est-ce qu'on va boire avec ? dit Anthelme, la bouche pourtant encore un peu pâteuse mais que l'annonce de Félix mettait en joie et en appétit.

— J'ai un joli Beaujolais blanc pour l'apéro avec les gratons qui restent et après un Morgon particulièrement fruité et qui « morgonne » en ce moment juste ce qui faut. Ca devrait bien aller.

— Si tu nous causes comme ça, Félix, je pense qu'on sera d'accord. Ok les copains ?

Marius et José qui avaient du mal à sortir de leur torpeur opinèrent en bougonnant. José rameuta ses maigres forces pour dire :

— Ouais, ouais super. Putain, c'est bon un sabodet de couennes, y a des années que j'en ai pas mangé un.

*

Après le diner qui, sans que cela fût le moins du monde surprenant compte tenu des qualités de cuisinier bien connues de Félix Metzger, qui aurait pu sans difficulté en faire son métier, s'avéra remarquablement bon, savoureux, goûteux — lyonnais, quoi ! — les quatre potes regardèrent les informations à la télévision et, évidemment, on n'y parlait que des gilets jaunes. Félix eut beau zapper allègrement, partout sur l'écran on voyait les gilets jaunes, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, des calmes et des braillards, des sympathiques et des gueules de con, des jolis et

des vilains, des qui parlaient bien et des qui n'alignaient pas correctement trois mots. On entendait les gilets jaunes dire plein de choses disparates, diverses et variées, et leur parfait contraire, sur tous les sujets; on commentait les actions des gilets jaunes en disant parfois strictement n'importe quoi et toujours des choses approximatives; là on soutenait les gilets jaunes, mordicus, par principe, parce qu'ils étaient en révolte, surtout les représentants pas trop démocrates des partis extrémistes, de gauche comme de droite; là on dénonçait inconditionnellement les gilets jaunes, leurs incohérences, leurs violences, la plupart du temps les tenants du « macronisme », les thuriféraires du Président de la République.

Bref, c'était une belle pagaille médiatique, un affreux fourre-tout intellectuel, une drôle de mélasse, un gigantesque gloubi-boulga, en résumé un sacré boxon !

À y regarder de plus près, il n'y avait pas, dans tout ce fatras journalistique, de vraies informations présentées clairement et calmement, pas de prise de distance, de recul pour voir plus loin, pas de pensées profondes, raisonnables et intelligentes sur les événements, non, il y avait des flopées d'images qui bougent, qui ravissent, qui choquent ou qui révoltent, des scènes de violence repassées en boucle, des gens qui exigent, des gens qui menacent, des gens qui cognent, des gens qui hurlent, des gens qui invectivent, des gens qui dénoncent, des gens qui s'insultent, des gens qui ne s'aiment pas...

— Ils commencent à nous casser les burnes tous ces connards de gilets jaunes: ils se plaignent, ils geignent, ils braillent, ils exigent alors que la plupart sont des assistés qui ne foutent rien, payés par le contribuable ou des tocards qui étaient nuls à l'école et n'ont jamais fait le moindre effort et, ces abrutis, ils cassent tout partout où ils manifestent. Ils ont même, ces fumiers, salopé l'Arc de Triomphe ! Putain, ce sont des antirépublicains, ce sont des séditions ! Il faut les stopper ! Que le Président déclare l'état d'urgence et fasse intervenir l'armée ! Tout ça commence à suffire ! Sinon le pays sinon va se ridiculiser et finir en charpie, en ruines !

— Oh Marius, tout doux ! On se calme. Il y en a des gilets jaunes qui

agissent comme tu dis et des enfoirés d'extrême droite et d'extrême gauche, ce qui est désormais à peu près la même chose, en profitent pour foutre la merde. Ils n'ont pas supporté, ces fachos, que la pouffe blonde et Méluche se soient fait battre à plate couture à la présidentielle par un gamin venu du diable Vauvert et qui leur a donné la leçon. Alors ils essaient de se venger ! C'est nul et c'est, hélas, humain ! Mais, sur les ronds-points, il y a aussi et surtout des pauvres gens qui travaillent et qui se battent simplement pour gagner un peu mieux leur vie. Boucler les fins de mois. Ne pas bosser juste pour payer les factures ! Pouvoir vivre un peu, prendre des vacances, emmener leurs enfants au cinéma, se faire un resto de temps en temps. C'est tout ! Les revendications sont légitimes pour beaucoup d'entre elles, les taxes sur les carburants, la suppression de l'ISF, le pouvoir d'achat, la baisse régulière des retraites. C'est un mouvement social qu'il faut prendre au sérieux, je t'assure. On ne va pas faire la guerre civile pour ça, merde ! On n'est pas des barbares, dis Marius !

— Anthelme, ce n'est pas être barbare que de faire régner l'ordre républicain et d'empêcher que des sauvages envahissent l'Elysée ou le palais Bourbon. Le Président et les députés ont été élus de façon parfaitement démocratique il n'y a pas si longtemps et très largement par le peuple, ce peuple dont tout le monde se réclame. Ce sont donc eux qui sont légitimes pour prendre les décisions pour diriger le pays, pas les braillards de la rue ! Rappelle-toi ce que disait Hugo « La foule est toujours l'ennemie du peuple ! ». Alors de l'autorité contre cette foule, cette espèce de horde sauvage qui se conduit mal, point à la ligne !

— Oh là Marius ! J'ai l'impression que t'as viré ta cuti, dis-donc ! Tu serais pas devenu un peu facho avec l'âge, non ? Tous les quatre nous étions de gauche, dis, rappelle-toi, il n'y a pas si longtemps. On se battait pour les salaires, le pouvoir d'achat, les droits sociaux, dis, tu n'as pas oublié tout de même ? On dirait que tu es passé de l'autre côté, avec les bourges et les fachos qu'on combattait sans désespérer !

— Arrête ton char, s'il te plaît ! Pas à moi ce genre d'insulte ! Les fachos aujourd'hui, ils sont en face, ces gilets jaunes manipulés par les lepénistes depuis le début, avec le soutien débile des insoumis et de quelques anars. Tu

le vois bien quand même ! Ca crève les yeux depuis le premier jour ! Tu as vu comme moi ces gilets jaunes tenir des propos racistes, homophobes, antisémites, des propos haineux, la bave aux lèvres, frapper les journalistes, menacer ceux qui ne sont pas d'accord, exactement comme faisaient les chemises noires de Mussolini en Italie dans les années vingt et les nazis d'Hitler en Allemagne, en 1933, quoi ! Et la République française baisserait son froc devant cinquante mille mecs qui chient sur la République parce qu'ils gueulent comme des veaux pour obtenir du pognon, tapent sur les policiers, crachent sur le Président et détruisent tout sur leur passage ! Putain, c'est pas la horde sauvage qui va commander en France ! Tu peux pas soutenir cette chienlit, Anthelme, merde !

— Marius, j'ai vu toutes ces images et elles me choquent autant que toi mais je pense que le mouvement des gilets jaunes est bien plus profond que ça et qu'il y a dans ce pays plein de gens qui n'arrivent pas à vivre décemment alors qu'ils travaillent et se comportent en bons citoyens. Ces gens-là en ont plus que marre de la politique du président, tout pour les riches, tout pour les patrons, tout pour ceux qui ont déjà beaucoup et rien pour les autres ! 35 heures de boulot par semaine pour 1100 euros nets par mois. Putain, c'est honteux dans un pays moderne comme le nôtre, avec tous nos atouts, nos fleurons Airbus, Renault, Peugeot, Total, LVMH, Bouygues, Vinci, Saint Gobain... nos chercheurs, nos ingénieurs, nos artistes, notre image dans le monde, les millions de touristes qui viennent nous voir ! Alors, merde, les gens se fâchent, ils se mettent en colère et ne se contrôlent plus. C'est humain. Tu oublies de dire que les cinquante mille personnes qui agissent sont soutenues par une grande majorité de Français si l'on en croit les sondages.

— Arrêtes avec ces sondages de mes deux. Tout ça c'est magouille et compagnie pour susciter l'intérêt, vendre du temps d'antenne et du papier. Pour moi c'est assez largement bidon ! T'as déjà été sondé toi, le plus célèbre avocat de Lyon ?

— Non, c'est vrai je n'ai jamais été sondé et je me demande bien pourquoi...mais ce n'est pas le problème, tu dis n'importe quoi ! Les sondages sont faits avec sérieux, par des gens de métier, avec des panels

scientifiquement calibrés...

— Tu parles, Charles, ils disent ce que les gens qui les paient veulent entendre ! Parce que les sondages, excuse-moi, c'est pas gratuit, mais alors pas du tout ! Y a même plein de gens qui se font des couilles en or avec ces conneries !

— Arrête Marius, tu parles comme les « complotistes », les « conspirationnistes », tous ces bargeots débiles et incultes qui racontent n'importe quoi pour faire peur aux braves gens et leur mettre la haine au cœur !

Félix et José, ennuyés par cette diatribe, ne disaient rien. Ils regardaient leurs deux copains, plus bretteurs que rhéteurs, gestes vifs, regard dur, joues rougies, se balancer à la figure, sans aucune aménité, des soi-disant vérités, des prétendues certitudes, des arguments de toute façon parfaitement inconciliables. Ca risquait de tourner au pugilat.

Deux potes, deux proches, deux amis depuis si longtemps.

— Eh les gars, s'il vous plait. Vous n'allez pas vous engueuler le jour de mon anniversaire. Surtout que vous avez probablement tous les deux un peu raison et un peu tort en même temps, si j'ose dire, enfin c'est ce que je crois. En tous cas, ça ne vaut pas le coup de vous chicorer ! Dans le feu de l'action on peut être amené à dire des choses blessantes qui dépassent la pensée et qui peuvent laisser des traces profondes pendant très longtemps. Ce serait vraiment très con, entre potes comme nous.

— Félix a bien parlé, les copains. Diplomate comme d'habitude ! Il a raison. Putain, les gars, ça ne vaut pas le coup de s'écharper ! Dans l'énervement on ne fait jamais rien de bon et on ne dit que des grosses conneries. Allez, on boit un verre et on fait la paix. On va pas s'engueuler pour la politique, bon sang, d'autant plus qu'on ne sait pas forcément tout à fait exactement les choses. Les journalistes aussi ils ont leurs limites de compétence et d'honnêteté. Ce sont des humains ! Ils font leur boulot comme ils peuvent. Il leur faut faire le buzz toutes les fois que c'est

possible. Il y a une sacrée concurrence entre les médias. C'est la guerre entre eux aussi pour avoir de l'audience c'est à dire du pognon des publicitaires ! Alors il faut montrer les excès, les scènes qui choquent, les conneries qui sont dites, les poncifs de tous ordres, les vulgarités, les incohérences...Parce que c'est ça qui intéresse d'abord les gens...Une sorte de permanente télé réalité, quoi !

— C'est vrai ça ! T'as bien causé José ! Eh ben dans ces conditions, messeigneurs, je dis que si on veut vraiment savoir les choses, on n'a qu'à aller voir sur le terrain, faire les reporters nous-mêmes et puis c'est tout. C'est pas bien compliqué, hein !

—Attends, tu veux dire qu'on va sur les ronds-points et qu'on discute avec les gilets jaunes qui sont là ?

— Exactement. T'as bien pigé. Y a rien de plus facile. De l'analyse *in situ*, du concret, du vécu et pis c'est tout ! Pas d'intermédiaires, pas de traducteurs, pas de porte-parole, pas de journalistes, non...de la vérité pure, toute nue, sans filtre...en circuit court, directos du producteur au consommateur !

— Du brutal, quoi !

— Si tu veux ! C'est pas con du tout ! Bon. Alors les copains, on y va demain matin. Le rond-point occupé le plus proche d'ici est celui de Chassagneux. Si tout le monde est d'accord, demain on se bouge le cul et on va discuter avec les gilets jaunes pour essayer de piger ce qui se passe vraiment. On apportera de quoi manger et boire pour créer un climat de confiance puis on discutera bien gentiment. Tout le monde est d'accord ?

Tout le monde, un peu épuisé après une belle journée tellement riche en émotions et les trois copains de Félix ne connaissant pas trop bien la topographie de la région, voire même pas du tout s'agissant de José, donna sans barguigner son plein accord, « Ouais ! », pour se rendre demain sur le giratoire de Chassagneux...avant d'aller bien gentiment se pioncer.

CHAPITRE TROISIEME

Au petit déjeuner, on eut droit à deux brioches aux pralines, sans conteste les meilleures du monde, celles de François Pralus –publicité, hélas, totalement gratos — que Félix avait fait venir directement de Roanne, en commandant sur internet. 11 euros la brioche, il n’y avait rien à dire compte tenu de l’exceptionnelle qualité du produit.

Les quatre copains dévorèrent dans un religieux silence les délicieuses *pralulines* croustillantes dessus, considérablement truffées de pralines roses, fondantes et moelleuses à l’intérieur, en buvant du café, des litres de café noir, bien fort, pour réveiller les vieux organismes.

Cela occupa, avec la lecture de la presse du jour, en particulier *Le Progrès de l’Ain* et *Le Dauphiné Libéré* auxquels Félix était abonné, une bonne partie de la matinée. On commentait les articles à tire larigot. On riait de tout. On déconnait à plein tube. On faisait des jeux de mots plus ou moins réussis, souvent graveleux. On était simplement heureux d’être ensemble, comme quand on était gones.

— Bon, allez les gars, on se prépare pour aller au rond-point de Chassagneux. Ne vous rasez pas et habillez-vous le plus simplement que vous pouvez, pas qu’ils nous prennent pour des bourgeois et nous accueillent à coup de manches de pioches sur la bagnole et dans la tronche ! On ne sait jamais. On va emporter de quoi casser la graine. J’ai pris deux rosettes, quelques boîtes de pâté de campagne, des cornichons et du pinard. On achètera des gratons, du pâté en croute et du fromage chez le père Radisson, juste au bout de la rue et du pain de campagne chez les sœurs Dugenou. Ca devrait aller.

— Oui Félix, ça devrait aller. Rien que d’en parler moi ça me donne déjà faim ! Qu’est-ce que t’as prévu comme pinard ?

— Trois boutanches de Macon blanc et six de Brouilly.

— Tu crois que ça suffira ?

— Anthelme, on va pas à un mariage ou à une communion. On va discuter avec des gilets jaunes sur un rond-point, des gens entrés en résistance contre le pouvoir. On va faire les reporters. Alors on y va pas pour se bourrer la gueule !

— D'accord, mais faut pas crever de soif non plus !

*

Le rond-point de Chassagneux est très connu. Il est énorme, un des plus étendus de la région, presque aussi grand qu'un stade de football, avec une belle pelouse bien verte, plein d'arbres pas encore adultes, des feuillus et des résineux, des massifs de fleurs d'hiver, de jolies haies basses ocres et bordeaux et même deux ou trois bancs en bois pour se reposer. Il est le dernier giratoire avant l'entrée sur l'Autoroute A42. En arrivant dans la zone, le spectaculaire rond-point arboré devant soi, on voit à main droite le petit village de Bisérieux perché sur une jolie et verte colline et à main gauche les premières maisons de Maigneron, petite bourgade localement célèbre pour son vin blanc pétillant, pas très puissant mais plaisant en apéritif.

Mais ça c'était avant les gilets jaunes !

La grosse Mercédès gris métallisé conduite par Félix approcha d'un petit groupe d'individus revêtus du fameux gilet jaune, trois hommes et deux femmes, qui ralentissait la circulation en discutant avec les automobilistes et en leur distribuant des tracts. Tout avait l'air bien calme. Une femme de belle allure, bien en chair, très brune, beau visage souriant, la cinquantaine affable, s'approcha de la bagnole qui roulait à trois à l'heure.

— Bonjour messieurs.

— Bonjour madame, nous voudrions nous joindre à vous pour discuter un peu et casser la croûte. On vous aime bien. On admire votre lutte. On a des

gilets jaunes. On a apporté ce qu'il faut pour manger et boire un coup ! Ça vous paraît possible ?

— Ah ben oui, dites-donc, si vous nous parlez comme ça, on est forcément d'accord. Allez-vous garer sur le terre-plein, là-bas... Ou plutôt suivez-moi, ça sera plus simple.

La charmante dame au gilet jaune, que Félix ne quittait pas des yeux, admirant sa démarche souple qui faisait joliment bouger son train arrière, se mit devant la voiture et la guida avec diligence jusqu'à un grand terre-plein en faisant avec autorité la circulation comme si elle avait été agent de police. Tout le monde avait l'air de trouver ça parfaitement normal. Félix se gara exactement là où la belle vêtue de jaune, par un geste vif et net, doigt pointé, lui indiqua de se mettre et les quatre copains descendirent, rassurés.

— Je vous attends sur le rond-point, messieurs.

— OK madame. Merci. À tout de suite.

Grand sourire de Félix et petit salut de la main.

— On va enfiler les gilets, les gars. On ne sait jamais. Faut être prudent. Il y en a trois jaunes et un orange dans le coffre. On va marquer dans le dos « Macron démission ». Comme ça on aura la paix. Marius, s'il te plait, prends le gros feutre noir dans la boîte à gants.

Aussitôt dit aussitôt fait.

La bande des quatre avait fière allure. Ils étaient parfaitement raccord avec les gens qu'ils croisaient. Quatre retraités de plus occupant un rond-point et montrant leur colère à la suite de la baisse de leur pension pour alimenter la fameuse CSG. Ils étaient parfaitement crédibles, pas rasés, l'air fatigué, bougons, Félix chapeau marron un peu cabossé sur la tête, Marius en casquette de pêcheur vert foncé, Anthelme et José en cheveux mais tous quatre sanglés avec les gilets de sécurité fluorescents tellement à la mode du moment.

— Vous avez vu les gars, j'ai dû mettre le gilet sous mon anorak, je ne suis pourtant pas gros. On le voit quand même un peu, ça devrait aller.

— José, ah ça non tu n'es gros du tout, tu es mince comme un fil mais c'est le gilet qui est trop petit. C'est un modèle pour femme. Tu es très élégant, très smart !

— Un modèle pour gonzesse ! Vous auriez pu le filer à Marius ! Non je déconne ! Allez, te fous pas de ma tronche. Je sais bien que j'ai l'air con, mais, finalement pas plus que tout le monde si on veut bien regarder !

— Comme quoi, mon bon, on s'habitue à tout. C'est vrai qu'on ressemble tous plus à des cantonniers en train de balayer la rue qu'à des révolutionnaires !

— Marius, tu veux dire des techniciens de surface ?

— Oh pardon, oui, oui, des techniciens de surface, c'est bien ce que je voulais dire. Cantonniers c'est ringard, c'était avant, c'est l'ancien monde. Pardonnez-moi ! Décidément j'ai bien du mal à être de mon époque. Mais pour continuer à blaguer un peu, des révolutionnaires, des vrais, j'en ai pas vu un seul depuis le début du mouvement. Pas de Camille Desmoulin, pas de Georges Danton, pas de Maximilien Robespierre, pas de Louis-Antoine Saint Just, pas de Jean-Paul Marat. Tous ces mecs étaient juriste, avocat ou médecin, tous très instruits, très cultivés, avec une formidable connaissance de l'histoire et une grande conscience politique ! Alors, après tout, autant qu'ils ressemblent à ce qu'ils sont, les gilets jaunes, des cantonniers ! Le problème, enfin le leur, c'est qu'ils vont finir par être balayés !

— Marius, c'est drôle, y a pas de doute mais reprends-toi, s'il te plait. On va arriver. Alors, comme devant le photographe, on dit *cheese* et on sourit. On aime ces gens mon petit Marius. On les admire, on les respecte. On est babas devant leur courage et leur détermination. Sinon, je le crains, on va se faire virer dare-dare à grands coups de lattes dans le prose !

— OK Félix, on aime, on admire, on respecte, surtout la belle dame brune. J'ai l'impression qu'elle t'a rudement tapé dans l'œil !

— C'est vrai. T'as vu comme elle est gaulée cette gonzesse ? Et les yeux qu'elle a ! Putain, la classe ! Mon petit Marius, je le confesse, le mot est bien choisi, je me la ferai bien miss gilet jaune ! Elle m'inspire sérieusement

la bougresse ! Pas trop toi, je me doute !

— Pas trop moi, tu le sais bien.

*

Tout en devisant sur le physique tout à fait avantageux de la brune bien en chair, désormais affublée du titre envié de miss gilet jaune, les quatre approchèrent tranquillement du milieu du grand rond-point, en essayant de ne pas glisser sur le sol détrempé par les pluies d'hiver et en évitant de mettre les pieds dans les innombrables et profondes flaques d'eau. On aurait dit qu'on avait déraciné des arbres pour faire place nette, ce qui expliquait les trous pleins de flotte dans lesquels on risquait à chaque instant de se casser la gueule.

La dame brune dont ils venaient de parler, certes un peu lestement mais en bien, les vit et leur fit de grands signes en souriant.

Le rond-point occupé donnait immédiatement l'impression d'un grand bazar. Il y avait partout des tables avec plein d'affaires dessus, des assiettes, des verres, des tasses, des bassines, des thermos, il y avait des chaises dépareillées, certaines empaillées, d'autres en bois brut, des tabourets de toutes formes et de toutes couleurs, deux ou trois vieux fauteuils en rotin, un antique canapé au cuir fauve élimé de partout, le tout faisant penser à une sorte de bric-à-brac comme on peut en voir chez certains brocanteurs dans des petits villages à la campagne. Mais là, contrairement à ceux des brocanteurs, c'était un bric-à-brac avec plein de monde au milieu, des gens assis, d'autres debout, qui discutaient, buvaient du café, fumaient, s'agitaient ou se reposaient. Une petite foule animée et bruyante de gens, hommes et femmes à peu près, à vue d'œil, à parité, avec, sur le dos, en grande majorité des gilets jaunes et quelques gilets orange, presque tous marqués dans le dos en grosses lettres noires, comme pour les publicités sur les maillots de football ou de rugby : « Macron Démission » ou plus

rarement « Macron dégage ! ».

Et, en arrière fond de ce joyeux bazar, des cabanes en planches ressemblant, en plus grand, à de vieilles huttes au bord des étangs, là où les pêcheurs cassent la croûte, se protègent de la pluie et rangent leurs cannes et tout leur matériel. Des planches couleur marron qui furent probablement naguère des meubles ou des lattes de parquet, des planches grises, brutes, encore pleines d'aspérités retrouvées dans des granges ou des greniers, tout ça mis l'un sur l'autre ou s'entrecroisant et solidement clouté pour faire les murs et, au-dessus, simplement posées, des tôles ondulées pour servir de toits. L'ensemble, tout à fait disparate, faisait, par sa simplicité voire sa pauvreté, un peu penser aux bidonvilles des années cinquante dans de nombreuses banlieues françaises ou à certains camps de réfugiés que l'on voit au moyen orient et, hélas, aussi chez nous, même en plein Paris. D'autant plus que le sol, comme on l'a dit, était gorgé d'eau et donnait à l'ensemble une couleur tristounette, presque de légère désolation. Tout le monde avait des bottes de caoutchouc aux pieds, comme si on était sur un chantier, sauf, bien sûr, la bande des quatre arrivants qui, avant de venir, avait pensé à beaucoup de choses mais pas aux godasses les mieux adaptées à un sol boueux. Tant pis, il leur faudra faire avec. Ils avançaient donc avec prudence, glissant un peu de ci de là, regardant, navrés, leurs beaux souliers de cuir noir tout dégueulasses avec les semelles recouvertes d'une boue noire, épaisse et gluante.

Félix et Anthelme portaient chacun un grand sac, l'un contenant la boustifaille, l'autre le pinard. Ils les posèrent sur la table la plus grande et en extirpèrent le contenu devant la dame brune de tout à l'heure.

— On vous a apporté des gratons, des rosettes, des terrines en boîte, du pâté en croûte, des cornichons, des fromages, du pain de campagne et de quoi se rincer le gosier.

— Venez-voir les amis ce qu'on nous apporte. Venez tous ! Merci messieurs, c'est magnifique et ça donne faim. On va faire une grande table et mettre tout le monde autour. On est une quinzaine, plus vous quatre, ça fait dix-neuf.

Tout le monde approcha, salua et remercia avec chaleur les quatre donateurs, et s'activa pour accoler des tables les unes aux autres afin de constituer un grand carré, apporter des sièges, des assiettes, des verres, des couverts et des serviettes en papier.

Marius et José sortirent leurs couteaux avec tire-bouchon intégré et débouchèrent le Macon blanc.

— Approchez vos verres s'il vous plait.

Une fois les verres remplis, la belle dame brune, qui avait l'air, comme ça, mine de rien, tout en douceur, de plus ou moins driver la petite troupe, porta un toast.

— Nous buvons, messieurs, à votre santé mais aussi à la nôtre et à celle de notre mouvement. Nous espérons que notre combat sera utile. Vive les gilets jaunes !

Tout le monde leva son verre et dit « Vive les gilets jaunes ! », Félix, Anthelme, Marius et José à l'unisson des autres.

Félix coupa les rosettes en tranches. On servit des gratons dans les assiettes, puis du pâté en croûte. Félix se dit qu'il avait eu bien raison de voir large chez le père Radisson malgré ce qu'Anthelme et José lui disaient alors.

— Vingt tranches de pâté en croûte, tu te rends compte ? On bouffera jamais ça ! Et deux kilos de gratons ! Dis donc Félix, t'as viré louf ou quoi !

Félix, comme souvent, avait laissé dire. Idem chez les frangines Dugenou où il avait acheté quatre gros pains de campagne au vieux levain, des pains superbes, bien cuits, odorants, croûte brune et dorée, croustillante, mie aérée et légère. Du vrai pain, quoi !

Plutôt engagées timidement, les discussions entre les gilets jaunes et les quatre amis s'animèrent grâce au frais et fruité Macon blanc et au fait qu'on commençait à se connaître un tout petit peu.

Félix s'était assis, bien sûr, à côté de la belle dame brune qui se

prénomrait Margot, laquelle avait également l'air d'apprécier cette proximité. Margot était veuve depuis un peu plus de deux ans, à cause de cette saloperie de crabe. Elle avait un fils et une fille. Le fils était dans l'informatique. Il était marié et le couple qui habitait à Ambérieu, avait deux petits enfants en bas âge que Margot adorait. La fille, elle, terminait une maîtrise de lettres à Lyon et voulait devenir enseignante. Margot avait travaillé dans une agence immobilière de Meximieux pendant plus de vingt ans et s'était retrouvée au chômage il y a dix-huit mois ans à la suite de la suppression d'un poste de travail, malgré un contexte général assez favorable à l'immobilier. À cinquante-trois ans, Margot, salarié le plus âgé et le mieux rémunéré de l'agence, avait dû partir. Le patron n'avait pas versé de grosses larmes et ses bonnes paroles lors du pot de départ avaient sonné faux. Margot en avait été déçue et même s'était sentie humiliée. Depuis, malgré son acharnement, elle n'avait pas retrouvé de travail et ses indemnités diminuaient régulièrement. On n'avait, dans les agences où elle postulait, rien à lui reprocher, bien au contraire...sauf son âge. Cinquante-trois ans, c'est le bout du monde pour un poste où il faut du dynamisme et de l'envie, le goût de convaincre, vous comprenez madame...et puis vos exigences salariales, alors que des jeunes acceptent, sur ce poste, de débiter au SMIC. Lassée, adorant les bébés et les tout petits enfants, elle avait fait, suivant la recommandation de l'ANPE, une formation pour devenir assistante maternelle, plusieurs semaines pour apprendre des choses qu'en majorité elle savait déjà. Et puis la recherche d'une place dans une crèche et puis rien car pas de place disponible et puis, de toute façon, vous êtes trop vieille pour ce genre d'activité ! Pourquoi lui avoir fait suivre une formation si les dés étaient pipés. Margot racontait tout ça à Félix avec calme mais avec une voix lasse, un ton de désespérance assez émouvant.

— Voilà monsieur Félix pourquoi je suis ici. Quand j'ai vu débiter le mouvement des gilets jaunes j'ai tout de suite adhéré. Il faut se battre pour avoir des sous en plus, on en a besoin, mais surtout pour sa dignité. On nous méprise, partout, nous les petites gens. On fait des efforts mais tout le monde s'en fout. Macron dit même qu'on n'en fait aucun, qu'on est des fainéants, qu'on n'est rien. Pourtant, monsieur Félix, comme des millions d'autres, je ne suis pas une gauloise réfractaire aux réformes et, si je n'arrive

pas à trouver, contrairement au Président, du boulot dans la rue en face de chez moi parce que, comme il dit « ça c'est de la pipe ! », je continue de chercher vraiment et j'espère bien un jour retravailler. Y en a marre de tous ces politiques, de tous ces technocrates, de tous ces énarques qui voient les choses de loin et qui ne savent rien de notre quotidien. Ils sont dans leurs bureaux là-haut à Paris et ils décident de tout sur la base de dossiers et de chiffres. Mais nous sommes tous des êtres humains, des êtres de chair et de sang et ça ils l'oublient, bien tranquilles dans les palais de la République ! Nous on souffre mais pour eux tout va bien !

Margot s'animait de plus en plus, le rose aux joues, les mains en mouvement.

Félix la regardait argumenter et, au-delà de ce qu'elle disait, il la trouvait très belle, très désirable, cette femme qui se battait pour la dignité. Lorsqu'elle avait prononcé le mot pipe, avec ses magnifiques lèvres roses, il avait eu, Félix, un sérieux début d'érection. Il en arrivait ainsi à presque oublier la mordante diatribe de sa voisine sur les énarques, lui qui était pourtant sorti de l'ENA en 1979, promotion Michel de l'Hôpital, la même promotion que Charles-Amédée Dubuisson de Courson, le député bayrouiste atrabilaire qui rit chaque fois qu'il lui tombe un œil et Jean-Louis Bourlanges, Lou ravi, imposant et béat europhile centriste — les deux mecs les plus bizarres de la promotion et qui, comme c'est bizarre, ont choisi une carrière politique — ...et de bien d'autres, aux parcours souvent plus intéressants et surtout plus utiles, mais dont le nom a figuré moins de fois dans les gazettes. Il n'osait rien dire pour ne pas se déconsidérer vis-à-vis de Margot. Elle l'aurait probablement voué aux gémonies si elle avait su qu'elle avait à côté d'elle un affreux technocrate, un énarque, ancien haut fonctionnaire du ministère des finances qui plus est ! Et ça il ne le voulait pas. Alors il opina du chef en signe d'approbation.

— Je vous comprends Margot, je vous comprends, dit-il alors sobrement.

Il pensa tout de même que c'était très injuste de critiquer ainsi toute une catégorie de personnes, tout le monde dans le même sac, en vrac, parce qu'elles avaient été élèves de la même grande école. C'est idiot. C'est

comme si on disait que tous les mécaniciens automobiles, sans exception, étaient des nuls sous prétexte que des réparations étaient parfois mal faites ou que tous les médecins, tous, étaient incompetents parce que certains malades étaient mal soignés. Oui, lui, le yéniche, le descendant d'une famille de bohémiens, le petit fils d'Holzman qui ne savait ni lire ni écrire, il était ancien élève de la prestigieuse école nationale d'administration, intégrée à la suite d'un concours très sélectif qu'il avait réussi après avoir énormément travaillé. Et il n'en avait point honte, mais alors point honte du tout ! Il en était même fier.

Margot, voyant Félix pris dans ses pensées, se mit à discuter avec sa voisine de gauche. Félix en profita pour poursuivre, un peu malgré lui, sa réflexion intime. Après sa sortie de l'ENA, il avait toujours fait son boulot de haut fonctionnaire avec cœur, avec sincérité, avec honnêteté. Un boulot difficile, exigeant, prenant. Des journées longues et usantes. Pas beaucoup de repos. Des semaines interminables. Peu de jours de vacances. Pendant des années et des années. Ça peut faire marrer ceux qui ne savent pas et ne sauront jamais, ceux qui voient ça de loin, de leur petite vie peinarde, mais le sens du service public avait été pour Félix comme un sacerdoce. Le sens du devoir pour servir l'intérêt général. Voilà une notion, tiens, dont plus personne ne sait grand-chose et sûrement pas tous ces gens sur les ronds-points. Félix avait consacré toute sa vie professionnelle, pendant plus de quarante ans à l'intérêt général et aujourd'hui des gens qui ne savent pas grand-chose et n'ont à peu près rien fait à part se plaindre, lui cracheraient à la gueule et même pire s'ils savaient qui il était.

Même Margot peut-être !

Putain, chienne de vie.

Il avait, Félix, mal terminé sa carrière. Trop honnête, trop sincère, trop compétent, voyant trop clair. Dans son métier de contrôle d'une très grande entreprise publique, il avait dénoncé la mauvaise gestion, le gâchis, les turpitudes, les conflits d'intérêt, les connivences, le népotisme, le favoritisme, les détournements, les abus de tous ordres. Pourtant c'est lui qui avait été critiqué, mis au ban, accusé de tous les maux, dont celui,

intolérable, « de cracher dans la soupe » et finalement conduit à quitter ses fonctions, seul, désespérément, lâché par tous, même ceux qui, auparavant, lorsqu'il avait des fonctions importantes de conseiller du ministre ou de directeur à Bercy, lui léchaient bien gentiment les bottes, prétendant être des amis. Il avait fini sa carrière seul, abandonné, déçu, amer, humilié. Mais il était resté honnête jusqu'au bout. Certains de ceux qui, à l'époque, lui ont fait du mal sont actuellement devant la justice pour répondre de fautes très graves que lui, Félix, dénonçait il y a quinze ans ! Ceux qui l'ont trahi, il les a méprisés voire plus. Il avait ensuite essayé d'oublier, avec l'aide de ses trois potes, pour ne pas gâcher ce qui lui restait de vie. Mais sa vision des humains en avait pris un vieux coup. Il était devenu plus distancié, plus indifférent, plus atrabilaire, plus misanthrope. Mais sans en être vraiment malheureux. Juste un peu plus méfiant, un peu plus sévère.

Il continuait de payer sa cotisation à l'association des anciens élèves, afin de recevoir la revue et surtout l'annuaire, mais ses relations avec l'ENA, depuis bien longtemps, s'arrêtaient là. Il n'empêche qu'au fond de lui il ne reniait rien et se sentait, quelque part, tout à fait énarque, légitimement énarque.

Et là, par sa réflexion pernicieuse, la belle Margot le ramenait dans de sombres pensées. Il en conçut une très grosse déception.

Il se surprit à élever la voix.

— Y en a peut-être qui ne sont pas aussi mauvais que vous le dites, Margot. Vous ne croyez pas ?

— Pardon ? De qui parlez-vous, monsieur Félix ?

Margot, interrompant son dialogue avec sa voisine, le regarda, avec ses grands yeux noirs interrogatifs.

— Je parle des énarques.

— Des énarques ? Moins mauvais que d'autres ? Peut-être, en effet, je n'en connais aucun, je ne sais pas. J'écoute ce qui se dit partout. Si tout le monde dit qu'ils sont lointains et ne connaissent rien à nos problèmes, c'est

que ça doit être vrai, non ? Vous en connaissez, vous, des énarques ?

Félix n'hésita pas très longtemps.

— Non Margot, je n'en connais pas. Mais généraliser comme tout le monde le fait est peut-être très injuste.

— C'est vrai, après tout, c'est peut-être injuste. Je ne sais pas. Mais j'entends plein de gilets jaunes dire qu'il faudrait supprimer l'ENA, cette école de l'élite parisienne qui fait du mal au pays.

— Ah bon, vous l'avez entendu ?

— Oui, souvent Félix dans les discussions, très souvent. Les énarques sont détestés.

— Alors que personne n'en connaît ! C'est un peu curieux, non ?

Félix n'en revenait pas. On voulait supprimer l'ENA, la grande école de la République qui forme les hauts fonctionnaires depuis 1945, qui fait l'admiration du monde entier et qui serait l'école de l'élite parisienne. Putain, lui, le fils de gens du voyage de la région lyonnaise, qui avait bossé comme un dingue pour réussir le concours, avait du mal à comprendre. On était en pleine démagogie. En plein n'importe quoi !

Pourtant il se tut.

— Mais parlons d'autre chose, chère Margot, si vous voulez bien. Les énarques, pour le moment, on s'en fout ! On est là, bien tranquilles autour d'une bonne table, avec des gens sympathiques à deviser de choses et d'autres, à parler de la vie. C'est super et j'apprécie énormément mais, je vous préviens, Margot, je vais radicalement changer de sujet. Etes-vous prête ?

Margot regardait Félix, surprise, se demandant bien où il voulait en venir.

— Prête à quoi ? Je ne vois pas...

— C'est pas bien compliqué, Margot. Je veux parler de vous. Je veux vous dire comme ça, de but en blanc, que vous êtes très belle et que vous me

plaisez infiniment, Margot. Je veux vous dire que vous avez des yeux magnifiques, vraiment magnifiques. J'adore les regarder, me plonger dedans. Ca me trouble terriblement et j'aime ça ! Je ne vous harcèle pas, Margot, pas le moins du monde. Aujourd'hui on n'a plus le droit d'insister et c'est très bien comme ça. Je vous admire, vous me plaisez, c'est tout. Et ça, nom d'un chien, on a encore le droit ! Alors, très simplement, très sincèrement, je vous le dis.

Margot n'avait pas quitté Félix des yeux, soutenant son regard comme pour acquiescer, approuver ce qu'il venait de dire, un très léger et très beau sourire à la bouche. Sa main pressa avec beaucoup de douceur celle de son si aimable voisin.

— Oui, vous avez le droit, Monsieur Félix. C'est gentil. Ca me fait très plaisir ce que vous dites et même plus que ça. Vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire, ah ça non et je peux moi aussi vous le dire, ça me plait beaucoup.

— Vous non plus Margot vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire. Je suis très heureux de vous connaître.

Félix caressa du pouce la main de Margot puis, avec grande délicatesse, posa sa main dessus. Margot ne bougea pas. Elle continua de regarder Félix, intensément.

*

Les trois autres, Marius, Anthelme et José, mangeaient avec appétit et buvaient sans trop de modération, tout en discutant avec les gilets jaunes qui étaient à côté d'eux à table. C'était plutôt animé mais sans plus. Marius, pourtant le plus virulent en général lors des débats d'idées, avait l'air bien calme. Il écoutait son interlocutrice, une jeune femme blonde avec un bandeau blanc dans les cheveux, débiter un peu bêtement son discours revendicatif et pleurnichard sans broncher. La jeune femme était fort jolie et Marius paraissait sous le charme, ce qui rassurait, tout en les surprenant,

Anthelme, José et Félix qui surveillaient, de temps en temps, mine de rien, leur ami du coin de l'œil. Ils avaient dû, dans le passé, à plusieurs reprises, venir au secours de Marius, très sanguin, vite porté à la castagne, à qui il était arrivé d'en venir aux mains avec des gens, hommes ou femmes, en profond et irréductible désaccord avec lui, en particulier avec les gens de droite à qui il balançait sans vergogne « il faut vraiment être con pour voter en faveur de ceux qui vous exploitent ! » mais aussi avec « les assistés, ceux qui réclament sans arrêt, de plus en plus exigeants, alors qu'ils ne font aucun effort pour la collectivité ! ». Marius votait pourtant depuis toujours pour les socialistes, pour lui les derniers sociaux-démocrates, les derniers politiques raisonnables, qui prônaient l'apaisement, essayant de concilier chaque jour les positions des uns et les autres, celle des patrons et celle des salariés, celle des classes moyennes et celle des plus démunis et il était très amer de la quasi disparition du PS, le parti de François Mitterrand, « abandonné en rase campagne par ceux à qui il avait tant apporté depuis 1971 ! ».

Ayant soutenu François Hollande jusqu'au bout et regrettant terriblement que son champion ne fût pas, en 2017, en situation de se présenter pour un second mandat à cause de la trahison de gens qui, comme Vals et Macron, lui devaient à peu près tout, il avait bien du mal à s'en remettre. Il avait pris du recul avec la politique, voyant désormais les choses d'assez loin. Que le Président se démerde, ce jeune homme qui sait tout ! Voilà en gros ce qu'il pensait depuis 2017. Mais dès le début du mouvement des gilets jaunes il avait bien vu que l'extrême droite menait le bal et organisait, avec le soutien de quelques anarchistes et d'insoumis, les terribles violences à Paris. Il n'y avait qu'à voir le discours populiste et démagogique de certains leaders autoproclamés, totalement conforme à celui des identitaires de feu le Front National. Des discours de fachos haineux, violents, nationalistes et racistes. C'était pour Marius l'évidence même. Ça crevait les yeux de ceux qui avaient la lucidité de regarder les choses en face. C'était clair comme de l'eau de roche !

Il aurait donc dû, Marius, vertement réagir au discours geignard tout à fait bas de gamme, digne du café du commerce, de la jeune femme blonde au bandeau blanc dont le quotient intellectuel, le fameux QI, ne devait pas énormément dépasser celui d'une pintade ou celui d'une bécasse. Elle aurait

dû très vite lui casser les burnes à Marius. Mais, ce jour-là, sur le rond-point de Chassagneux, assis au milieu de gens sympathiques, devant son gouteux pâté en croûte et son verre de Brouilly bien frais, Marius resta silencieux. Les yeux bleu-vert parsemés de jaune ocre de sa voisine de table, sa jolie bouche, ses cheveux gaufrés, ses fines mains manucurées, sa jeunesse, avaient raison de son habituelle résistance intellectuelle. Il n'était là qu'un vieux monsieur ayant l'air de se pâmer devant une très jolie fille, séduit, sous le charme. Il préférait les hommes, Marius, depuis toujours et ne s'en cachait pas, mais cette jeune femme le ravissait et le troublait un peu. Il ne le montrait pas, la jeune femme, secrétaire dans une petite entreprise, lui racontant comment elle était régulièrement harcelée par certains hommes, dont son patron, subissant chaque jour leurs lourdes blagues salaces, leurs gestes déplacés, leurs regards plein de concupiscence, sans pouvoir vraiment réagir sauf à passer pour une emmerdeuse, une petite pisseuse qui n'a pas sa place dans l'équipe. Toute cette souffrance pour gagner le SMIC en travaillant d'arrache-pied. Ce n'était pour elle plus acceptable et elle avait rejoint les gilets jaunes dès qu'elle avait pu. D'ailleurs, depuis que ses collègues mâles l'avaient su, ils lui foutaient, les enfoirés, les veules, comme par hasard, une paix royale.

Anthelme et José, de leur côté, écoutaient un jeune homme très aimable qui était là parce qu'il gagnait six cents euros par mois en livrant des pizzas le soir, sur une mobylette, jusqu'à des heures très tardives, alors qu'il possède un CAP de charcutier-traiteur en bonne et due forme mais n'avait plus trouvé de travail après un premier essai désastreux chez un charcutier ayant pignon sur rue, a priori bien charmant vu de l'extérieur, mais qui, insupportable et exigeant, n'était jamais satisfait de rien et le traitait, c'est le cas de le dire, comme un véritable esclave taillable et corvéable à merci tout en l'humiliant à longueur de journée par de navrantes réflexions. Son nom avait ensuite visiblement été couché sur une liste rouge et on l'éconduisait partout où il se présentait, illico, par principe, sans même l'entendre. Ce jeune homme, Julien, était très en colère, frustré, humilié, ne comprenant pas que l'on puisse désespérer ainsi un jeune plein de bonne volonté dans un pays comme la France, le prétendu pays des droits de l'homme et des avancées sociales. Il en parlait, Julien, les mains tremblantes, la voix sourde,

des larmes dans les yeux. C'était émouvant et pénible à entendre. Très dérangeant.

Anthelme et José avaient aussi entendu un agriculteur retraité au bel accent rural qui touchait une pension mensuelle de neuf cents euros après plus de quarante ans de travail à la ferme, qui allait être amputée de 1,7% au titre de la hausse de la CSG. Il était furieux, le Gaston, très remonté contre le Président à qui il avait pourtant donné sa voix au deuxième tour de la présidentielle, considérant qu'il n'avait pas, lui vieux républicain de cœur, d'autre choix. Il n'avait pas aimé la manière dont il avait, le jeune Macron, parlé des retraités dont on avait le sentiment qu'ils étaient désormais, pour lui, des poids morts de la société, des boulets de l'économie, des « mange-bénéfice ». Le père Gaston se sentait méprisé de façon totalement injuste alors qu'il avait travaillé plus de quarante piges et autrement plus que trente-cinq heures par semaine, tout en payant rubis sur l'ongle, comme il disait, tout ce qu'on lui demandait, cotisations de toutes sortes, taxes et impôts de toutes natures ! Alors, merde, ça suffisait tout ça et il fallait le montrer à ces messieurs de la haute, là-haut à Paris, dans leurs bureaux dorés des palais nationaux et qui sont payés, nom de dieu, avec les sous de nos impôts. Il s'énervait, le Gaston, trépignait sur sa chaise, prêt à en découdre.

Il n'y avait pas grand-chose à opposer à ces discours, à ces expériences douloureuses vécues par ces gens, à leur révolte paraissant légitime, de leur point de vue et même d'un point de vue plus général, plus universel. Anthelme et José, certes rendus un peu passifs par l'excellent Brouilly qu'ils avaient largement honoré, ne pouvaient qu'entendre la sourde colère, l'inquiétant sentiment d'humiliation, dont ils savaient parfaitement qu'il est un des moteurs les plus puissants du comportement humain. Vu du côté des gens qui étaient sur le rond-point, le constat était très clair : ils avaient bien raison d'être là et ils étaient sacrément courageux de se battre jour après jour, sans désespérer. Anthelme et José étaient de plus en plus sensibles aux discours de leurs voisins de table et partageaient progressivement leur constat, voire leur esprit de révolte, alors que leur situation personnelle, confortable voire aisée, n'avait rien de commun, à aucun point de vue.

Ils regardèrent leur ami Félix se lever de table en même temps que la belle

Margot pour aller « faire du café' ». Ils se dirent *in petto*, connaissant bien leur pote, que ça risquait de durer un certain temps la préparation du café. Ils se jetèrent des regards complices, se firent de discrets clins d'œil voulant dire « Le Félix il sait faire du bon café et la dame sera contente. »

Félix et Margot, à peine arrivés dans la rustique cabane à café dans laquelle il y avait, au fond, un vieux canapé un peu mangé aux mites, se jetèrent, sans un mot, dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec fougue. Les langues se trouvèrent très vite et d'enroulèrent avec bonheur. On ferma, fébriles, la petite porte faite de planches avec le sommaire verrou et on se déshabilla du mieux que l'on put. Sur le vieux canapé troué et bouffé aux mites on s'aima un peu à la hâte, craignant que quelqu'un vînt prématurément chercher le café mais on s'aima vraiment, on se donna du plaisir, bouche contre bouche, corps contre corps. Margot avait gardé sur elle son gilet jaune. Félix, tout en s'activant avec application et bonheur se dit « Putain, je baise un gilet jaune ! » et il redoubla d'ardeur. Margot, bien sûr, ne savait pas qu'elle faisait l'amour avec un énarque et, pour tout dire, dans de tels moments, laissant échapper des petits cris de plaisir amoureux, même si elle avait su, on peut imaginer qu'elle s'en serait probablement bien moqué, comme de sa première nuisette.

Après s'être rhabillés vite fait, les deux nouveaux amants préparèrent le café, serrés l'un contre l'autre, se faisant des mamours, comme s'ils s'étaient toujours connus.

Lorsqu'ils sortirent de la cabane, elle tenant une grande cafetière pleine et fumante, lui portant un plateau chargé de biscuits et de gâteaux secs, ils avaient comme de petites étoiles brillantes dans les yeux que tous les attablés auraient pu remarquer s'ils n'avaient pas été pris par leurs conversations. Les trois potes de Félix, eux, avaient compris et savaient mais, par pudeur, ils ne montrèrent rien, complices, sages comme des images, immobiles, silencieux. Des potes, quoi !

Le café était bon et faisait du bien.

Dès les biscuits et les gâteaux secs avalés, tout le monde se leva en même temps. La plupart, après avoir chaleureusement remercié et salué les quatre

invités, allèrent sur la route pour recommencer à filtrer les voitures. Deux femmes, visiblement habituées à cette tâche, débarrassèrent la table et allèrent faire la vaisselle. Comme quoi, même au sein des gilets jaunes, il y a encore de sacrés progrès à faire s'agissant de l'égalité entre les hommes et les femmes !

Margot et Félix, émus, échangèrent discrètement leurs numéros de portable.

Félix alluma une cigarette et se servit un dernier café.

Margot s'assit à son côté sans dire un mot.

Anthelme, Marius et José partirent se dégourdir les jambes en s'approchant de ceux qui filtraient les voitures et distribuaient des tracts. Tous les automobilistes avaient l'air d'accepter benoîtement la situation. Certains faisaient visiblement des efforts, les traits un peu crispés, le sourire forcé, pour rester aimables. D'autres, surtout des femmes, souriaient et félicitaient les gilets jaunes pour leur action. Certains, rares, donnaient des petits cadeaux, des fleurs, des bonbons ou des chocolats. Bref on faisait, parfois peut-être contre mauvaise fortune bon cœur, dans la bonhomie, dans le bon-enfant voire dans le patelin.

Lorsque, quelques minutes plus tard, Félix arriva, il salua encore une fois tout le monde et les quatre compères quittèrent le rond-point en faisant à tous d'amicaux signes de la main, pas la larme à l'œil — des grands garçons comme eux, tout de même ! — mais presque. Ils regagnèrent à pas lents la Mercedes, comme s'ils ne voulaient pas quitter trop vite cet endroit qu'ils commençaient à rudement bien aimer.

Une fois installés dans la voiture, les amis se regardèrent en souriant.

— On a passé un bon moment, hein, les garçons ?

— Surtout toi, Félix. Tu l'as troncé la belle Margot ? Dans la cabane ! On est bien d'accord ?

— Et oui mon Marius. On a eu un coup de cœur, comme ça, sans crier gare, à la surprise, quoi ! Comme les coups de foudre qu'on voit dans les

bouquins ou au cinéma. Ca ne m'était jamais arrivé.

— Un coup de cœur, oui ça doit s'appeler comme ça puisque tu le dis. Nous on avait plutôt pensé à un coup de bite ! Mais passons, Félix, passons. Sinon c'est vrai qu'on a vécu un bon moment. Ces gens sont sympathiques et ils se battent avec courage, pas seulement pour du pognon. Pour leur dignité aussi. Pour qu'on les écoute. Et ce ne sont pas des violents. Aucun n'excuse ce qui se passe depuis plusieurs samedis à Paris. Je suis assez bluffé.

— Ils sont même tout à fait sévères avec les casseurs, tu as raison, Marius. Ils pensent que toutes ces images de violence qu'on voit en boucle à la télé ça les dessert rudement.

— C'est vrai, Anthelme et ils regrettent que leurs porte-paroles ne condamnent pas sévèrement ces violences, restant dans une sorte d'ambiguïté. Je suis bien d'accord avec toi et avec eux.

Il était bientôt dix-sept heures, lors d'un des jours les plus courts de l'année, un jour de décembre.

La nuit commençait tout doucement à tomber.

Le rond-point s'éclaira.

Félix démarra la voiture, sortit lentement du terre-plein et s'en vint faire le tour du grand rond-point de Chassagneux. Le spectacle était étrange de ces gens habillés de jaune fluorescent s'animant sous la lumière crue des réverbères dessinant sur la pelouse de grandes ombres noires pareilles à des géants de dessin animé.

Félix crut reconnaître Margot.

Son cœur se mit à battre un peu plus vite, un peu plus fort.

Il appuya sur le champignon et la Mercédès s'éloigna dans le bruit feutré et harmonieux du moteur six cylindres.

Dans la voiture personne ne parlait plus.

CHAPITRE QUATRIEME

Le lendemain matin, autour de la table du petit déjeuner, la bande des quatre se préparait tranquillement à une nouvelle visite aux gilets jaunes, en buvant le café dans lequel ils trempaient les grosses tartines de pain de campagne que Félix avait fait griller dans le four et sur lesquelles il avait étalé une belle couche de beurre de baratte de la Savoie toute proche.

Ils avaient décidé, les quatre, d'aller cette fois rendre visite aux gilets jaunes du rond-point dit de Rameau-Maillard, au nord-est de celui de Chassagneux. Occupé jour et nuit depuis le début du mouvement, le rond-point de Rameau-Maillard qui, en réalité, comme tout ce qu'on appelle improprement rond-point, est un vaste carrefour giratoire situé à proximité du péage d'entrée de l'autoroute A40.

Depuis le premier jour du mouvement, là, les gilets jaunes filtraient sévèrement la circulation, bloquaient systématiquement les camions et laissaient passer, au compte-goutte, gratuitement les voitures sur l'autoroute.

— Vous savez, les garçons, je pense que ça sera peut-être moins sympa qu'à Chassagneux. Les images qu'on a vues à la télé montrent que les gars sont très déterminés et même parfois durs avec les automobilistes qui contestent un peu.

— Y a pas de raison Félix. T'as vu hier. On se faisait du souci et puis ça été du nanan. Surtout pour toi, d'ailleurs ! À ce propos, si t'as des nouvelles de Margot tu lui dis qu'on l'embrasse !

— C'est promis, José, c'est promis. On va emmener de la bouffe comme hier. On prendra ce qui faut en partant chez le père Radisson et les sœurs Dugenou. En attendant je vais remonter de la cave quelques bouteilles. On va changer un peu. J'ai un bon Saint-Véran et un Juliéna de première bourre. Ca devrait leur plaire.

— Et on prend les bottes de pêche, hé les copains ! Hier on a bien fait

souffrir nos souliers. Heureusement Anthelme que tu les as remis nickel entre hier soir et ce matin. Je te savais pas aussi doué en entretien de godasses.

— Ca me vient de mon père. C'est lui qui s'occupait des chaussures de toute la maisonnée. Il les nettoyait toutes chaque soir, mettait du journal à l'intérieur si elles étaient humides et les briqueait le matin à grands coups de brosse avec du cirage. Il disait que comme ça elles étaient belles et surtout elles duraient bien plus longtemps. Alors je le regardais faire et j'ai retenu la leçon. Mon père c'était un sacré bonhomme et j'essaie souvent de faire comme lui.

— On se rappelle bien de ton papa, le notaire. Il était assez impressionnant avec ses moustaches et sa grosse voix. Quand il causait, on écoutait.

Dans *Le Progrès de l'Ain* on détaillait les blocages organisés par les gilets jaunes dans tout le département. Il y avait eu, la vieille, des difficultés dans quelques endroits, les plus importantes étant celles observées à Rameau-Maillard où quelques automobilistes très mécontents du sévère filtrage et le faisant savoir avaient été pris à partie et insultés.

— Bon, les garçons, je crois que ça va pas être de la tarte. Je lis des choses pas très sympas sur le rond-point où on va aller tout à l'heure.

— Marius, on verra bien. Ils vont pas nous faire un deuxième trou au cul, les gilets jaunes. On en a vu d'autres. On a manifesté avant eux, vous vous rappelez, les gars, quand on était jeunes ?

— Si on se rappelle. Putain, on manifestait sans arrêt dans les années soixante-dix et on faisait grève à tout bout de champ. On était hyper-motivés. On a obtenu plein de choses comme ça.

— C'est vrai José. C'était peut-être les trente glorieuses comme disait Fourastié, dont on a tous bénéficié mais nom de dieu on se battait comme des chiens, pour des sous, pour des avantages, pour du respect, pour des droits sociaux. On n'arrêtait pas !

— Et oui, les gars et on avait des syndicats puissants qui organisaient un rapport de force avec le pouvoir giscardien. On payait des cotisations. Et on votait à gauche !

— Tu as raison. Les gens d'aujourd'hui ont trop attendu. Ils ne se sont pas battus quand ils étaient jeunes. Ils ont délaissé les syndicats. Ils ont accepté des boulots de merde, mal payés, chez Mac Do ou chez des vendeurs de pizzas. Et beaucoup n'allaient pas voter ou votaient comme des cons pour la droite. Alors, après la gauche de Mitterrand qui avait fait sacrément progresser les choses on a eu Balladur puis Chirac et Sarkozy. Tu parles d'un trio de salopards ! Ça été recul sur recul, dans l'indifférence générale. Jospin en son temps et Hollande ensuite ont fait ce qu'ils ont pu, mais ils ont été balayés l'un comme l'autre par tous ces abrutis qui votent connement à droite, contre leurs intérêts. Quelle ingratitude ! Les Français sont quand même un peu responsables de la situation d'aujourd'hui, non ?

Les quatre se regardèrent, navrés, en hochant la tête. Ils étaient, hélas, depuis longtemps d'accord avec ce constat.

— Quand on pense que Macron et beaucoup d'autres nous rendent, nous les retraités, responsables des difficultés d'aujourd'hui, ça me met en rogne. Putain, on est des boucs émissaires !

— Eh oui, Marius, on a bossé très dur, on a payé tout ce qu'on nous demandait, on a voté en masse, on a été de bons Français, quoi, de bons travailleurs, de bons contribuables et de bons citoyens. Et aujourd'hui qu'on est vieux, on nous traîne dans la boue et on fait baisser nos pensions de retraite. C'est dégueulasse !

— Surtout qu'on a sauvé l'économie du pays après 2008, en consommant plein pot et en aidant nos familles. Alors, merde !

— Allez parlons d'autre chose, les garçons, on se fâcherait !

Sur le coup de onze heures et demi, courses faites chez le père Radisson et les frangines Dugenou, pinard dans le coffre, la bande des quatre, en pleine forme, gaie et motivée, fila vers le giratoire de Rameau-Maillard dans la belle Mercédès gris métallisé « drivée champion » par un Félix aux anges. Il avait été, juste avant de partir, appelé par Margot sur son portable. Elle avait été délicieuse avec lui la belle Margot. Comme lui, clairement, elle était tombée amoureuse. Ils allaient bientôt se revoir. Alors Félix était comme un adolescent, le cœur qui tape, le creux dans l'estomac, rien que de penser à celle qu'il aime et qu'il avait, depuis hier, à l'esprit à chaque seconde, jour et nuit, comme en filigrane.

— On va bientôt se revoir avec Margot.

Dans la voiture les copains se mirent à chanter « c'est l'amour », la vieille chanson d'André Baugé :

« C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde

C'est l'amour qui console le pauvre monde

C'est l'amour qui rend chaque jour la gaité

C'est l'amour qui nous rendra la liberté »

Le quatuor chantait à fond le larynx, en prenant, comme à l'opéra, des voix de ténor pour Marius et de barytons pour les autres. Ils aimaient bien chanter comme ça de temps en temps, les quatre potes, pour faire un peu les cons, mais aussi pour faire corps, pour se sentir soudés les uns aux autres, « Un pour tous, tous pour un ! », comme les mousquetaires d'Alexandre Dumas, mais, compte tenu de leurs cheveux blancs, dans les aventures de *Vingt ans après*.

*

La route était déjà fort encombrée alors qu'il restait largement plus d'un

kilomètre avant d'arriver au péage de l'autoroute A40. Une file ininterrompue de camions était immobilisée sur la droite. On était dans un bel embouteillage, comme si l'on avait été le premier jour du mois d'août, lorsque la moitié des vacanciers du pays se retrouve, comme chaque année, aux mêmes heures, côte à côte sur les mêmes routes. Une tradition, ça s'appelle, quoi !

Mais là nous étions en décembre et ce n'était pas le flux trop abondant des voitures qui freinait la circulation, c'était un groupe de gens revêtus de gilets jaunes qui officiait, en sortie de giratoire, avec une grande détermination.

La Mercedes de Félix Metzger, comme toutes les autres voitures, ses sœurs de galère, s'arrêtait puis repartait pour faire quelques mètres, moteur éteint ou tournant grâce au système « stop and go », bien pratique dans une telle situation.

Ca dura ainsi quasiment une demi-heure. Puis on aperçut le groupe des gilets jaunes qui arrêtait chaque voiture. Ils étaient cinq. Deux se mettaient debout devant la voiture, interdisant ainsi le passage, cependant que les trois autres discutaient avec le conducteur. Chaque arrêt pouvait durer quelques secondes ou beaucoup plus, en fonction du contenu des conversations échangées, en fonction de la patience du conducteur, de ses paroles de soutien ou de critique aux gilets jaunes, aussi de l'humeur de ces derniers, bref, en fonction de la conjoncture du moment !

Encore trois voitures et ce sera au tour de Félix. On avait l'air de s'agiter en tête de convoi, le ton avait monté, on s'échangeait des amabilités entre les gilets jaunes et une jeune dame de couleur conduisant une petite Peugeot blanche. Félix ouvrit les fenêtres avant pour essayer de comprendre ce qui se disait ou plus exactement ce qui se criait.

— Putain, les gars, j'ai bien entendu « Dégage, conasse et retourne dans ton pays ! » ?

— Ben oui, on a entendu la même chose.

— Vous voyez qu'ils sont cons ces gilets jaunes-là. On s'arrête quand

même ?

— Oui Félix, on a dit ce matin qu'ils allaient pas nous faire un deuxième trou de balle ces merdeux. On en a vu d'autres !

— OK les garçons, on y va. Mais là c'est Le Pen et compagnie, vous avez bien compris.

— On a compris.

La petite Peugeot blanche démarra sur les chapeaux de roue et sous les insultes des cinq gilets jaunes qui gueulaient comme des putois « Qu'on ne te revoie pas par ici, salope ! ».

Pour les deux bagnoles de devant tout se passa bien, les conducteurs montrant par la fenêtre, en signe de solidarité, avec de francs sourires, les gilets jaune ou orange qu'ils avaient toujours avec eux. Deux ou trois bonnes paroles de soutien et l'affaire était dans le sac. Il suffisait en fait de jouer un peu la comédie pour faire plaisir au cinq cerbères en mal de reconnaissance, les pauvres petits choux qui venaient pourtant d'insulter une jeune femme en tenant des propos racistes et machistes, parfaitement punissables par la loi.

C'était à Félix de jouer.

— Bonjour messieurs, on aimerait bien discuter un peu avec vous. On a apporté à manger et à boire. Ca vous paraît possible ?

— C'est ça, des richards avec une grosse Mercédès. Et pourquoi on discuterait ? Nous on ne discute pas avec des bourgeois plein aux as. On leur rentre dedans, c'est tout !

— Ah bon, vous me dites que vous refusez le dialogue, c'est bien ça ?

— Vous avez tout compris. On ne veut pas de vous ici. Ici y a que des pauvres, des gens en révolte ! Allez dégagez avant qu'on se fâche !

— Tout doux jeune homme ! On veut juste parler un peu.

— Tout doux, ah !, ah !, ah ! Vous entendez les mecs, c'est bien un truc de

vieux bourge ça ! Un truc de vieux richard. Ne restez pas là on vous dit ! Allez zou ! Circulez et vite !

Les deux malabars devant la voiture commençaient à s'impatienter, trépignant sur place, une batte de baseball à la main. Mais Félix ne lâchait pas. Il détestait qu'on lui donne des ordres. Dans sa vie, c'est plutôt lui qui en avait donné, des ordres, alors forcément il n'avait pas l'habitude qu'on lui intime celui de se barrer, de circuler quand il ne voulait pas

— D'accord, d'accord, je vois à qui on a affaire. On ne parle pas avec ceux qui sont différents, c'est ça ? On les déteste. On les vomit. Nous parce qu'on est vieux ou parce qu'on est soi-disant riches. On vous a entendu tout à l'heure insulter une jeune femme parce qu'elle est noire. Vous êtes des fachos, quoi !

Les yeux du cerbère devinrent durs et le geste comminatoire.

— Dégage avec ta Mercédès vieux con ! Sinon...

— Sinon quoi ? Des menaces ! Soyez poli jeune homme, vous ne me faites pas peur ! On en a maté des plus malins que vous, petit con !

Félix avait haussé le ton, la voix ferme, l'œil qui darde. Il s'apprêtait à ouvrir la portière lorsqu'un des deux mecs devant la Mercédès donna de toutes ses forces un coup violent sur le capot de la voiture avec la batte qu'il tenait à la main.

— Ca va pas, vous êtes fou...

À travers la fenêtre ouverte le gars avec lequel Félix discutait lui balança plein pot son poing sur la figure, l'atteignant à la pommette gauche qui aussitôt éclata. Le sang jaillit et coula sur l'œil.

— Tiens prends ça dans ta gueule, vieux con ! Et tirez-vous d'ici. Et rapidement, sinon on va se fâcher !

Le mec de devant qui avait déjà cogné sur le capot récidiva *illico* avec une belle énergie, faisant un nouveau cratère sur la tôle. Félix eut le réflexe d'appuyer sur la pédale d'accélérateur. La voiture démarra. Les deux

cerbères eurent juste le temps d’esquiver en se jetant sur le côté. À moitié aveuglé par le sang qui coulait dru, Félix faisait ce qu’il pouvait pour ne rentrer dans rien ni personne, avec l’aide de José assis sur le siège du passager avant et qui jouait là le co-pilote. Il avança avec prudence jusqu’à la file des voitures qui sortaient gratuitement du péage, l’une après l’autre, très lentement. Il intégra cette file en devant forcer un peu le passage, les automobilistes — ah les braves gens ! — malgré la situation un peu particulière, demeurant intraitables sur le respect de leur priorité.

Après quelques dizaines de mètres, Félix se gara sur le bas-côté, entre deux camions et passa le volant à José. On repartit et on chercha une pharmacie que l’on trouva dans le village de Basignan, à quelques kilomètres du giratoire. En sortant de l’officine Félix avait un petit pansement couleur chair au-dessus de l’œil gauche. La blessure avait été spectaculaire sur le moment mais n’était pas grave.

— On retourne là-bas les copains et on leur casse la tête à ces abrutis ?

— Arrête Marius, c’est des méchants, t’as bien vu.

— Alors Anthelme on se laisse faire. Félix s’est fait dérouiller et la Mercedes est esquinée mais on ne dit rien...Putain les enculés !

— Ne dis pas n’importe quoi, s’il te plait ! C’est pas le genre de la maison ! On va s’en occuper de ces empaffés et sévèrement. Mais on réfléchit d’abord. T’es bien d’accord Félix ?

— Oui, bien sûr. On ne fait jamais rien de bon dans l’énervement comme disait mon père qui était pourtant plutôt du style sanguin ! Et là nous sommes très énervés. Alors les gars on va rentrer à la maison bien gentiment. On va bouffer et boire un coup. Et après, à tête reposée, on avisera.

Aussitôt dit aussitôt fait.

CHAPITRE CINQUIEME

— On va prendre ta caisse Anthelme si tu es d'accord. La Mercédès est désormais trop voyante, amochée comme elle est. Je l'emmènerai demain matin chez mon garagiste. C'est un copain. Il la remettra nickel. On va retourner au rond-point des fachos dès la nuit tombée et on va s'occuper d'eux. On va les traiter à « la voyageur » ces fumiers.

— Ca veut dire quoi Félix « à la voyageur » ? Je suppose que ça veut dire « à la bohémienne ». On sait bien que tu es un yéniche.

— C'est ça les garçons. On va faire comme mes ancêtres quand quelqu'un leur cherchait des noises. On va foutre le feu à leur bazar et si on trouve les saligauds qui nous ont agressés, on va leur faire passer le goût d'emmerder le monde à ces gros beaufs.

— OK Félix OK mais il y a peut-être des gens bien sur le rond-point et en foutant le feu on va tous les pénaliser.

— Tu crois pas qu'ils sont d'accord avec les fachos puisqu'ils les laissent faire ? T'as vu une réaction quand ils ont insulté la petite dame noire ? T'as vu quelqu'un intervenir quand ils nous ont fait chier ? Non. T'as vu personne. Pourtant la scène était voyante et audible de loin, non ? Eh ben tant pis pour eux. Comme disait je ne sais plus quel abbé pendant les guerres de religion « Tuez-les tous. Dieu reconnaîtra les siens ! ».

— Comme tu y vas ! Putain tu me fais peur !

José regardait Félix avec un peu d'appréhension. Se venger d'accord parce que sinon on ne peut plus se regarder dans une glace, mais ne pas tomber dans le piège de la violence.

— Nous, mon José, on ne va tuer personne. Tu t'en doutes bien. On va simplement leur donner une leçon à ces ordures, c'est tout. Si personne ne réagit jamais à leurs violences, ils vont se croire tout permis. C'est la porte ouverte à la dictature, tu piges mon José ?

— Je pige, Félix, je pige. Tu pourrais porter plainte contre ces mecs.

— Bien sûr que je pourrais et Anthelme pourrait te le confirmer. Et si on veut bien me croire, à la gendarmerie, ce qui est possible grâce à vos témoignages, il y aura peut-être une enquête qui va prendre des jours et des jours parce que les flics en ce moment ils ont deux ou trois autres petites choses à faire. Et puis, si tout ça aboutit, les mecs ils seront convoqués dans plusieurs mois devant un tribunal et ils écoperont d'un rappel à la loi et peut-être, si les juges sont sévères, de trois ou quatre jours de travaux d'intérêt général. Voilà, je n'affabule pas. Ca aussi Anthelme pourrait te le confirmer. Alors merde, du cran et de la lucidité. Ces mecs sont dangereux. On va les châtier, c'est tout.

— Oui je confirme tout ce que dit Félix. Ce que tu proposes me va nickel ! Et puis, merde, on va se marrer un peu ! dit Anthelme en tapant amicalement sur l'épaule de Félix.

— Ca me va aussi dit Marius. Mort aux cons !

— Je suis des vôtres les copains dit un José désormais convaincu. Et puis surtout je dis comme Anthelme qu'on va bien se marrer. Putain, on va leur montrer que des vieux comme nous ça en a encore sous le pied !

« Un pour tous et tous pour un ! » crièrent les quatre potes en se joignant les mains au milieu du petit cercle qu'ils faisaient, l'un à côté de l'autre, comme d'Artagnan et ses trois potes.

Ils déposèrent leurs smartphones éteints sur la commode du vestibule afin que personne, ultérieurement, ne puisse découvrir leur itinéraire en interrogeant les opérateurs de téléphone sur les lieux de bornage.

— On va faire ça à l'ancienne les mecs. Ni vu ni connu j't'embrouille !

— J'ai le GPS dans la Peugeot, mais ça me cassait les burnes ce machin, alors je l'ai débranché, ça tombe bien.

— C'est bien pour ça qu'on la prend, ta caisse, mon Anthelme !

— Putain, Félix, tu penses vraiment à tout !

— Et les copains on met les gants et on les garde jusqu'au bout. On ne doit laisser aucune trace, aucune !

*

Anthelme gara sa grosse Peugeot noire à un petit kilomètre du rond-point de Rameau-Maillard, dans un petit bosquet sombre où personne ne pouvait la remarquer. Les quatre mousquetaires enfilèrent les gilets jaune ou orange, ainsi qu'une cagoule noire sur le visage. Dans les sacs à dos il y avait des morceaux de tissus, de l'alcool à brûler, deux boîtes de grosses allumettes, une bouteille de chloroforme, des cordes de chanvre de diverses grosseurs, en veux-tu en voilà, un petit cadenas de laiton et une chaînette en acier. Ils se munirent chacun d'un manche de pioche ou de pelle que Félix avait récupéré dans son abri de jardin. Au cas où, vous comprenez, au cas où. Et tels des randonneurs ils prirent, en rang d'oignon, dans la nuit tombante qui dessinait en noir sur le ciel gris les arbres du bosquet, le chemin du giratoire.

Ils s'approchaient lentement du rond-point éclairé, en se repassant à l'esprit ce qu'ils avaient à faire, chacun son rôle, un peu comme des comédiens avant une première, ou des skieurs avant une manche de slalom spécial.

Les mêmes mecs que ce matin, cinq malabars avec des bonnets noirs vissés sur la tronche et boudinés dans des gilets jaunes qui les faisaient ressembler à de gros hannetons, officiaient toujours, exactement au même endroit, exactement de la même manière agressive qui foutait la trouille à tout le monde. Certains automobilistes se rebiffaient un peu, par principe, mais ils rentraient vite dans le rang sous les menaces verbales et au vu des battes de baseball. Nickel.

— On contourne par la gauche, les gars et on va derrière les cabanes puis, sans faire de bruit, on leur tombe sur le râble par derrière, comme on a dit. Tout le monde connaît son boulot ?

Les trois autres répondirent « oui Félix ».

Derrière les cabanes on sortit des sacs à dos tout ce qu'il fallait. Comme convenu Anthelme s'approcha des cinq cerbères et appela d'une voix chevrotante :

— À l'aide s'il vous plait. J'ai un problème. À l'aide !

Les gars se retournèrent et virent, trente mètres derrière eux un gilet jaune plié en deux, les mains sur le bas ventre, semblant souffrir le martyr.

— Eh Roger, tu peux aller voir ! y a un mec qui va pas bien !

Le Roger en question, gros costaud baraqué, sans lâcher sa batte de baseball — celle qui a massacré le matin même le capot de la Mercédès de Félix — s'approcha à grands pas d'Anthelme qui gémissait avec conviction, la cagoule empêchant de voir son visage tordu par la douleur. Quel comédien le père Anthelme ! Dès qu'il fut à quelques mètres de l'agonisant, Roger sentit qu'on lui collait brusquement sur le nez et la bouche un chiffon qui sentait fort la pharmacie, tout en lui bloquant fermement les deux bras le long du corps... mais il lui était impossible de réagir. En comprenant ce qu'il advenait et en s'en voulant beaucoup de son impéritie — sans connaître le mot, bien sûr — il ferma malgré lui les yeux et partit immédiatement dans un épais sirop. José, promptement sorti de sa cachette, rejoignit Félix et Marius pour saucissonner le cerbère avec soin et le trainer jusqu'à un arbre auquel ils l'attachèrent, un peu comme les indiens attachaient aux poteaux de torture leurs prisonniers blancs. Puis on recommença la manœuvre quatre fois de suite, avec plein succès, les cerbères en gilet jaune étant certes des costauds probablement abonnés à un club de culturisme, mais aussi et surtout étaient cons comme des balais, possédant chacun un quotient intellectuel très légèrement supérieur à celui d'un bulot et un peu inférieur à celui d'une palourde. De véritables idiots, quoi !

En fin de séquence, il y eut donc cinq grands et gros mecs vêtus de jaune fluorescent, attachés solidement, endormis et pantelants, à des arbres du petit bosquet situés à une trentaine de mètres de la cabane de planches érigée au centre du rond-point, servant de quartier général à l'équipe des gilets jaunes. Le spectacle, pour qui voyait cela avec un œil un peu distancié, un

peu neutre, était assez étonnant, plutôt étrange, tout à fait inhabituel en tous cas, on peut le dire, quasiment artistique.

Les quatre mousquetaires rangèrent le matériel dans les sacs à dos, ne conservant par devers eux que des morceaux de tissus bien imbibés d'alcool à bruler, des allumettes, le petit cadenas de laiton et la chaînette en acier.

— José et Marius, comme convenu vous allez vérifier qu'il n'y a personne dans la cabane et vous fermez la lourde avec le cadenas, que personne ne puisse entrer après votre départ. On ne veut pas de drame.

— Et s'il y a quelqu'un dedans qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous attendez qu'il se barre. On ne fera rien avant que la porte soit cadenassée. Après vous revenez dare-dare ici. On vous attend pour le feu d'artifice.

— Ok chef, on y va.

Il n'y avait personne dans la grande cabane de planches. Tous les gilets jaunes étaient soit en train de distribuer des tracts, de l'autre côté, aux automobilistes sortant du péage, soit assis autour d'une longue table, sous un réverbère, en train de boire du café ou de discuter. Personne ne pouvait remarquer José et Marius, en gilets jaunes et encagoulés, parfaitement raccord avec les autres occupants du rond-point.

Marius vérifia avec soin que la cabane était vide, cependant que José faisait le guet. On cadenassa la porte. Lorsque les deux compères rejoignirent Anthelme et Félix, ce dernier dit « maintenant les copains, on fout *le riflon* à leur barnum et on se barre ! ». On déposa derrière la cabane et sur les côtés des tissus imbibés d'alcool à bruler. Et on les enflamma. Ça crépita rapidement et la grande cabane de planches s'embrasa cependant que les quatre pyromanes encagoulés s'esbignaient dans la nuit précoce sans demander leur reste. On entendit crier « au feu, au feu » et on vit s'élever au milieu du giratoire une énorme gerbe de flammes rouges et jaunes dans lesquelles dansaient des éclats de bois roussis. Les cerbères, sur lesquels le chloroforme commençait à voir son effet s'amoinrir, se réveillaient en voyant, trente mètres plus loin, le spectacle d'un formidable feu de camp. Ils

commencèrent à gueuler de concert, si bien que plusieurs de leurs collègues en gilet jaune arrivèrent auprès d'eux, sidérés par ce qu'ils découvraient, cinq « gros bras » saucissonnés, abasourdis, criant comme des gorets et exigeant que, dans la seconde, on les sortît de ce terrible enfer.

Lorsque la bande des quatre rejoignit la voiture, l'incendie commençait déjà à décliner, les flammes perdant petit à petit de leur violence. Le giratoire, de loin, semblait désormais silencieux.

Les gilets jaunes, les bras balans, constataient les dégâts, tous se disant *in petto*, qu'ils avaient eus bien de la chance de s'en sortir sans blessure, sans rien, ayant rapidement compris qu'ils avaient été l'objet d'une atroce agression, d'un véritable attentat.

Les leaders autoproclamés de la bande, deux barbus et chevelus à petites lunettes rondes, avec un bonnet noir sur la tête, appelèrent dare-dare les pompiers, la police et les journalistes pour faire constater la situation et vociférer à l'envi contre les saligauds, les criminels, les terroristes, probablement des agents des services secrets à la solde de Macron, qui avaient fait ça. Quelqu'un cria « À mort ! », un autre « salaud de Macron ! » et tous, en rang serré entonnèrent la Marseillaise, certains faisant, sans que personne ne s'en offusquât, le geste de la quenelle si chère à l'illustre et charismatique Dieudonné M'bala M'bala. On filma la scène ainsi que les décombres de la cabane et on fit passer tout cela en boucle sur les réseaux sociaux, assortis de commentaires incendiaires, c'est bien le mot qui convient.

Dans la Peugeot qui s'en retournait tranquillement, mission accomplie, vers la maison de Félix, on ne parlait pas. Chacun se disait qu'il avait fait son boulot et que les ordures du rond-point avaient été châtiées comme elles le méritaient, en espérant, sans trop y croire, que la leçon porterait peut-être. Il est très difficile voire impossible de faire changer les cons, les violents, les haineux, les frustrés, les racistes, les homophobes... d'avis et de comportement. Ca, les quatre le savaient depuis longtemps, mais chacun se disait, après tout, sait-on jamais...

Félix, juste avant d'arriver at home, dit simplement, comme pour se

convaincre lui-même : « Bien fait pour leur gueule à ces enfoirés ! Merci les garçons. On a bien œuvré ! Vive la République ! ».

Le repas du soir se déroula dans une atmosphère amicale, bien arrosée au Chirouble mais sobre. Chacun se disait intérieurement qu'ils en avaient peut-être fait beaucoup, tout de même, tout ça pour deux coups sur le capot de la Mercedes et un coup de poing sur l'œil. Mais ce qui était fait était fait et il fallait maintenant l'assumer.

— Ainsi soit-il dit Félix, résumant fort à propos les secrètes pensées de chacun.

Les verres s'entrechoquèrent.

Les amis se regardèrent, le visage grave.

CHAPITRE SIXIEME

La nuit avait fait son travail.

José Suarez s'était levé le premier, avait fait griller les tartines de gros pain de campagne et fait couler le café.

Seul dans la cuisine il avait pensé au passé. Félix et lui étaient copains d'école, depuis la maternelle à la Croix Rousse à Lyon et ne s'étaient jamais perdus de vue ensuite. Félix était toujours le premier de la classe, alors que lui, José, était plutôt un élève moyen. Ils s'entendaient à la perfection, les deux petits, aimant les mêmes jeux, les mêmes choses. José, très évolué physiquement, était pendant toutes ces années un peu le protecteur de Félix, toujours le plus petit de la classe parce qu'ayant un an d'avance, toujours le plus jeune. Après le BEPC, José s'était orienté vers une formation professionnelle et avait, après un apprentissage qu'il avait aimé, passé un CAP de plâtrier-peintre puis avait été embauché par une entreprise lyonnaise réputée. Il y fit ses classes et on lui confia rapidement la responsabilité d'une équipe. À un peu plus de vingt ans il se maria avec Corinne, une jeune fille en stage de pédiatrie à Lyon, dont la famille habitait le beau département du Gers dont elle avait la nostalgie. Les deux jeunes mariés, d'un commun accord, décidèrent d'aller habiter à Auch où José trouva sans difficulté un emploi, cependant que Corinne s'occupait de leur premier enfant. Après quelques années, José fonda sa propre entreprise de plâtrerie-peinture qui prospéra très vite, compte tenu de la qualité du travail qu'elle accomplissait — José était sérieux, minutieux et avait un goût très sûr — que le bouche à oreille faisait connaître dans toute la région. Toutes les fois que c'était possible, José et sa femme revenaient à Lyon voir Félix et ce dernier se rendait à Auch pour visiter son ami. Félix, de son côté, était devenu inspecteur du trésor après avoir passé le concours lorsqu'il était à la fac de droit du quai Claude Bernard à Lyon, puis, après quatre ans de service au sein des finances, avait réussi le « pré-concours » de l'ENA, puis après un an de préparation au centre de formation de l'institut des sciences

politiques de Grenoble, avait réussi le vrai concours. Il avait intégré l'Ecole Nationale d'Administration qui se trouvait alors à Paris dans ses locaux tout neufs de la rue de l'Université, après un stage fort chargé et très instructif dans une préfecture de province.

Pendant toute cette longue période, José et Félix s'étaient moins vus mais se téléphonaient souvent, s'écrivaient, s'envoyaient des cartes postales. Leur amitié, non seulement n'en souffrit pas mais elle se renforça, faisant diablement mentir le vieil adage « loin des yeux loin du cœur », mieux adapté aux histoires d'amour qu'aux histoires d'amitié.

Lorsque Félix arriva dans la cuisine, José, encore dans ses pensées, l'entoura de ses bras et l'embrassa avec tendresse, des petites larmes au coin des yeux que son pote fit semblant de ne pas voir.

— Bonjour mon Félix. As-tu bien dormi ?

— Salut José, j'ai dormi comme une souche et toi mon ami ?

— J'ai très bien dormi. C'est tellement calme chez toi. Quel plaisir. Anthelme et Marius en écrasent encore comme des bébés.

— Bon, on les attend quelques minutes puis on les réveille en fanfare. Putain, je sais pas toi mais moi je boufferai un bœuf !

— Et oui, on a diné léger hier soir. Ton saucisson chaud aux pommes de terre était délicieux et le Chirouble parfait mais, bon, nous n'avions pas trop l'esprit à la bouffe.

— C'est vrai qu'on a vécu hier une sacrée journée, pleine d'émotions de toutes sortes. C'est pas toutes les semaines qu'on vit des trucs pareils ! On s'en rappellera, nom de dieu ! Bon, je monte réveiller les deux marmottes. Je prends le clairon.

— Je monte avec toi, on va se marrer.

Félix empoigna le clairon pendu à un clou sur le mur de la montée d'escalier. Il l'avait presque depuis toujours, ce clairon trouvé dans le

grenier de ses grands-parents lorsqu'il avait six ou sept ans. Il avait, au fil des années, appris à jouer deux ou trois choses dont, évidemment, « soldat lève-toi ! ».

La maison raisonna lorsque Félix se mit à souffler comme un forcené dans l'instrument, faisant presque trembler les murs. Anthelme et Marius, après quelques mesures, sortirent hilares de leur chambre, en pyjama, le cheveu dru et les yeux embués. Ils se marraient comme des gamins cependant que Félix continuait à s'époumoner sous les yeux ravis d'un José riant aux éclats et qui hurla « Allez, au jus, debout là-dedans et que ça saute ! ».

Le petit déjeuner, après cet intermède héroïcomique, fut particulièrement joyeux et animé.

José, volubile, donna des nouvelles de Corinne, des enfants et des petits enfants. Il avait eu tout le monde au téléphone la veille au soir. Il se lançait, intarissable, dans les détails des activités des uns et des autres. C'était touchant.

Anthelme Mazard parla de sa fille, professeure de Français, qui habitait à Londres depuis qu'elle avait épousé un anglais, ingénieur en informatique, super sympa, amateur de bière et de rugby — un vrai rosbif, quoi ! — et qui avait peur que son pays souffrît gravement des effets de ce funeste et navrant *brexit* dont on les abreuvait matin, midi et soir à la télé, à la radio et dans les journaux.

*

Anthelme, avocat pénaliste réputé à Lyon, était veuf depuis plusieurs années et, très marqué par la disparition de la femme de sa vie, avait décidé de vivre seul pour le reste de ses jours. L'amitié fidèle de Félix, Marius et José lui avait été précieuse dans les moments très durs qu'il avait vécus, qui lui avaient fait parfois perdre jusqu'au goût de vivre. Félix en particulier ne l'avait pas lâché, ne le quittant pas d'une semelle, l'emmenant au cinéma, au

restaurant, au musée, à la pêche, dans des sorties de vélo. Cette touchante amitié et l'amour de sa fille aussi lui avaient permis de se reconstruire comme on dit aujourd'hui, de survivre, puis finalement de revivre.

Anthelme et Félix avaient fait ensemble leurs études, à la faculté de droit, à la Douat à Villeurbanne d'abord, en première année, puis au quai Claude Bernard à Lyon les trois suivantes jusqu'à la licence qui se passait alors en quatre ans.

Félix partit ensuite à l'école du Trésor à Paris, alors qu'Anthelme poursuivait brillamment le cursus universitaire jusqu'au doctorat — mention très bien à sa thèse sur la présomption d'innocence — tout en passant, particulièrement doué en art oratoire, plutôt aisément le certificat d'aptitude à la profession d'avocat, le fameux CAPA. Anthelme et Félix étaient devenus des copains puis des amis, de plus en plus proches, malgré des origines sociales totalement opposées, Félix, né sur la route, de parents yéniches, des nomades, des bohémiens de la communauté des gens du voyage, Anthelme, fils de maître Mazard, prospère notaire lyonnais et d'une riche héritière, né dans une clinique très huppée des bords de Saône. Mais leur amitié, fort heureusement, ne s'occupa pas de ces choses, certes très importantes d'une manière générale parce que souvent déterminantes pour le destin des uns et des autres, mais totalement insignifiantes voire inexistantes pour ce qui les concernait.

Anthelme Mazard avait connu José grâce à Félix.

En revanche, c'est lui qui avait fait connaître Marius aux deux autres. En effet, Marius Gorini, avant de devenir son ami, avait été son client. Marius, fils d'un couple d'italiens venus en France, enfants, avec leurs familles fuyant le régime de Mussolini, avait été traduit devant la justice par l'ordre des médecins pour « exercice illégal de la médecine ». Il faut dire que Marius, depuis toujours, « faisait le guérisseur », sans tellement de discrétion, ayant même pignon sur rue, dans un quartier plutôt chic de Lyon où il recevait ses patients, comme s'il avait été médecin, dans un beau cabinet meublé moderne, signalé par une imposante plaque de cuivre gravée à son nom « Marius Gorini, guérisseur ». Anthelme accepta de défendre

Marius et se passionna pour son affaire, fort intéressé de savoir si les guérisseurs guérissaient vraiment et pourquoi les médecins leur en voulaient autant. C'était d'autant plus passionnant son affaire à Marius, que ce dernier, s'il n'avait pas soutenu sa thèse de doctorat et ne pouvait donc se prévaloir du titre de docteur, avait fait huit ans d'études de médecine, premier cycle, deuxième cycle et un an d'internat, sa mère ne lui ayant livré, quelques mois avant son décès, tous ses secrets de guérisseuse qu'au prix de son engagement moral à « faire médecine » : « Tu comprends, mon fils, comme ça, si tu es médecin, tu seras un des leurs et ils te foutront la paix, pas comme à moi. Ils m'ont gâché la vie, mon fils, tu comprends ! ». Marius tint l'engagement. Il fit médecine mais ne voulut pas devenir docteur et faire partie de ces gens, pour lui en majorité des corporatistes imbus d'eux-mêmes, qui se croient infaillibles, enfermés dans leurs privilèges, et qui avaient fait tant de mal à sa maman, en lui faisant procès sur procès. Beaucoup de gens, à Lyon comme ailleurs, se considérant mal soignés par des docteurs plus préoccupés par leur position sociale, leurs loisirs et leur rémunération que par la guérison des malades, Marius Gorini se fit rapidement une belle clientèle et, après quelques années, devint assez célèbre dans toute la région Rhône-Alpes et même au-delà.

Anthelme assura sa défense avec grand soin et beaucoup de conviction. Sa plaidoirie devant le tribunal correctionnel fut un modèle du genre, concise, précise, efficace, sans paroles inutiles, sans effets de manche, que maître Mazard réservait aux procès d'assises, là où il faut convaincre des jurés non professionnels plus portés à la compassion, à la sensibilité voire la sensiblerie. Non, devant les juges du tribunal correctionnel, il suffisait de démontrer les résultats du quasi médecin Gorini, qui utilisait des médecines douces, certes parallèles mais qui faisaient du bien au corps et à l'âme des patients. La preuve, ils étaient de plus en plus nombreux et aucun ne se plaignait, bien au contraire. Anthelme fit comparaître des témoins en nombre, des gens de toutes origines venus soutenir leur cher guérisseur, leur cher bienfaiteur. *In fine*, Marius fit l'objet d'un rappel à la loi, fut condamné à une modeste amende et au franc symbolique de dommages et intérêt à verser à l'ordre des médecins, lequel, devant les attendus de l'arrêt du tribunal, s'abstint un peu piteusement de faire appel.

Marius et Anthelme devinrent de grands amis dès le prononcé du verdict, se jetant, en plein tribunal, dans les bras l'un de l'autre. Plus jamais, craignant le ridicule, l'ordre des médecins ne fit des misères au guérisseur Gorini dont la réputation, déjà fameuse, ne fit que croître et embellir.

*

Le programme du jour, pour la petite troupe, était une partie de pêche à l'étang des Gones, à deux pas de la maison, que Félix, concrétisant ainsi un vieux rêve, avait acheté, quinze ans auparavant, à son voisin en lui offrant une jolie somme qu'il n'avait pu refuser, malgré son attachement à la pièce d'eau venant de sa famille. Félix avait dû tout de même promettre au voisin qu'il pourrait continuer d'aller à la pêche lorsqu'il le voudrait...sauf, évidemment, les jours où les quatre amis y seraient eux-mêmes, étant certains ainsi d'y être seuls au monde.

L'étang était situé à trois cents mètres à peine derrière la maison et on allait y pêcher à pieds. On mettait tout le matériel de pêche, cannes, épuisette, moulinets, boîtes de rangement, seau à amorce, seau à vifs, sur un chariot à roulettes conçu spécialement pour les pêcheurs et tout ce qu'il fallait pour casser la croûte, glacière, paniers, bouteilles, dans une petite remorque légère en aluminium que Félix avait fait construire sur mesure par un artisan du coin.

Au bord de l'étang, il y avait une vaste et belle cabane faite de murs recouverts de gros rondins de bois et d'un toit d'ardoises, que Félix avait fait construire en remplacement de l'antique et sommaire hutte d'autrefois. À l'intérieur de cette cabane, il y avait des placards remplis de verres, de vaisselle, de couverts, de serviettes, de tire-bouchons, bref de tout ce qu'il faut pour manger de façon civilisée. Il y avait l'eau courante, chaude et froide, l'électricité, des toilettes, une cuisinière, un frigo et un petit bar en bois noir surmonté d'un vrai zinc, avec ses quatre chaises hautes recouvertes de cuir rouge. Il y avait, au centre de la pièce, une grande table en bois clair

avec autour des chaises campagnardes empaillées de jaune ocre. La cabane, qui était en réalité une vraie maisonnette, avait été construite pour avoir la plupart du temps le vent dans le dos, si l'on peut dire, ce qui permettait d'ouvrir à fond les deux grandes portes vitrées coulissantes donnant sur l'étang, afin de pouvoir tranquillement manger tout en surveillant les lignes et en jouissant d'un merveilleux spectacle, les grands arbres bordurant les Gones se mirant dans l'eau.

Félix avait essayé de penser à tout, jusqu'au moindre détail — par exemple des fauteuils confortables pour faire la sieste, une boîte à cigares avec humidificateur remplie de petits et moyens *Cohiba* et *Montecristo*, une superbe machine à café — pour que ses potes et lui soient heureux à l'étang des Gones.

José, comme son hôte avec lequel il avait passé, tout gamin, des vacances entières, une canne à la main, au bord du Rhône ou de la Saône, était passionné de pêche à la ligne depuis qu'il était enfant. En revanche, ni Anthelme ni Marius n'étaient pêcheurs au départ. Mais Félix et José les avaient rapidement et aisément convaincus, dès les premiers séjours à l'étang où les deux néophytes apprécièrent d'abord, c'est vrai, la beauté des lieux et les gargantuesques et bien arrosés casse-croûtes, mais en acceptant sans rechigner de se laisser convertir aux joies de la gaule, conseillés de main de maître par un José à la fois très compétent et aussi très patient. Il y eut bien quelques accrochages des lignes dans les branches des arbres ou aux plantes aquatiques bordant la pièce d'eau, quelques intempestifs cassages de fil, quelques pertes de bouchons, quelques plantages d'hameçons dans la main, quelques ratages de gros gardons ou de jolies tanches, mais jamais rien de dramatique. Et après quelques séances, Anthelme et Marius se débrouillaient fort bien canne en main pour pêcher la friture, gardons, goujons, ablettes voire tanches ou carpeaux. La pêche du brochet, « du brèche » comme disent les pêcheurs locaux, beaucoup plus difficile, beaucoup plus technique, s'attaquant à de gros bestiaux, était, elle, réservée à Félix et José, les « vrais pêcheurs », les spécialistes, les experts.

La petite troupe chaudement habillée, bottée, gantée, casquettes ou

bonnets sur la tête, emmenant derrière elle tout son barda, arriva au bord de l'étang en fin de matinée. Il ne faisait pas très beau, ciel très chargé de noir et de gris, petite bise frisquette, sol boueux. Mais il en fallait plus pour entamer la joie de vivre des quatre copains lorsqu'ils venaient pêcher à l'étang des Gones. Ils adoraient ça. Ils redevenaient pour l'occasion des enfants, émerveillés de tout, heureux de tout, chahutant, blaguant, faisant les fous. Ils en oubliaient, marchant en riant sur le petit chemin herbeux, la journée précédente où ils avaient vécu de sacrés moments, des événements qui laissent des traces, même chez des vieux briscards comme eux, qui en ont beaucoup vu et qui sont plutôt durs à épater.

En arrivant au bord de l'étang, les quatre s'arrêtèrent en même temps pour regarder un héron cendré aux ailes gris perle, emmanché d'un long cou blanc, pêcher les petits poissons. Il avançait comme au ralenti, une patte puis l'autre, plongeant régulièrement à grande vitesse la tête dans l'eau, remontant un petit gardon frétilant ou une ablette argentée dans son long bec couleur orange. Magnifique.

Félix alluma une *Marlboro* et tendit son paquet et son briquet à José qui, de temps en temps, lorsqu'il était heureux, aimait bien en griller une. On ne bougea pas pendant plusieurs minutes. Le héron ne fit cas de rien et continua peinairement son petit manège jusqu'à ce qu'il eut assez mangé. Puis, indifférent, dédaigneux, il s'envola avec une belle facilité, déployant en silence ses grandes ailes et il disparut dans le ciel gris-noir avec lequel il se confondait, derrière les grands arbres.

— Putain que c'est beau.

Ce fut Marius qui dit ces mots mais les trois autres eurent à la même seconde exactement la même pensée.

Félix et José s'occupèrent de monter les lignes sur les cannes, de mouiller et touiller de l'amorce dans le seau spécial et d'en jeter des boulettes remplies d'asticots aux endroits où ils allaient pêcher, pour attirer les poissons.

Anthelme et Marius étaient eux préposés à la préparation de l'apéro et du

casse-graine, en déballant tout ce qu'il fallait de la grande glacière, en ouvrant les bouteilles et en mettant la table.

Puis, ils se mirent à pêcher en silence, les yeux fixés sur son petit bouchon de basalte.

Les premières touches arrivèrent assez vite et c'est José qui, le premier, ramena une prise, un joli gardon aux nageoires rouges, qu'il déposa dans le seau à vifs. Il fut suivi par Anthelme qui prit une ablette puis Félix et Marius, prenant chacun, en même temps, un petit gardon.

— Dis, Félix, il y a un beau gardon, je vais monter une ligne pour le brochet.

— Ouais, vas-y. Tu prends quelle canne ?

— La grande rouge en carbone, c'est ma préférée. On peut lancer loin et pour ramener un gros brèche elle est géniale.

— Ok, je prendrai la verte.

José déplia la grande canne munie d'un gros moulinet au tambour garni de fil de nylon jusqu'à ras bord, qu'il fit passer dans les anneaux. Puis il enfila sur ce fil un gros bouchon vert, en forme de carotte, qu'il équilibra avec une olive de plomb de dix grammes. Au bout du fil, il attacha, au moyen d'un petit émerillon de métal jaune, un bas de ligne en Kevlar se terminant par un hameçon triple de gros calibre. Il s'éloigna des trois autres pêcheurs et lança sa ligne à l'eau pour en vérifier le bon équilibre. C'était nickel, le bouchon s'enfonçant juste ce qu'il fallait, au ras de l'eau, pour qu'un brochet ne sentît pas trop sa résistance au moment où il engamera le vif. Félix, qui regardait s'affairer son ami, lui montra, pouce en l'air, qu'il appréciait. José alla chercher dans le seau à vifs le gros gardon qu'il avait pris tout à l'heure. Il lui passa une branche de l'hameçon dans les deux narines, ce qui le fit vertement réagir, puis il lança la ligne ainsi lestée, fortement mais moelleusement, à une quinzaine de mètres du bord, à droite, sous un gros arbre où il y a un trou assez profond. Le bouchon se mit à danser, le vif cherchant à se libérer. Enfin, il allongea, parallèle au sol, la canne sur les deux supports qu'il avait plantés dans le sol, à près d'un mètre

l'un de l'autre, et libéra le fil du moulinet. Si un brochet venait à mordre, il pourrait ainsi partir au large, le vif dans la gueule, sans sentir de résistance, le fil se déroulant librement dans les anneaux.

— Superbe mon José. Tu as lancé pile poil là où il faut. Et ton vif a l'air costaud. Y a plus qu'à attendre. Tu veux une cigarette ?

— Volontiers.

— J'ai vu que tu avais mis un bas de ligne en kevlar et un gros triple. C'est du solide mais tu ne crains pas un peu la lourdeur si les brochets d'aujourd'hui étaient un peu d'humeur pinailleuse. À la moindre résistance, tu le sais aussi bien que moi, parfois, ils recrachent le vif et se barrent en courant, si je puis dire.

— Tu as raison mais, bon, je tente le coup. Si un mastard veut mordre, tu comprends, je suis paré. Tu n'as qu'à monter plus léger. Comme ça on pourra comparer.

Le pêcheur de brochet aime beaucoup ce moment où le vif qui vient d'être déposé dans l'étang commence à « travailler » comme on dit. Le pêcheur se met à espérer. Si un brochet n'est pas loin il va être attiré par ce petit remue-ménage, va s'approcher du gardon qui, retenu par le nez, ressemble à un poisson blessé ne pouvant pas fuir très vite. Et le brochet, qui n'est pas un grand fanatique des efforts inutiles, trouvera ainsi de quoi se nourrir très facilement. Alors il prendra le gardon dans sa gueule, par le travers, et nagera au large pour s'arrêter, un peu plus loin, afin de tuer sa proie, la retourner et l'avaler, avant de repartir. Chacune de ces phases est vécue par le pêcheur au vu du comportement du gros bouchon vert qu'il ne quittera pas des yeux, comme fasciné, une seule seconde.

Marius et Anthelme continuaient à prendre une jolie friture, comparant leurs prises et en faisant le compte « dix à sept à quinze ! ». Les plus beaux gardons étaient déposés avec douceur dans le seau à vifs, pour servir d'appâts à brochets. Les autres prises étaient jetées dans un grand baquet d'eau afin de rester bien vivantes jusqu'au soir où elles avaient toutes les chances de finir dans un grand bain d'huile bouillante, sous la houlette du

cuisiner.

Félix, après avoir fini sa cigarette se décida à mettre lui aussi une ligne à l'eau pour le carnassier. Il fit à peu près le même montage que José mais avec un bas de ligne en nylon, de même grosseur que le fil principal, se terminant par un hameçon double de format moyen, qu'il passa, grâce à une aiguille à locher, sous la peau du flanc du vif.

— Regarde José. Bas de ligne souple, sans émerillon, hameçon double loché à l'épaule. Je mets peu de fond. On verra bien.

— Super, léger, discret, putain ça peut faire mal !

Félix lança sa ligne avec vigueur et souplesse. L'ensemble plongea une vingtaine de mètres plus loin sans trop faire de raffut. Le gardon-appât commença sa ronde infernale, en tournoyant et en s'éloignant au large, emmenant sur son dos, sans le savoir, le terrible piège à brochets. Félix posa la canne bien à plat sur les supports, libéra le fil et vint s'asseoir sur un siège pliant, à côté de ses potes. Anthelme et Marius avaient chacun posé leur canne pour préparer l'apéro : une bouteille de Pouilly-Fuissé avec quelques tranches de rosette et des gratons bien dodus et croustillants.

— Servez-vous les garçons. Vous pouvez y aller ! C'est du pur cholestérol !

Tout le monde se marra, se servit et trinqua en entrechoquant lourdement les verres.

José, un peu fébrile, ouvrit *le Dauphine Libéré* pour voir ce qu'on disait de l'incendie d'hier au rond-point de Rameau-Maillard. Marius attaqua, lui, tout aussi fébrilement, la lecture du *Progrès de l'Ain*. Il y avait des photos spectaculaires en première page de chacun des canards. Les pompiers, arrivés très vite sur les lieux, avaient aisément circonscrit l'incendie. Il n'y avait aucun blessé même léger, ce dont chacun se félicitait. Les cinq gilets jaunes anesthésiés et saucissonnés avaient rapidement retrouvés leurs esprits et s'étaient répandus en vociférations très vives et parfois douteuses sur ceux, les salauds, les lâches, qui avaient fait ça. Les deux leaders autoproclamés, derrière leurs petites lunettes d'intellectuels, accusaient en

vrac les nihilistes, les anarchistes, les gauchistes, les trotskistes voire les macronistes pour créer la zizanie. Les journalistes avaient recueillis les déclarations de chaque intervenant avec grande précision, chaque tournure de phrase, chaque expression, chaque mot même respectant scrupuleusement le discours original. La gendarmerie, de son côté, sans posséder aucun indice matériel, se « perdait en conjecture » comme on dit ordinairement et assura ne négliger aucune piste. On savait seulement, sans avoir aucun doute, que l'incendie était criminel et l'enquête ne faisait que commencer, sous la direction du capitaine Melajou, le patron de la gendarmerie d'Ambérieu-en-Bugey, un jeune et fringant officier qui, visiblement, se sachant beau gosse, ne détestait pas être photographié.

— Bon, les gars, pour l'instant on est peinarde. Tout le monde patauge.

— Ok Marius, c'est super mais l'enquête ne fait que commencer.

— Je sais bien Anthelme mais tu veux dire quoi ? On n'a pas laissé de traces, pas d'indices. Personne n'a pu nous reconnaître. On ne risque rien.

— Taratata ! Je veux dire qu'on ne sait jamais. Les gendarmes pourraient très bien retrouver la Mercédès avec les deux pains sur le capot et, à partir de là, tirer sur le fil et remonter la piste jusqu'à Félix et nous. Les cinq cerbères saucissonnés, même s'ils sont cons, pourraient, eux, faire le lien entre l'incident du matin et l'incendie du soir et, comme ça, de proche en proche, remonter jusqu'à nous. Tu piges le topo ?

Les quatre potes pigèrent le topo *illico presto*.

— Oui mais avec un avocat comme toi ils pourront toujours s'accrocher les pandores et les juges du coin. Tu nous sortiras de là en deux coups les gros, dis Anthelme ?

— Sauf si je suis moi-même inquiété comme complice. Alors là, pour assurer la défense du groupe, ce serait macache bono ! Oualou ! Je serai coinçaga total, les enfants ! Il faudrait faire appel à un confrère. Remarquez que j'en connais des bons, des confrères. Je suis même plutôt copain avec le meilleur de tous, le plus célèbre, le grand, l'immense Acquitator.

— Tu veux dire Droopy-Molleton ?

— C'est ça Félix, c'est bien lui.

— On le voit sans arrêt à la télé, à n'importe quel propos, avec sa bouille d'ours mal léché, moitié rasé, l'œil globuleux qui darde. En plus d'être avocat, dont ça devient son métier à temps très partiel, il vend des bouquins, il fait du cinéma et même récemment du théâtre. Je ne sais pas ce qu'il vaut comme ténor du barreau, mais c'est une star médiatique. Tu crois qu'il nous défendrait ?

— Ah ça oui, sans hésiter parce que notre affaire sera probablement médiatisée. Ca c'est son truc à Droopy-Molleton, son carburant, son ADN. Il ne vit désormais que pour ça : être le plus célèbre avocat de France, être une star. Le reste lui importe peu. La vérité, il s'en fout. Du sort de son client, il s'en épile l'anus et des victimes, il s'en branle ! Mais passer à la télé avec des journalistes et des animateurs qui lui lèchent le prose, ça, putain, ça le fait bander !

José, Marius et Félix furent, de façon plutôt paradoxale, rassurés par le discours d'Anthelme, lequel garda pour lui ses doutes sur la suite de l'affaire.

— Allez, on bouffe les gars. Y a plus de gratons ni de rosette et moi, je sais pas vous, mais j'ai une sacrée fringale !

— Tu l'as dit bouffi. Passons aux choses sérieuses.

Le poulet fermier au vin jaune et morilles préparé par Félix la veille au soir, avait été tout doucement réchauffé sur la gazinière de la cabane. Accompagné d'un puissant vin jaune de la coopérative de Voiteur, Jura, le plat, réchauffant les corps et les âmes, fut dévoré de belle manière jusqu'au dernier morceau de carcasse. On sauça avec de gros bouts de pain, au fond de la marmite, le reste de la sauce, délicieux mélange de gras du poulet et de vin jaune. Les amis, comme des petits enfants, en avaient la bouche toute « grassouillou ».

José ne perdait pas de vue les deux lignes à brochet dont les bouchons

continuaient de se promener sur l'étang, un coup à droite, un coup à gauche. Les vifs avaient l'air toujours en forme, si l'on peut dire, tous deux prisonniers des gros hameçons qu'ils avaient, un dans les narines, l'autre sur le flanc. José, à chaque arrêt d'un des bouchons, avait le cœur qui s'accélérait un peu, espérant la touche d'un gros brochet, d'un imposant bestiau, d'un monstre. Il en avait déjà ramené, ici ou ailleurs, des beaux spécimens et, à chaque fois, il avait ressenti de très fortes émotions, des terribles montées d'adrénaline. Alors il en redemandait.

Félix aussi en avait pris pas mal des brèches au cours de sa carrière de pêcheur. Rien qu'à l'étang des Gones, il avait un beau palmarès, quelques prises magnifiques, plusieurs approchant les vingt livres. Mais lui, contrairement à José, espérait secrètement qu'il n'y aurait pas de touche aujourd'hui. Les dernières fois qu'il avait ramené des brochets, il avait ressenti comme un sentiment de culpabilité, une sorte de petit dégoût. Pourquoi s'en prenait-il ainsi à des poissons qui vivaient leur vie au fond de l'étang sans rien demander ou devoir aux humains ? Il avait d'ailleurs relâché ses prises, après avoir extirpé avec la pince spéciale, le plus délicatement possible, l'hameçon de leur gorge, tout en saluant le combat qu'ils avaient livré pour défendre leur vie. Il leur avait parlé à ses brochets, il s'était excusé de leur avoir fait mal et il leur avait souhaité de ne plus se faire avoir, ne plus jamais venir sur les vifs qu'on leur présenterait dans l'avenir. « Fais gaffe la prochaine fois, mon gros. Regarde bien qu'il n'y ait pas de ferraille sur le gardon que tu vas bouffer. Conseil d'ami ! ». Il savait bien que cette manière d'anthropomorphisme était en soi ridicule, n'avait aucun sens. Le brochet, poisson carnassier, se nourrit de poissons plus petits que lui sans faire d'histoire, parce que c'est sa nature de prédateur. Le pêcheur pêche le brochet pour le manger, parce que c'est bon mais aussi pour son plaisir parce que les humains sont des prédateurs. C'est dans leur nature. Les brochets, en hiver notamment lorsque le poisson fourrage se cache bien, mange couramment des brochetons dont certains sont peut-être ses descendants. Les humains aussi se mangent entre eux, les plus forts mangeant les plus faibles, partout, de tous temps, dans tous les domaines. Et, en plus, partout et de tous temps et souvent sans véritable raison, ils se massacrent dans des guerres affreuses et sanglantes, de façon parfaitement

lucide et préméditée. Les brochets, eux, au moins, ne se font pas la guerre. Alors on pourrait leur foutre la paix aux brochets, merde ! Et puis ces gardons qui servent d'appâts, que l'on empale et qu'on jette, pantelants, dans la fosse aux carnassiers. À eux aussi on pourrait foutre la paix. Cette cruauté n'est pas saine...

— Félix, ouh, ouh, tu veux du fromage ?

— Pardon les copains, je surveillais mon bouchon. Oui, s'il te plait, un morceau de bleu de Gex.

— T'as raison, il est super bon, moelleux et goûteux, une vraie tuerie.

— On n'a pas de touches, Félix. Il faudrait peut-être changer les vifs, tu ne crois pas.

— On finit de manger et tu t'en occuperas, si tu veux bien, pendant que je débarrasserai la table.

— Parfait. On fait comme ça.

Bleu de Gex à point et Saint Félicien coulant, avec un Gevrey-Chambertin de Louis Latour, puis des éclairs au chocolat avec le café, terminèrent le repas. Anthelme et Marius allèrent *illico* faire une petite sieste dans les fauteuils à l'intérieur de la maisonnette. Félix débarrassa la table et la nettoya, regroupa la vaisselle dans un grand panier, alla s'asseoir au bord de l'étang et alluma une cigarette. José finissait de mettre un nouveau vif sur la ligne de Félix.

— Les deux vifs n'ont pas été touchés. Putain, les brèches ne sont pas très voraces aujourd'hui.

Félix pensa « tant mieux » mais dit « La journée n'est pas finie mon José. Tiens viens fumer une clope. »

Tout était calme. Il faisait moins froid qu'en fin de matinée. Le soleil essayait même un peu timidement de se monter derrière les gros nuages gris. L'étang resplendissait sous l'effet d'un léger vent qui faisait frissonner la surface de l'eau. Trois canards souchets s'ébattaient au loin, sans faire trop

de boucan. Un héron s'approcha, hésita à se poser, puis sentant une présence qui ne lui plaisait pas, redécolla en souplesse et disparut du paysage aussi vite qu'il était venu.

Félix commençait à s'assoupir, pris par la beauté et le calme de son étang et ressentant les effets du vin jaune et du Gevrey –Chambertin que l'on supporte, mal gré qu'on en a, moins bien à soixante-dix piges qu'à quarante. Il était bien.

José hurla :

— Félix t'as une touche ! Ton bouchon se barre !

Le bouchon, en effet, sous la poussée d'un brochet, filait droit vers le large. Le fil du moulinet se dévidait à belle vitesse.

— Bon, j'attends qu'il s'arrête puis je ferrerai. Ou plutôt viens là, José, c'est toi qui va le sortir. Je sais comme tu aimes ça !

— T'es sûr ?

— Oui, oui, à toi mon José.

José approcha, le cœur battant.

Le brochet, comme on l'a dit, mange sa proie en deux temps : d'abord il la prend par le travers et s'en va au large. Puis il s'arrête, tue sa proie, la remet à l'endroit dans sa gueule, l'enfourne par la tête et s'en retourne vaquer à ses occupations.

Il s'agit donc pour le pêcheur de bien respecter chaque phase et de ne pas se précipiter comme le font souvent les débutants. Sinon le brochet, dès qu'il sent quelque chose de suspect, ouvre la gueule et lâche immédiatement le vif. Le grand Michel Duborgel, pêcheur de haute tenue et remarquable journaliste halieutique, disait qu'on avait le temps de fumer une cigarette entre le moment du premier départ du brochet et le moment où il faut le ferrer. Tout pêcheur de carnassier expérimenté connaît cette règle d'or.

José prit délicatement la canne à deux mains, tout en la laissant parallèle au sol pour que le fil continuât de se dérouler facilement. Le bouchon filait

toujours bon train. Félix fumait tranquillement tout en regardant faire son ami. Le bouchon s'arrêta puis dansa sur l'eau, se trépignant avec vigueur, puis s'immobilisa. Le cœur de José battait fort et ses mains tremblaient très légèrement.

— Quand il partira, n'hésite pas à ferrer assez tôt pour tenter de le prendre à la gueule. On pourra le relâcher. En plus le bas de ligne est en nylon. Alors prudence !

Le conseil était bon. Si on attend trop, le brochet avale le vif profondément et l'hameçon va se fixer dans l'estomac, ce qui peut entraîner sa mort. Alors qu'au bord de la gueule ce n'est pas très grave. On enlève l'hameçon et le brochet peut continuer sa vie. Et, en outre, il a beaucoup plus de mal à couper le fil.

— D'accord, d'accord. On fait comme ça.

Félix écrasait sa Marlboro dans l'herbe lorsque José bloqua le moulinet, fit quelques tours pour tendre le fil et d'un geste ample ferra le carnassier qui venait de repartir au large.

Vlaouf !

— Je le tiens. Putain c'est un beau.

On vit alors un gros remous se créer sous le bouchon. C'était un beau bestiau. José commença à travailler sa prise pour la fatiguer. Le brochet est un combattant valeureux qui peut casser le fil à tout moment si l'on n'est pas assez attentif. Il faut le brider en permanence. José en avait perdu beaucoup, de beaux brochets, lorsqu'il était jeune, en leur laissant un peu trop de liberté.

Félix alla réveiller Anthelme et Marius afin qu'ils pussent assister au spectacle. Sinon Félix savait bien qu'il se ferait « jouer Carmen », comme disait sa grand-mère, par ses deux potes furieux de ne pas avoir vu José à l'œuvre.

Devant son public José faisait un gros effort pour rester calme même si ça tapait fort dans la cage thoracique. Il desserrait le frein du moulinet lorsque

le brochet, après avoir donné de violents coups de tête, démarrait comme un sprinter puis, très vite, sentant sa prise ralentir, affermissait le frein pour reprendre du terrain à son adversaire. Anthelme et Marius filmaient la scène avec leur smartphone.

— Putain t’as vu le saut. On dirait un marlin !

Le brochet, s’appuyant sur l’eau, venait de faire un saut de plus d’un mètre de hauteur avant de retomber et filer plein pot. Sacrée bataille entre un José de plus en plus calme, voyant qu’il allait bientôt l’emporter et un magnifique brochet, plein de vigueur qui défendait sa vie du mieux qu’il pouvait mais qui, petit à petit, faiblissait. Le combat dura encore une bonne dizaine de minutes. Puis le brochet, à bout de forces, commença à se laisser trainer dans l’eau. Ses réactions étaient désormais sporadiques et désespérées. C’était la fin.

— Tu peux préparer l’épuisette, Félix, Je vais l’amener. Je crois qu’il est nase.

— Ok José. Amène-moi le tout doux.

Le gros brochet n’était plus qu’une chiffe molle, à plat sur l’eau, cependant que José moulinait avec conviction pour rapprocher sa prise du bord, là où une épuisette large et profonde l’attendait comme son linceul. Il était impressionnant, le gros carnassier, avec son dos marbré de gris vert, ses flancs blanc nacré et sa gueule énorme.

— Il fait pas loin de quinze livres. T’as vu la longueur et la grosseur.

— Oh oui, quinze livres, sûr ! Et plus de quatre-vingt-dix centimètres !

Félix attendit que le carnassier fût pile poil au-dessus de l’épuisette pour, d’un mouvement sec, le mettre au fond du filet et, de toutes ses forces, le jeter sur le pré. Nombre de brochets sont perdus parce qu’ils sont mal sortis de l’eau, souvent avec des épuisettes pas assez profondes et par manque de vigueur. Félix dans ses débuts avait loupé ainsi quelques belles prises, alors, forcément, il était devenu vigilant.

Marius et Anthelme filmaient toujours. José extirpa avec soin le brochet

du filet de l'épuisette et l'étala sur le sol pour le mesurer : quatre-vingt-quatorze centimètres. Puis, le tenant par une ouïe, en essayant de ne pas lui faire de mal, l'accrocha au peson : sept kilos huit cents grammes. José enleva délicatement, avec la pince idoine, le gros hameçon double pris dans le bord de la gueule.

On prit les photos avec le brochet, le requin d'eau douce, impressionnant avec sa gueule remplie de dents acérées, son corps à la fois long et trapu, chacun son tour sur le cliché avec le monstre. Puis, lorsque la séance fut terminée, de saisissants souvenirs dans la boîte, Félix empoigna doucement avec ses deux mains le brochet sous le ventre et le déposa avec grand soin dans l'eau peu profonde du bord de l'étang. La bête, qui, exténuée, ne bougeait plus depuis un bon moment, retrouva miraculeusement ses esprits et, après une courte hésitation, s'enfonça lentement et, nageant vers le large, disparut dans son élément et rejoignit son repaire pour, probablement un peu hagar, panser ses plaies avant de reprendre sa vie de brochet.

Marius et Anthelme reprirent leur concours de pêche. Petits gardons, ablettes et goujons s'accumulaient dans le grand seau en plastique vert clair rempli d'eau jusqu'à ras bord. De temps à autre un petit poisson parvenait à sauter pour tenter de s'échapper. Au sol il se débattait comme un malheureux, frétilant dans tous les sens. Il fallait le prendre avec la main et le jeter dans le seau rejoindre ses compagnons prisonniers.

— Allez les garçons, encore quelques-uns pour la friture de ce soir. D'autant plus que Margot va venir dîner avec nous, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Félix, tu n'as pas à nous demander notre avis. Tu fais ce que tu veux chez-toi, non mais ! Et en plus d'être belle femme, Margot elle est super sympa. Alors on est contents qu'elle vienne.

— Merci les amis.

Félix, curieusement, n'avait pas les mêmes sentiments pour les petits gardons, goujons et ablettes prisonniers dans le seau, qui allaient finir, le

soir même, dans un bain d'huile bouillante, et les brochets qui lui inspiraient quasiment de la compassion.

Pourtant il est clair que les pêcheurs les font souffrir, les petits poissons, autant que les brochets et peut-être même plus cruellement encore lorsqu'ils sont choisis comme vifs. Mais ils sont petits, très différents de nous, lointains, comme appartenant à un autre monde. Le brochet lui, avec son corps beaucoup plus gros, avec ses grands yeux et sa gueule ressemblant un peu à un bec de canard, paraît beaucoup plus proche de nous et donne à penser que, peut-être, il éprouve des choses, des sentiments allez savoir, un peu comme nous, souffre un peu à notre identique.

Hors, tous, petits ou grands, ablettes ou brochets, sont des poissons.

C'est, en tous cas, très injuste de traiter des êtres vivants de manière radicalement différente, selon leur taille. C'est une absurde discrimination. Félix, homme pourtant réfléchi et lucide, n'y avait jamais pensé.

Comme quoi, tout le monde a ses limites.

Le soir commençait à tomber lorsque les quatre pêcheurs plièrent les gaules et rangèrent le matériel. Une fois tout rangé, ils s'assirent au bord de l'étang, côte à côte sur les pliants. Ils ne parlèrent pas. Ils regardèrent le paysage se teinter progressivement de gris de plus en plus foncé et écoutèrent le silence, à peine écorné par le léger bruissement du vent dans les grands arbres et le discret clapotis de l'eau à la surface de l'étang.

Ils ne pensaient à rien.

Ils étaient bien.

C'est Marius qui s'occupa de faire frire les petits poissons. La friture, servie en entrée, soutenue par un Macon Viré bien sec, fut dévorée en deux coups les gros. On laissa la plus grosse part à Margot qui ingurgitait les petits poiscailles croustillants avec une belle énergie, en regardant Félix d'un œil coquin. On termina le repas avec quelques tranches d'un jambon

goûteux que le père Radisson faisait venir de chez un petit producteur du Jura et d'une fondante tarte aux pommes maison que Margot avait apportée.

On joua un peu à la belotte avant d'aller se coucher. Anthelme, qui n'aimait pas les cartes, comptait les points. Félix et Margot eurent bien du mal à venir à bout de José et Marius, assez peu chanceux, mais coriaces.

On éteignit les feux sur le coup de minuit et on s'endormit rapidement après cette belle journée au grand air.

Sauf Félix et Margot qui, d'abord, s'aimèrent d'amour, très fort, avant de glisser dans le sommeil, nus, main dans la main.

CHAPITRE SEPTIEME

— Félix, mon chéri, j’y pense depuis cette nuit, alors il faut que je te dise les choses clairement. Voilà, j’aimerais bien aller avec toi samedi à Paris à la manif des gilets jaunes sur les Champs Elysées.

Margot venait de dire cela d’une petite voix douce, avec un ton neutre comme si elle demandait qu’on lui passe le pot de confiture de fraises qui se trouvait tout au bout de la table du petit déjeuner. Anthelme, Marius et José, mine de rien, tournèrent leur regard vers Félix qui, lui, les yeux un peu dans le vague, regardait son bol de café avec insistance.

Bon, c’est sûr, on est bien copains avec les gilets jaunes du rond-point de Chassagneux, et je baise même leur plus ou moins leader, la belle Margot, mais on ne l’est pas des masses, copains, avec ceux de Rameau-Maillard, c’est le moins qu’on puisse dire. Il y a des gilets jaunes vachement sympas, très intéressants, bref, des gens bien et il y a aussi des gilets jaunes qui sont violents voire totalitaires, bref, de vrais enfoirés et des gros cons dangereux. Alors, putain, défiler avec eux tous, les bons et les méchants, je ne sais pas...

Depuis trois secondes et avant même que Margot eût fini de prononcer sa phrase, voilà à quoi Félix pensait. Margot l’avait appelé mon chéri, il l’avait bien noté et il en était tout ému. Il avait beaucoup aimé la nuit avec Margot, faite d’amour, de plaisir et de tendresse et visiblement elle avait aimé aussi. Alors il ne pouvait rien lui refuser. Il s’en sentait incapable malgré ses doutes sur la communauté des fameux gilets jaunes.

— Volontiers ma belle. Volontiers. Nous n’avons rien prévu de particulier pour samedi. Alors, puisque tu le souhaites, j’irai avec toi à Paris pour défiler sur les Champs Elysées. Ca me rappellera ma folle jeunesse. Vous pouvez venir aussi les garçons si ça vous chante. Enfin, si Margot n’y voit pas d’inconvénient...

— Félix, évidemment qu’ils vont venir, plus on est de fous, plus on

s'amuse...

— Oui, Margot, d'accord et merci pour eux, même si ce n'est pas franchement pour s'amuser qu'on va y aller, tu sais. Une manif reste une manif et on a bien vu depuis quelques samedis que ça pouvait tourner vinaigre !

— Félix, ce sont des casseurs, des extrémistes, des anarchistes qui font ça, pas des gilets jaunes...et puis les policiers aussi sont très violents, ils tapent durement, ils font des blessés, énormément, y a plein les hôpitaux ...

Marius regarda Margot d'un œil réprobateur et lança :

— Margot, s'il te plait, arrête avec cet argument absurde. Depuis le début, les gilets jaunes ne dénoncent pas les casseurs, la violence, l'extrémisme. Au contraire on a l'impression qu'ils s'en nourrissent. C'est l'extrême droite, quelques anars et quelques trotskos qui pilotent tout ça pour foutre l'Etat en l'air et qui utilisent des milliers de gens sincères et honnêtes comme toi et tes copains, un peu comme des boucliers humains, quoi ! C'est odieux ! Mais, merde, Margot, s'il te plait, ouvre les yeux !

Margot, qui n'avait jamais eu trop de goût pour la chose politique, était troublée et regardait Marius, interrogative, sans savoir quoi lui répondre sauf à risquer de se rendre un peu ridicule.

— Les gars, on pourrait y aller tous ensemble et comme ça on verrait ce qu'il en est, sur place, concrètement, *in situ*, exactement comme on a fait avec les ronds-points.

— C'est pas con ton truc, décidément ! Ca me va Anthelme dit José, assez enthousiaste, rejoint *illico presto* par Marius et Félix qui voyaient là une issue positive à la situation.

Margot, bien contente également de la tournure que prenaient les événements, dit qu'elle était heureuse d'aller à Paris avec la bande des quatre et était sûre et certaine que tout se passerait bien.

— À la bonne heure, acceptons-en l'augure dit José qui voulait montrer qu'il avait des lettres.

Finalement, tout le monde était content et put finir tranquillement le petit déjeuner en écoutant les informations à la radio et en lisant les journaux du matin, en se resservant un bol de café, en se refaisant une tartine de beurre, en se resservant un verre de jus d'orange, avant de filer prendre une douche, tranquille, laissant longuement couler l'eau sur le corps en chantant comme ténor ou soprano, comme quand on a tout son temps, comme quand on est heureux de vivre.

L'après-midi, Félix laissa ses potes à la maison pour qu'ils pussent « buller tranquillo » et il partit avec Margot à Bourg-en-Bresse acheter les billets de TGV pour Paris. Pour eux, Bourg — les locaux prononcent Bourque et non pas Bourre, c'est à ça qu'on les reconnaît — c'était certes plus loin que Lyon, mais tellement plus petit, plus humain, plus vivable, plus pratique, à tous points de vue. Il faut voir la petite gare de Bourg-en-Bresse, en comparaison de celle de Perrache à Lyon. Le jour et la nuit. Félix vivait à la campagne depuis plusieurs années et il n'aimait plus tellement la foule, tous ces gens partout toute la sainte journée. Il avait assez donné en habitant, bien obligé par son boulot au ministère des finances, la région parisienne pendant plus de trente ans. Certains jours c'était un enfer, toutes ces bagnoles accolées les unes aux autres, qui vous font passer un temps fou dans le bus, puis la promiscuité pénible dans le métro où ça pue et où ça fait du bruit, le retour le soir à des heures indues, dans les mêmes conditions, putain, ça suffisait !

Désormais il aimait toujours autant Lyon, Félix, mais de loin, vu de son village, vu de sa maison, de son jardin, de ses arbres, de son étang.

En fait ce qu'il aimait et, au fond, ce qu'il avait peut-être toujours aimé, c'était l'idée de Lyon.

Après l'achat des billets, Margot voulut faire un tour de ville pour une partie de lèche-vitrine, ce qu'elle n'avait pas fait depuis bien longtemps. Ça lui manquait un peu, même si elle n'osait pas trop dire ce genre de chose en pleine période de révolte, de résistance, notamment contre la société de consommation imposée par le système capitaliste triomphant. Après tout chacun a le droit à ses petites contradictions intérieures. Une femme, même

sur un rond-point, avec un affreux gilet jaune sur le dos qui enlaidirait une portée de rats, reste une femme.

Félix, en fin dialecticien et en féministe intelligent, comprenait tout à fait cela.

Alors, la main dans la main, les deux amoureux se baladèrent en centre-ville, s'arrêtèrent aux devantures des boutiques de fringues et de chaussures qui attiraient Margot comme une lampe éclairée dans le soir attire les papillons de nuit. Margot était comme un enfant devant un magasin de jouets, les yeux grands ouverts, le cœur battant. Devant une boutique plus belle que les autres, là où les vêtements étaient mis en valeur avec grâce, par un subtil éclairage, elle sembla flasher devant une robe. Félix, fin limier, s'en aperçut.

— Margot, dis-moi ce qui te plaît. Je t'offre ce que tu veux. Cette robe, là, je pense qu'elle te plaît...En plus elle t'irait super bien.

— Oh mais non, chéri, il n'y a pas de raison...

— Mais si Margot, il y a une très bonne raison, c'est que je serai heureux de faire plaisir à la femme que j'aime. Tu vois, ma chérie, il n'y a rien de plus important pour moi en cet instant.

— Félix, tu es un amour, moi aussi je t'aime...

— Alors on entre dans la boutique, tu ne discutes pas et tu choisis ce que tu veux.

— On y va.

Margot essaya la robe qu'elle avait repérée en vitrine. Quand elle ressortit de la petite cabine, elle était comme transfigurée. On aurait dit que le vêtement, beige avec des parements marron foncé, avait été dessiné sur elle, lui épousant le corps parfaitement mais sans la serrer le moins du monde, faisant ressortir de façon naturelle sa belle et haute poitrine, sa taille fine, ses hanches larges et ses très jolies jambes. Elle était rayonnante.

— Ouah ! Margot, tu es magnifique. Cette robe te va à ravir, vraiment.

— C'est vrai ? Je te plais ?

Félix s'approcha de sa belle et lui dit tout bas, de sa voix la plus mâle, au creux de l'oreille pour que la jeune vendeuse n'entendît point :

— Margot, mon cœur, tu fais plus que me plaire, nom de dieu, tu es bandante comme c'est pas permis, j'ai envie de toi.

— Mon amour...

En plus de la robe, sur l'insistance expresse de son amant, Margot choisit un manteau dans les mêmes tons, pour aller avec. Une petite merveille à un prix presque abordable. Puis dans une boutique à côté, on acheta une paire de souliers à talons, en cuir marron, très chics, qui faisaient à Margot la cheville fine et le mollet joliment galbé. Elle était dans ces moments, Margot, à la fois assez gênée, plutôt confuse de se faire offrir par un monsieur plus âgé qu'elle et dont elle n'avait fait la connaissance que depuis quelques jours, ces beaux habits et ces chaussures qu'elle n'aurait pas pu se payer elle-même et aussi très satisfaite, même heureuse, voire fière, de plaire ainsi à un homme de classe tel que Félix. Elle se disait que les soi-disant féministes trouveraient probablement ça suspect, douteux voire malsain, de bien « mauvaise pensance ». Puis, rapidement, Margot essaya d'oublier ce qu'elle ressentait confusément, élimina de son esprit ce que pouvaient penser les prétendus féministes de qui elle n'avait pas de leçon à recevoir, pour vivre à plein l'instant présent, le savourer chaque seconde, en profiter au maximum, elle dont la vie n'était pas très rose depuis longtemps et qui, par une sorte de petit miracle appelé Félix, vivait là une séquence pleine de bonheur, d'amour et de joie.

Elle faisait, depuis toujours, du mieux qu'elle pouvait, Margot, pour être une femme libre. Alors, de grâce, qu'on la laisse tranquille, qu'on lui foute la paix.

Emplettes faites, le couple rejoignit la voiture puis se dirigea vers Brou, un autre quartier de Bourg-en-Bresse, à l'autre bout de la ville, afin de visiter le monastère royal, le monument qui fait la renommée de Bourg et de toute la Bresse depuis bien longtemps, presque autant que le fameux poulet

aux plumes blanches et aux pattes bleues, probablement la meilleure volaille du monde.

Ce monastère a d'ailleurs été élu en 2014, un peu à la surprise générale, « monument préféré des Français » au cours de l'émission de télévision de Stéphane Bern, né dans la bonne ville de Lyon. Il faut dire que sa création, à partir de 1506, est due à une belle et très émouvante histoire d'amour, ce qui parle aux gens. C'est Marguerite d'Autriche, la duchesse de Savoie, tante du futur Charles Quint, qui en décida la construction pour rendre hommage à son époux, Philibert le Beau, décédé à l'âge de 24 ans, en 1504, la laissant veuve au même âge.

— Tu te rends compte, Margot. Il devait être choucard le beau Phil pour que sa meuf lui fasse construire un monument pareil. C'est énorme. C'est pas à moi que ça arriverait un truc comme ça.

— Félix, mon chéri, d'abord tu n'en sais rien et puis il me semble que ça n'est arrivé à personne depuis bien longtemps.

— C'est vrai Margot, il y a bien le Taj Mahal en Inde, érigé par un empereur mogol en souvenir de sa femme adorée mais c'était également il y a très longtemps, vers 1650 ou quelque chose comme ça. Depuis, plus rien !

— Bon, tu vois, ça ne se fait plus ce genre de chose.

— Eh ben, c'est bien dommage, tu vois et tant pis pour moi !

Margot regarda Félix avec un petit sourire à la fois moqueur et tendre et déposa un joli baiser sur sa joue.

Il n'y avait pas grand monde pour visiter le monastère royal, juste un petit groupe de retraités fort âgés dont plusieurs avaient bien du mal à se mouvoir et pilotés par un guide obligé de crier pour se faire entendre dans les sonotones. Il faut dire qu'un jour de semaine, en plein hiver, par un temps fort désagréable, on se demande bien, à part des vieux qui s'emmerdent chez eux, qui peut être tenté de venir à Bourg-en Bresse pour visiter des vieilles pierres, fussent-elles érigées au nom de l'amour.

Les amoureux passèrent du temps, silencieux et pensifs, devant les

somptueux mais très chargés tombeaux de Philibert, de Marguerite et de sa mère. On ne faisait certes pas, à l'époque, dans le léger, l'élégant, le suggestif, on faisait encore dans le solide, l'imposant, le démonstratif mais tout de même en recherchant constamment, avec acharnement, le beau, le raffiné, l'esthétique. C'était de l'art au plus haut point. On s'éloignait déjà sacrément, c'est bien le cas de le dire, du Moyen Age et de son art souvent sommaire, voire parfois encore premier. On était en plein dans la Renaissance dont certains auteurs, comme Jacques Attali, situent les débuts entre la découverte des Amériques en 1492 par Christophe Colomb et La victoire de François 1^{ER} à Marignan et 1515. D'autres auteurs et Félix pensait qu'ils avaient plutôt raison, font remonter les débuts de la Renaissance bien avant, plus d'un siècle pour certains.

En tous cas, au-delà de ces querelles d'historiens, finalement plutôt vaines, le monastère royal de Brou a été construit en plein milieu de cette période extraordinairement bouillonnante et foisonnante qui annonçait un des plus grands bouleversements artistiques, culturel et social de l'histoire de l'humanité.

Le couple, bras-dessus bras-dessous, se promena lentement malgré le léger crachin dans les jolies allées des trois cloîtres et, à l'étage, visitèrent les logements des moines augustins qui occupèrent le monastère jusqu'à la Révolution, et dont la mission sacrée, le prix à payer pour vivre ici, était de prier pour Marguerite et son époux.

Le joyau du monastère est incontestablement son église, modèle de la virtuosité de l'art gothique flamboyant, avec un foisonnement de dentelle de pierre, avec des niches, des pinacles, des arcatures, des feuilles de choux frisés, avec aussi de magnifiques vitraux éclatants de rouge et de bleu et de superbes stalles en chêne sombre aux sculptures savantes. De l'extérieur on voit la belle toiture de style bourguignon, avec les tuiles vernissées aux quatre couleurs disposées en losange. Une splendeur.

Félix et Margot eurent du mal à quitter les lieux. Il se dégageait de Brou une atmosphère de sérénité, au charme assez indéfinissable mais puissant. Ce monument est un formidable hommage à l'art et à l'amour et les deux

tourtereaux, serrés l'un contre l'autre, le ressentait avec grande émotion.

— C'est beau, Félix, merci de m'avoir amenée ici. Je n'étais jamais venue. Je ne visite jamais les monuments, tu sais, ni les musées.

— Ca te plait, je suis content. Si tu veux, je te ferais découvrir plein de choses. Il y a tellement de beautés à voir de par le monde. Rien qu'à Lyon on peut y passer un mois !

— Oui mon chéri, nous irons où tu voudras, à Lyon et ailleurs. Pardon si ça fait un peu midinette, mais, avec toi, je crois que j'irai au bout du monde si tu me le demandais...

— Est-ce que tu te ferais teindre en blonde si je te le demandais ?

— Oui, je crois... Pourquoi tu me demande ça ?

— Pour rigoler, c'est la chanson d'Edith Piaf...

— Oh oui, je suis bête... Tu vas souvent dans les musées, toi, ou visiter des monuments ?

— Oui, dès que j'en ai l'occasion. Quand j'étais jeune, je m'en foutais complètement des vieilles pierres. J'avais tellement d'autres choses à faire. Je voyais ça dans les livres et basta. Ca ne me plaisait pas, pour bien des raisons. Puis, petit à petit, à l'occasion de voyages organisés, en Italie, en Espagne, au Maroc, en Grèce, en Inde, au Liban, une visite par-ci, une visite par-là, bien obligé pour suivre le groupe...j'y ai pris goût, au fur et à mesure et j'ai commencé à découvrir la France, Paris, Versailles, Lyon, les cathédrales, les châteaux, tout ça.

— Tu m'y emmèneras ?

— Oui mon amour, nous irons voir les beautés du monde. Tous les deux. Je ne veux plus te quitter Margot, tu comprends, jamais.

Margot et Félix s'assirent sur un banc, sans quitter des yeux la sublime toiture de l'église et le monastère, imposant, magnifique dans le jour déclinant. Puis ils s'enlacèrent sans s'occuper des rares passants qui, de toute façon, faisaient semblant de ne pas les voir et s'embrassèrent en

frissonnant, longuement, amoureuxment, langues mêlées et salives mélangées, mains serrées, en pensant de concert à Marguerite et à Philibert, qui vivaient il y a si longtemps mais dont l'amour était encore dans les mémoires.

Leur amour à eux n'aura pas la chance de marquer l'histoire parce que ni Félix ni Margot ne pourront ériger un monument en hommage à l'autre, même modeste, à part peut-être une pierre tombale dans un cimetière de campagne ou un truc comme ça, ce qui n'ira tout de même pas chercher bien loin ni sur le plan artistique ni sur le plan historique !

Comme dirait l'autre on a l'amour qu'on peut !

Il a fallu des moyens financiers gigantesques, sur des dizaines d'années, pour faire construire le monastère de Brou par les plus grands artistes de l'époque, flamands, français et italiens, une richesse considérable due au rang qu'occupait, en héritage, la duchesse de Savoie et qui lui donnait tous les droits dont celui de maintenir son peuple dans une sorte d'esclavage, chaque sujet étant, par nature, par principe, taillable et corvéable à merci. Il était assez facile d'être riche et puissant dans ces conditions et de faire la grande dame, le grand seigneur, le formidable constructeur, le généreux mécène.

Félix avait souvent pensé à cet aspect des choses et il était resté partagé pendant bien des années. Au cours d'une période de sa jeunesse, où il se situait politiquement très à gauche, à gauche de la gauche diraient les prétendus experts en politologie d'aujourd'hui, il avait même considéré que les sans-culottes, entre 1789 et 1794, avaient eu bien raison de vouloir partout détruire les châteaux et tous les symboles de l'ancien régime, cette monstruosité que constituait la royauté de droit divin, qui niait les gens, en en faisant, via Dieu, des sujets du roi et non des êtres humains à part entière. « On les croyait barbares, ils étaient des sauveurs » écrira Victor Hugo un peu plus tard, à propos des sans-culottes. Alors tout casser, tout foutre en l'air, Versailles, Le Louvre, Fontainebleau, Chenonceau, Chambord et tout le barnum des rois et des nobles, construits sur la misère des pauvres Français, ça lui paraissait à Félix, à cette époque, une réaction naturelle,

légitime, le prix des siècles de souffrance et d'humiliation, un juste retour des choses, en quelque sorte.

On fait table rase.

On se comporte comme si rien d'humainement valable n'avait existé auparavant puisqu'on hérite d'un système totalement inacceptable, insupportable, intolérable, au terme duquel 1 % de la population possède tout, absolument tout et décide de tout, absolument tout.

Dès lors, on repart de zéro, sur des bases radicalement nouvelles inspirées de Rousseau, donnant des chances à chacun, quelle que soit sa naissance, en ne tenant compte que de son mérite, de son travail, de son talent, tout en protégeant les plus faibles, les plus démunis, les plus en danger. Alors, dans cette affaire, évidemment, les châteaux somptuaires et somptueux, les monuments de tous ordres, les statues, les peintures, les grands domaines de chasse, les collections de richesses et d'œuvres d'art, n'ont pas tellement leur place. Pareil pour les cathédrales, Notre Dame, Reims, Albi, Chartres et toutes les autres, les abbayes, les monastères, les églises et tout le gigantesque patrimoine des catholiques apostoliques romains et, probablement, de tous les représentants sur terre de toutes les religions qui se sont enrichis et goinfrés en racontant d'invraisemblables balivernes et d'éhontés mensonges aux pauvres peuples à genoux, qui n'avaient comme viatiques pour survivre que la prière pour implorer le ciel et la croyance en un au-delà où ils seront moins malheureux.

Et puis, au fil des années, tout en restant très sensible au principe d'égalité si formidablement mis au jour par le grand, l'immense Jean-Jacques Rousseau, le doux Jean-Jacques, le citoyen de Genève, un des plus grands penseurs de l'Histoire, Félix était devenu plus souple, plus conciliant, plus ouvert, plus compréhensif à l'égard des rois et des seigneurs bâtisseurs, des constructeurs de cathédrales, des mécènes, des architectes et des artistes de toutes sortes qui, certes sur le dos des pauvres gens, avaient voulu laisser des traces de leur passage sur terre, recherchant là une part d'éternité, tirant l'homme vers le haut, vers le beau et le sacré. Il y a peut-être, après tout, des humains nés pour diriger, pour commander, pour créer, pour tracer le

chemin, et d'autres, en large majorité, plus enclins d'emblée à obéir, à suivre et parfois même à seulement faire nombre. Les chefs et les suiveurs en quelque sorte. Félix, arrivé à son âge, ne savait plus trop où était le vrai dans cette affaire, quels étaient les secrets de la condition humaine. À mi-chemin, peut-être, comme beaucoup de vérités ?

Il en arrivait, s'agissant du patrimoine historique, à se dire que puisque tous ces chefs d'œuvre existaient, autant les apprécier et les protéger. Les nier en les détruisant ou en les laissant s'éroder serait une erreur, une faute grave, voire un crime contre l'esprit, comme l'ont fait récemment, en Syrie et en Iraq, les barbares de Daech. D'autant que désormais, après souvent d'âpres et longues luttes, pleines de courage et de patience, la plupart des grands monuments, même religieux, de notre pays appartiennent à la Nation, via l'Etat ou les collectivités publiques, donc à tous les citoyens et, en définitive, d'une certaine manière et pour une part, à chacun d'entre nous.

C'est pour cela qu'assis sur un banc avec Margot à son côté, Félix Metzger, sereinement, le bras autour des épaules de son amante, regardait le monastère de Brou avec émotion, pensant au moins autant aux pauvres ouvriers souffrant sang et eau pendant toutes les années du chantier et à ceux qui se sont battus au fil des siècles pour le restaurer, le maintenir en état afin qu'il ait sa place dans notre culture, dans notre mémoire, qu'aux artistes célèbres ayant œuvré là, adulés et grassement payés, architectes, peintres, sculpteurs ou qu'à Marguerite d'Autriche, la duchesse de Savoie, la tante du futur Charles Quint, qui n'avait eu, au fond, qu'à donner des ordres à tout ce petit monde et puiser dans sa profonde cassette remplie d'or et d'argent pour le faire construire.

Dans la voiture du retour, Margot et Félix chantèrent tout au long de la route des chansons qu'ils aimaient bien tous les deux, des chansons de Piaf, Trenet, Brassens, Brel, Béart, Barbara, Dassin, Johnny, Berger, Balavoine, Souchon, quelques autres...des chansons d'amour, des chansons qui font du

bien, des chansons qui aident à vivre.

*

Le repas du soir fut joyeux. Les copains avaient préparé le dîner, une salade romaine avec des œufs mollets, des petites côtes d'agneau avec une purée maison, la spécialité de José qui, tant bien que mal, suivait la fameuse recette de Joël Robuchon, et une belle salade de fruits, ananas, mangue et kiwis.

Le Juliéna coula à flots.

On but, la larme à l'œil, à tout le monde, à la terre entière, à toutes les bonnes volontés, à tous les gens de bien, à tous ceux qui s'aiment.

On envoya aux gémonies, verre à la main, tous les autres, les cons, les pisse-froid, les jaloux, les haineux, leur intimant l'ordre d'aller se faire voir ailleurs et de nous foutre la paix.

Puis, un peu las, un peu fatigué, on alla se coucher.

Anthelme, José et Marius s'endormirent très vite.

Margot et Félix s'endormirent un peu plus tard, après s'être aimés fougueusement mais presque en secret pour ne pas faire trop de bruit, pour ne pas déranger les autres.

CHAPITRE HUITIEME

À la gare de Bourg-en-Bresse, Margot retrouva plusieurs de ses collègues de rond-point qui faisaient aussi le voyage à Paris. Elle était joyeuse, souriante, amicale. Elle embrassait tout son petit monde et même des gens qu'elle voyait pour la première fois. Elle présentait Félix et ses potes à tous ceux qu'elle connaissait. Tout le monde se souvenait d'eux et du formidable repas pris ensemble sur le rond-point de Chassagneux. Elle tenait fermement et ostensiblement la main de Félix pour bien monter à tous qu'ils étaient ensemble, qu'il était son amoureux et qu'elle était heureuse. C'était beau à voir.

Les quatre amis, eux, avaient un peu la trouille de se retrouver nez à nez avec leurs victimes de Rameau-Maillard et de se faire reconnaître. Alors ils n'étaient pas franchement à l'aise, un peu dans leurs petits souliers comme on dit. Pourtant, Félix avec son chapeau marron un peu cabossé sur la tête et José avec sa casquette vert foncé de pêcheur étaient bien différents des deux types assis l'autre jour sur les sièges avant de la Mercédès lors de l'altercation avec les gilets jaunes. Les cerbères de Rameau-Maillard ne pouvaient en aucun cas les retapisser. Pour Anthelme et Marius qui, ce jour-là, étaient assis à l'arrière, c'était encore plus évident. Et puis les cerbères étaient peut-être au repos après ce qu'ils avaient vécu l'autre soir et le traumatisme qui va avec. Costauds des bras, les mecs, ça il n'y a pas de doute, mais pas forcément du ciboulot ! Mais, bon, il n'empêche qu'ils avaient quand même, les quatre potes, une légère appréhension qui leur gâchait assez nettement le moment présent.

Pendant tout le voyage, ce fut un joli bazar dans certains wagons du TGV, là où les gilets jaunes s'en donnaient à cœur joie, chantant, criant des slogans pour se chauffer la voix, en particulier « Macron démission » qui faisait incontestablement l'unanimité. On aurait dit des gamins partant en colonie de vacances pour la première fois, sans les parents, putain, le bonheur !

L'arrivée gare de Lyon ne se fit pas dans la discrétion mais les voyageurs et les gens du quartier avaient pris l'habitude d'une telle effervescence puisque c'était la même chose chaque samedi depuis plusieurs semaines : le grand bazar à Paris !

Les différents groupes de gilets jaunes prirent chacun leur chemin, l'objectif étant de se retrouver sur les Champs Elysées en début d'après-midi.

Félix, connaissant bien les ressources du quartier pour avoir travaillé à Bercy, proche, pendant des années, proposa à Margot et à ses potes de déjeuner sur place. Il réfléchit quelques instants puis, tout le monde se disant affamé, opta pour la rue Ledru Rollin et le restaurant *Le Quincy*, là où officiait monsieur Bossard, dit Bobosse, aubergiste original, à l'ancienne, chez lequel on mange bon et on boit bien.

— Pour tenir le coup dans une manif, les enfants, il faut avoir le ventre plein ! Et là, je vous promets que ça sera le cas ! On range les gilets jaunes dans les sacs à dos, s'il vous plait. Parce que Bobosse, il est vachement sympa comme aubergiste mais je crois me rappeler que les revendications sociales et les manifs, c'est pas trop son truc.

On entra dans la petite auberge de la rue Ledru Rollin qui ressemble un peu à l'intérieur d'une ferme du Berry ou d'ailleurs, avec des petites tables recouvertes de nappes à carreaux blancs et rouges, un plafond fait de grosses poutres en bois sombre, des tableaux anciens plein les murs, des tentures, des étagères remplies de bouteilles et d'objets, bref une sorte de joyeux bric-à-brac, fort plaisant et qui donne immédiatement envie de s'asseoir et d'attendre la suite.

Sur les conseils du maître des lieux, chemise et tablier de cuisinier blancs, lunettes d'écaille, sympathique et volubile, un peu directif (mais personne n'est parfait) on se partagea, soutenues par un excellent viognier blanc, de la caillette ardéchoise servie tiède et une formidable terrine de campagne avec salade de choux à l'ail. Puis, accompagnés par un Saint Joseph, assez puissant mais souple en bouche, poulet du Gâtinais à l'ancienne et pommes de terre grand-mère pour Margot, queue de bœuf à la Camille pour

Anthelme et Marius et cassoulet pour Félix et José, lequel voulait comparer avec celui servi dans le Gers. Bobosse, souriant, vieillait au bien-être de ses clients. Madame était à la caisse. Les garçons, blanchis sous le harnais, servaient en professionnels accomplis. Les autres tablées étaient joyeuses, heureuses de manger là.

— C'était très bon monsieur Bobosse et très copieux. Alors, pour les desserts on va faire plus léger. Que nous proposez-vous ?

— Un saladier d'oranges et pamplemousses, ça vous va ?

— Parfait, ça nous fera digérer.

Le serveur apporta un saladier plein à ras bord d'agrumes légèrement parfumés au Kirsch, coupés en fines tranche et déposa une grande boîte de biscuits varies, sablés, petites galettes bretonnes, palets, sur la table.

— C'est très bon dit Margot, très simple et très bon. J'adore cet endroit.

— Nous aussi on adore, reprirent en chœur Anthelme, José et Marius.

— À la bonne heure dit Félix. Une prune flambée pour finir ce beau repas ?

La prune flambée c'est la spécialité de monsieur Bossard, son rite et son petit moment de gloire.

— On va prendre trois prunes qu'on se partagera, sinon ça ferait trop.

— Bien messeigneurs.

Bobosse approcha avec dans les mains trois grands verres à digestif et une sorte de petit arrosoir recouvert de bois rempli de vieil alcool de prune. Il versa une bonne dose de breuvage dans un des verres et l'enflamma tout en expliquant ce qu'il faisait, assortissant son commentaire de petites blagues plus ou moins drôles, un grand sourire aux lèvres. Le but était d'éliminer l'alcool, tout en chauffant la prune pour faire ressortir le côté sucré. Le résultat de ce petit sketch fut bluffant : la prune se montra délicieuse, forte en goût, enrobant toute la bouche, chaude, sucrée, suave. Un plaisir de roi !

Bravo monsieur Bossard !

À la prochaine !

*

C'est donc le ventre plein et la tête un peu embrumée que la petite troupe prit le métro pour s'approcher des Champs Elysées. Beaucoup de gilets jaunes en faisaient autant et le métro était comme tout décoré de jaune. Il fallut descendre à Concorde, toutes les stations de métro sous l'avenue des Champs Elysées étant fermées depuis le matin.

Il y avait un monde dingue qui se retrouvait déjà là, une vraie marée de gens habillés de jaune, heureux d'être à Paris, heureux d'être si nombreux ensemble, heureux d'aller à la manif. Ca chantait, ça criait, ça rigolait.

Une belle ambiance, un peu comme celle avant les matchs de foot, lorsque les supporters, galvanisés, brandissant drapeaux et pancartes en hurlant, sont convaincus que leur équipe va gagner, manger l'adversaire, en jouant à la perfection et ainsi marquer l'histoire de son sport.

Comme ces supporters, les gilets jaunes étaient certains qu'ils allaient changer le cours des choses, obtenir des avancées sociales et politiques d'importance puisqu'ils étaient là, encore une fois, très nombreux, joyeux, enthousiastes, déterminés à ne rien lâcher, malgré les appels un peu pathétiques du gouvernement incitant tout le monde à rester chez soi pour ne pas devenir les objectifs complices de ces salauds d'extrémistes de droite et de gauche, ces nihilistes qui cassent tout sur leur passage, les vitrines des magasins d'habits ou de chaussures, le mobilier des terrasses des cafés, les devantures des agences immobilières ou des établissements bancaires, les barrières de protection et font, ces sagouins, brûler des voitures, même, parfois, celles des gendarmes mobiles.

La très grande majorité des gens qui venaient défiler sur les Champs Elysées ne se sentait aucunement complice de ces casseurs, des jeunes gens,

surtout des mâles blancs, probablement très frustrés dans leur vie et dont la seule joie dans l'existence était de cogner sur des flics ou sur des choses, pareils à ceux qui, dans les stades, ne s'intéressent qu'à la confrontation physique avec les supporters d'en face, des masochistes qui aiment donner des coups et en recevoir. Ces pauvres connards du foot ou des manifs feraient mieux de faire de la boxe, de la vraie. Ca les calmerait rapidement !

Et puis, au début de l'après-midi, avant même de défiler, tout le monde pense que ça se passera bien, qu'il n'y aura, cette fois, aucun débordement. La foi du charbonnier ! C'est gentil mais c'est un peu les bisounours, quoi !

La réalité, hélas, est souventes fois moins rose !

Pour entrer sur l'avenue des Champs Elysées il fallait montrer patte blanche à un groupe de policiers en grande tenue de combat, vêtus et casqués de noir, harnachés, armés jusqu'aux dents, très impressionnants. Ils montaient la garde, ces cerbères de la République, devant un barrage fait de barrières de protection que l'on ne franchissait, un par un, qu'après avoir été très sérieusement palpé à corps, avoir montré ses papiers d'identité que l'on vérifiait avec grand soin et ouvert tout grand son sac à dos, lequel était scrupuleusement fouillé. Bref, ça ne rigolait pas et ça mettait *illico* les futurs manifestants dans une ambiance de suspicion, plutôt lourdingue, bien peu propice à de bonnes relations avec les forces de l'ordre.

Margot, Félix, Anthelme, Marius et José, après une attente assez pénible dans la longue file de gilets jaunes qui s'était formée, passèrent le barrage sans encombre. Anthelme qui s'était permis de dire, facétieux, en élevant la voix, « Avec nous camarades policiers, avec nous ! » avait reçu en réponse un regard très noir de celui qui avait l'air de commander l'escouade officiant au barrage et avait bénéficié d'une fouille à corps encore un peu plus musclée et minutieuse que les autres. Mais bon, rien de vraiment méchant.

— Tu vois, Anthelme, on n'est pas là pour rigoler ! T'as vu le regard du flic ? Putain, il t'a détesté ! Il t'aurait bouffé tout cru, s'il avait pu ! Ou mis un bon coup de matraque à travers la gueule !

— Oui, putain, j'ai bien vu ! C'est franchement con. Les flics devraient

plutôt fraterniser avec nous au lieu de monter les dents. Ca serait mieux pour tout le monde !

— Ben oui, mais c'est pas le cas ! Tu sais la grandeur d'âme c'est un truc assez rare par les temps qui courent !

— Je sais bien mais avoue que c'est dommage. On se bouffe le nez et on se gâche la vie alors qu'on devrait être tous solidaires et améliorer le sort de chacun.

— Tu causes bien quand tu veux, dis-donc !

— Te fous pas de ma tronche !

— Mais non, allez, avance, on va se faire larguer par les copains !

Il y avait vraiment foule sur la plus belle avenue du monde ou prétendue telle par les publicitaires. C'est magnifique les Champs Elysées, aux trottoirs si larges, si spacieux, avec l'Arc de triomphe tout en haut, majestueux, imposant. C'est très chic aussi, très smart, très à la mode, avec les superbes boutiques de fringues, de chaussures, de parfums, de bagnoles, les beaux immeubles haussmanniens dans lesquelles il y a des banques, des agences de voyage ou immobilières, des cinémas et puis tous ces restaurants, tous ces bistrots, tous ces cafés, toutes ces terrasses pleines de monde. Du chic et des lumières. Même en hiver, même en début d'après-midi, c'est très beau et c'est un privilège d'être là et d'admirer. Les quatre potes et Margot en avaient conscience, peut-être surtout Margot qui n'était pas venue à Paris depuis bien des années.

La foule jaune, très animée, très bruyante, faisait un peu tache tout de même dans ce lieu mythique. C'est ce que pensa Félix, qui regretta presque aussitôt une telle pensée. Place de la Concorde, encore, ça pouvait passer, avec le souvenir des massives exécutions à la guillotine pendant la Terreur devant des foules revanchardes excitées, remontées comme des coucous, crachant leur haine des traîtres ci-devant ou des révolutionnaires jugés mollassons que l'on mettait dans le même panier, c'est bien le cas de le dire, surtout pour les têtes ! ! Mais les Champs Elysées, quand même,

c'était autre chose, pour Félix. L'avenue des Champs Elysées c'est un peu la vitrine de Paris et ces milliers de gens déambulant avec sur le dos le blouson habituel des égoutiers, des terrassiers, des grutiers ou des cantonniers, ça ne cadrait pas du tout, ça ne collait pas, ça n'était pas raccord. Bien sûr, cette pensée ne reposait sur rien de bien solide, l'avenue, après tout, appartenant à tout le monde. Et le vendredi soir ou le samedi — là je parle d'avant novembre 2018 — on voit sur les Champs des milliers de personnes de tous âges, de tous sexes, de toutes origines, de toutes couleurs, de toutes catégories sociales, s'y balader, boire un coup aux terrasses, lécher les belles vitrines, entrer dans les cinémas où tout simplement regarder autour d'eux, humer l'air de Paris. Il n'empêche que Félix n'était pas très à l'aise, vêtu, comme Margot et les copains, de son gilet jaune, ayant la vague impression de participer là à quelque chose de pas bien, de pas naturel, de pas très glorieux, bref de profaner ces lieux, en quelque sorte. Il ne s'en ouvrit pas aux autres, ayant un peu honte de ses pensées pas vraiment de gauche, si toutefois être de gauche ça veut encore dire quelque chose dans ce pays à la fin de l'année 2018, mais Félix se comprenait.

On remonta la grande avenue, en se frayant un passage à travers la foule jaune compacte. Plus on approchait de l'Arc de Triomphe, plus il fallait forcer le passage, épaule contre épaule, tellement il y avait de monde, tout en étant très vigilants pour rester ensemble. Marius, compte tenu de sa corpulence, était le plus fort dans cet exercice. Il avait donc été désigné premier de cordée. Félix et Margot le suivaient en se tenaient par la main, puis venait Anthelme, puis enfin José fermant la marche, l'œil noir, surveillant tout.

Plus on s'approchait du sommet, si l'on peut dire, la côte n'étant tout de même pas très pentue, plus on entendait le bruit des grenades lacrymogènes catapultées sur le sol, des bruits secs de tirs, des cris de colère, des hurlements, des sifflements, des bourdonnements, bref une sorte d'étrange tumulte causé par des échauffourées entre les gilets jaunes et les forces de l'ordre. Félix et ses potes avaient vécu les événements de mai 1968, ils étaient alors adolescents, et ils auraient reconnus ce tumulte entre mille, celui des manifs auxquelles ils avaient participé à Lyon, celui aussi qu'on entendait cinquante ans en arrière en direct chaque soir sur Europe n°1 qui

retransmettait jusqu'au petit matin la prise des barricades du quartier latin par les gendarmes mobiles. Ils avaient aussi participé, comme tout le monde, à de nombreuses autres manifestations, dans les années soixante-dix et quatre-vingt-dix, des manifs sérieuses, des manifs utiles, des manifs parfois violentes, des manifs qui incontestablement comptaient dans la vie d'un homme mais qui n'avaient jamais eu, pour plein de raisons, la saveur toute particulière de celles de mai 68, qui, de toute façon, pour eux, avaient le goût inoubliable de leur jeunesse.

On commençait aussi à sentir cette odeur piquante et acre, qui donne envie de tousser et surtout qui fait pleurer les yeux encore plus que les gros oignons d'hiver quand on les épluche pour faire un potage ou un bœuf mode, l'odeur des gaz lacrymogènes.

— Putain, les copains, c'est génial, ça commence à sentir la poudre. Vous vous rappelez, les gars en mai 68 et en 95. On leur en a fait voir aux flics. On n'arrêtait pas ! Je sais pas vous, mais moi ça me fait monter l'adrénaline, nom de dieu ! Allez, on y va !

Marius avait bien parlé, retrouvant un peu de sa sève d'autrefois, mais, bon, les années avaient passé et la fougue des quatre potes avait un peu foutu le camp. Etre là en spectateur, pour faire nombre, c'était déjà rudement bien mais participer *manu militari* à la castagne ce n'était plus vraiment de leur âge. C'est ce que pensèrent exactement en même temps Félix, Anthelme et José sans oser le dire à Marius qui, lui, bille en tête, continuait d'avancer, se frayant un passage à grands coups d'épaule, se rapprochant avec impatience de la zone des affrontements.

C'était bien une zone d'affrontements. Ca bardait en haut des Champs entre des policiers casqués et harnachés de lourd qui devaient taper comme des sourds avec leurs matraques sur des tas d'individus cagoulés de noir pour les empêcher de s'approcher de l'Arc de Triomphe qu'ils voulaient, comme au 1^{er} décembre, saloper, salir, abimer en tant que symbole de la République. Ca tapait dur. Les grenades lacrymogènes n'avaient pas stoppé ces individus, des jeunes gens extrêmement décidés à en découdre, probablement issus d'un de ces mouvements *black bloc* que l'on voyait

refleurir de temps en temps pour combattre le capitalisme, à Bruxelles ou à Davos. Ils balançaient sur les flics tout ce qu'ils avaient sous la main, des pavés, des cailloux, des bouteilles de bière, quelques cocktails Molotov pas très bien préparés — dixit Marius qui trouvait que, décidément, les jeunes gens d'aujourd'hui ne savaient plus rien foutre ! — mais qui faisaient tout de même leur petit effet et tout ce qu'ils avaient pu arracher ici ou là, des morceaux de barrières de sécurité, des barreaux de chaise ou des pieds de fauteuils piqués aux terrasses des cafés alentour. Il y avait parmi les casseurs — il faut bien les appeler par leur nom — des gens, assez nombreux, surtout des jeunes, vêtus de gilets jaunes. Ils ne se contentaient pas de regarder pour la plupart, ils participaient activement à la bagarre, entretenant ainsi la confusion dans beaucoup d'esprits sur la nature exacte de leur mouvement.

— Ah non, ça ne va pas recommencer avec l'Arc de Triomphe, merde ! Ils ne savent pas ce qu'ils font ces petits cons !

— T'as raison Anthelme, t'as raison. Ils font chier, ces mecs. Ce sont des séditieux, des anti-républicains ! Les flics ont bien raison de les avoiner. Il faut qu'ils la sentent la République !

— Oui, Félix. Putain, les cons ! Allez, on ne s'approche pas les enfants. Qu'ils se démerdent entre eux ! On va redescendre. Suivez-moi.

Margot n'avait pas lâché la main de Félix. Elle avait vu les casseurs et des gilets jaunes essayer de s'approcher par la force de l'Arc de Triomphe et ça lui avait fait mal. Elle n'avait rien dit, un peu tétanisée, sidérée. Cette violence était tellement contraire à tout ce qu'elle pensait, à tout ce qu'elle voulait. Comme si elle avait été trahie par ces individus sans foi ni loi qui se battaient pour leur égoïste et absurde plaisir, cet inexplicable goût de violence et non pas pour essayer d'améliorer le sort des autres, comme essayaient de le faire la grande majorité des gilets jaunes, du moins le croyait-elle sincèrement.

On redescendit les Champs mais en se rapprochant des immeubles et des magasins qui se retrouvaient ainsi à main gauche, le centre de l'avenue étant noir de monde, à peu près impossible à franchir, même en suivant le corpulent et très costaud Marius qui servait d'éclaireur de choc. Il fallait

donc biaiser, passer sur le bord et rejoindre le trottoir.

En arrivant à proximité d'un magasin de fringues de luxe, dont le rideau était pourtant fermé au départ, la petite troupe se heurta à un groupe de quelques policiers qui espéraient empêcher une trentaine de jeunes types cagoulés, masqués, certains vêtus de jaune, de massacrer la vitrine à grands coups de barres de fer et de battes de baseball, et de procéder à un pillage en bonne et due forme, une véritable mise à sac. Devant la violence des coups et l'équipement des casseurs, les flics semblaient hésiter sérieusement et, sur l'instant, ils étaient immobiles. Marius Gorini, lui sans trop d'hésitation, forçant le pas, suivi par les autres, en file indienne, essaya de s'approcher, afin de continuer la redescente de l'avenue.

Lorsque Marius fut à deux ou trois mètres du petit groupe immobile qui lui tournait le dos, un policier, entendant quelqu'un qui se rapprochait par derrière, prit subitement peur, se retourna et, sans aucunement réfléchir et sans voir réellement ce qui se passait, à part la couleur jaune du gilet de l'individu qui déboulait et qui fit sur lui le même effet que le rouge fait au taureau dans l'arène, se mit à distribuer des coups de matraque en veux-tu en voilà, en hurlant qu'on voulait l'assassiner. Marius, surpris, essaya de se protéger le visage mais il reçut des coups sur les mains, sur les bras, sur les épaules et deux ou trois coups sur la tête dont un qui lui ouvrit le crâne. Le sang se mit aussitôt à pisser, ce qui ne calma pas le policier mais, au contraire, par la vue du sang, le rendit comme fou et il se mit, le bougre, à cogner de plus belle sur un Marius désormais à genoux, les mains sur la tête.

Par un réflexe naturel, Margot qui avait toujours son smartphone à la main pour prendre des photos, se mit à filmer la scène, cependant que Félix, se rappelant alors, par une sorte de réflexe pavlovien, le bouillant et incisif numéro 6 de rugby qu'il fut dans sa jeunesse — troisième ligne destructeur du numéro 10 adverse — plongea, sans même réfléchir, sur le flic qui tabassait son ami, comme on plonge dans une mêlée désordonnée. On se battit un peu au sol, Félix, survolté, prenant assez nettement l'avantage sur le policier, un peu empêtré dans son uniforme et pas très habile dans le combat de près, il faut bien le dire. Deux autres policiers, matraque en main, se précipitèrent *illico presto* sur les lutteurs, tapèrent sur Félix, nuque et dos,

à tour de bras pour lui faire lâcher prise, le ceinturèrent et le relevèrent vivement, ainsi que leur collègue, rouge de honte et de colère et ce pauvre Marius qui, lui, le visage et les mains recouverts de son sang, se trouvait tout en dessous. Marius, hagard, avait l'air d'une victime écorchée comme on en voit dans les films d'horreur.

C'était impressionnant.

Margot filmait toujours.

Anthelme et José étaient restés pétrifiés devant la scène qui venait de se dérouler sous les yeux et qui avait duré quelques secondes seulement.

On passa les menottes à Marius et à Félix qui, en vain, se débattaient malgré leurs blessures et criaient leur innocence, et on les embarqua *manu militari*, sans autre forme de procès, en fendant la foule avec autorité, au commissariat du quartier.

Margot, Anthelme et José suivaient à distance.

Pendant ce temps, bien sûr, les trente casseurs cagoulés de noir avaient réussi, à force d'à force, à briser la vitrine du marchand de fringues, étaient entrés dans la boutique qu'ils avaient mise totalement à sac et se distribuaient les trophées, vestes en cuir, pardessus, costumes, jeans, blousons, chaussures, comme s'ils étaient, sous les applaudissements d'une bonne partie de la foule, les vainqueurs d'une symbolique bataille contre les riches.

Curieuse époque en vérité où plein de gens — comme ces jeunes casseurs irresponsables — ne respectent plus rien, mettant tout et tout le monde sur le même plan, en vrac, tout le monde nul et coupable, tous à foutre en l'air, sauf eux, évidemment, parce qu'eux, c'est pas pareil, eux ils sont des jeunes gens qui ont tout pigé, les complots, les conspirations, les magouilles, tout, et dès lors pensent avoir tous les droits, tous ceux qu'ils veulent bien s'arroger. Des autres et de leurs droits ils s'en contrefoutent à un point difficile à imaginer ! Ils peuvent bien crever, les autres, tous ces cons ! Pourvu qu'on agisse comme on veut, pour notre seul avantage, notre seul plaisir. Voilà le credo de ces petits salopards qui se croient libertaires et ne

sont que de la graine de fachos.

Voilà ce à quoi, tout en marchant, pensait confusément Anthelme, maitre Mazard, le renommé avocat lyonnais qui commençait à songer à son argumentation pour sortir ses potes du merdier dans lequel ils s'étaient mis, enfin surtout Félix qui avait plongé la tête la première sur un policier, alors que Marius, lui, avait été frappé par erreur. Mais il l'avait fait pour défendre son ami, par solidarité, par un geste naturel, une manière de légitime défense.

Ce n'est tout de même pas bien grave, vous comprenez monsieur le commissaire, alors que des gamins cassent tout dans les rues sans que personne n'intervienne. C'est un peu deux poids deux mesures et ça mériterait peut-être que cela soit dit au cours du procès qui ne manquera pas d'avoir lieu après mon dépôt de plainte contre l'Etat, un des policiers en tenue ayant agressé mon ami Marius Gorini, comme le film de la scène tourné sur le vif par madame Margot Malinvaud le démontre avec la plus grande clarté. J'ajoute que ce film pourrait faire le buzz sur les chaines de télévision et sur les réseaux sociaux. Les policiers n'auraient pas « beau spiel », monsieur le commissaire, vous pouvez en être certain. Il y aurait probablement de la mutation dans l'air !

Anthelme, déjà, dans sa tête, plaidait.

Au commissariat, Anthelme, Margot et José perdirent de vue les deux prisonniers que l'on emmena au fond d'un couloir et s'installèrent dans la petite salle d'attente, comme le planton de service, un gros baraqué à fines moustaches, en intima l'ordre. Anthelme bouillait d'impatience sur son banc. Après à peine cinq minutes, il interpella avec autorité, de sa voix de ténor du barreau, le baraqué planton à qui il remit sa carte professionnelle avec un petit texte qu'il avait inscrit d'une main furieuse, en demandant qu'on la porte au commissaire dans les plus brefs délais, sauf à avoir tous de gros ennuis. Le planton, pas très rassuré, lut la carte et s'exécuta.

Trois minutes après, le commissaire divisionnaire Raoul Duglandier, un petit monsieur replet et grisonnant, en costume bleu marine, chemise blanche et cravate rouge, habillage tricolore très élégant, vint chercher

maitre Mazard pour le conduire à son bureau, en demandant fort civilement à Margot et José de bien vouloir patienter.

— Asseyez-vous, maitre. Je vous écoute.

— Monsieur le commissaire, je suis l’avocat des deux amis que vous venez d’amener dans vos locaux. S’ils sont en garde à vue, en application du code de procédure pénale, je veux les assister immédiatement, l’un après l’autre bien sûr ? Mais je ne vois pas ce qu’ils feraient en garde à vue. C’est le policier qui a agressé de façon violente et parfaitement volontaire monsieur Gorini qui devrait être en garde à vue ! Est-ce le cas ?

— Ca fait deux questions mon cher maitre. Permettez que je vous réponde. Personne pour le moment n’a été officiellement mis en garde à vue. Nous essayons de savoir ce qui s’est passé exactement avant de décider de la suite, vous comprenez ?

— Je vais vous montrer ce qui s’est exactement passé, monsieur le commissaire. Pouvez-vous demander à madame Malinvaud de venir, s’il vous plait ? Elle est en salle d’attente.

— Ah bon et on saura ce qui s’est passé ?

— Oui, vous saurez tout puisque tout a été filmé.

Margot entra dans le bureau du commissaire.

— Bonjour monsieur.

— Entre Margot, entre.

— Asseyez-vous madame et montrez-moi ce que vous avez filmé tout à l’heure sur les Champs Elysées, je veux dire l’échauffourée entre vos amis et les policiers.

— Je vais retrouver la scène et je vous passe mon smartphone.

Le commissaire regarda les images de la bagarre. Son visage se décomposa à la deuxième lecture lorsqu’il vit bien nettement le policier agresser Marius et lui ouvrir la tête à coup de matraque. Il comprit, à la

troisième lecture, qu'il n'y avait pas grand intérêt pour lui de persister, bien au contraire. Il savait par expérience qu'il n'y avait que des emmerdements à attendre d'une situation pareille : un homme en uniforme qui frappe violemment un passant parfaitement innocent, un ami de ce dernier qui cherche à le défendre, un avocat lyonnais renommé et pugnace prêt à en découdre, des images tout à fait parlantes pour servir de preuve. Raoul Duglandier continuait de réfléchir à grande vitesse, tout en regardant la fin du film qu'il voyait pour la troisième fois. Bien sûr, se dit-il, je pourrais prendre le smartphone à cette femme et le détruire en le faisant éclater par terre, sous mon talon et ce serait ensuite parole contre parole, la mienne contre celle de Mazard et de cette Margot. Mais elle a peut-être déjà envoyé le film à des amis, à des connaissances, on n'en sait rien. En tout cas pas à l'avocat puisqu'il a demandé à la faire venir pour qu'elle montre les images. Putain, je suis le cul entre deux chaises. Que dois-je faire ?

— C'est clair monsieur le commissaire, vous n'avez pas le moindre doute désormais. C'est le policier l'agresseur et je vais déposer plainte contre lui et contre l'Etat, là, maintenant devant vous et produire les images à titre de preuve. Margot, s'il te plait, tu les envoies sur mon smartphone.

— Voilà Anthelme, attends, deux secondes, bon, voilà c'est fait.

— Bien monsieur le commissaire, merci d'aller chercher un de vos collaborateurs officier de police pour qu'il enregistre ma plainte, soit contre X, soit contre le policier coupable, si toutefois vous voulez bien me donner son identité. J'ajoute que je verrai là un puissant élément en votre faveur, montrant que vous souhaitez aider la justice en disant la vérité et rien d'autre. Ce serait très bon pour vous et votre commissariat, monsieur Duglandier, très bon par les temps qui courent !

— Maître, attendez, je suis d'accord sur l'agression de votre premier ami, c'est tout à fait clair et je ne conteste pas mais votre deuxième ami, lui, il a volontairement et brutalement agressé des policiers et pour ça il risque gros. Les juges ne sont pas tendres en ce moment avec ce genre de contrevenant et il y a eu de la prison ferme dans des procès récents !

— Taratata, monsieur le commissaire, il y aura peut-être aussi de la prison

ferme pour le policier agresseur ! La blessure de monsieur Gorini est importante et très spectaculaire, les images du film sont sans appel. J'ajoute que tous Les complices de ce policier risquent d'avoir des ennuis, tous ses collègues qui étaient présents donc témoins et ne témoignent pas. Vous-même, monsieur le commissaire, vous n'êtes pas à l'abri du tribunal correctionnel puisque vous cherchez à masquer la vérité en noyant le poisson si je puis dire, mettant en balance le comportement de monsieur Metzger avec l'agression policière contre monsieur Gorini. On ne voit pas en quoi cela dédouane le policier fautif ! En plus, si on veut bien regarder, c'est là une sorte de chantage que vous exercez sur moi. C'est grave. Les juges ont horreur que les policiers ne soient pas exemplaires, monsieur le commissaire et n'aiment pas, mais alors pas du tout, que l'on essaie de manipuler les avocats. Mais vous savez tout cela au moins aussi bien que moi.

Raoul Duglandier, vieux renard, sentit que maitre Mazard venait de prendre un avantage décisif. Il était coincé, prêt à rendre les armes. Il tenta sa dernière carte.

— Bien, maitre, réfléchissons calmement. Vous avez vos atouts, j'ai les miens. Ces atouts se valent. Alors ils s'annihilent. Nous sommes donc totalement bloqués.

— Pour vous c'est Panmunjeom quoi !

— Voilà, c'est ça maitre, exactement ça ! 1950 ! La guerre de Corée ! Panmunjeom, la ligne d'affrontement. Alors, comme en Corée, je vous propose l'armistice.

— Ce qui veut dire ?

— Eh bien vos amis repartent libres et on n'en parle plus. Ni vu ni connu. On ne se connaît pas ! On ne s'est jamais vus !

— Vous ne manquez pas d'air monsieur le commissaire ! Ah ça non ! Vous vous foutez de moi, dites ?

Duglandier ne fut pas vraiment surpris par la réaction outrée de l'avocat.

Il avait tenté quelque chose qui marchait souvent, en particulier avec les gilets jaunes depuis plusieurs semaines. Un petit coup de chantage : oui, bien sûr, les policiers ont été très violents et vos blessures sont importantes mais vous aussi vous avez été violent et c'est très grave. Alors on en reste là. Vous repartez tranquillement et on n'en parle plus. Allez, salut et sans rancune ! Ca avait toujours plus ou moins marché avec tous ces connards qui font les mariolles mais ne savent pas grand-chose. Mais là, ce n'était pas du tout la même limonade, il avait en face de lui un homme de l'art qui ne s'en laisse pas compter. Bon, c'est mal barré, se dit-il.

— Mais non je ne me fous pas de vous, maitre, pas du tout. Je ne me permettrai pas !

— Arrêtez votre cinéma ! Je vois bien que si !

— Bon, admettons, maitre, vous proposez quoi, vous ?

Maitre Anthelme Mazard, avocat réputé du barreau de Lyon, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'Ordre de Malte, changea alors de ton. La voix se fit forte et grave.

— Je vais vous dictez mes conditions, monsieur le commissaire. Premièrement vous faites conduire monsieur Gorini à l'hôpital où il va passer tous les examens utiles et où il sera soigné. Je l'attendrais ici, avec mes amis, le temps qu'il faudra. Deuxièmement, vous faites prendre les sanctions administratives les plus sévères contre le policier coupable. Vous me communiquerez le moment venu les documents relatifs à cette sanction. En cas de manquement, je sortirai le film puis je porterai plainte contre l'Etat et nommément contre le policier et contre vous. Monsieur le commissaire, c'est à prendre ou à laisser. Ce n'est pas Panmunjeom que je vous propose, comme vous voyez, c'est ni plus ni moins que votre reddition en rase campagne !

— Vous êtes dur, maitre, très dur.

— Vous n'avez pas le choix, commissaire. Et je vais vous dire quelque chose : je trouve que vous vous en sortez bien.

Raoul Duglandier dut se rendre à l'évidence. Il s'en sortait plutôt pas mal, Mazard avait raison. Compte tenu de la situation, il n'était pas de taille à pouvoir lutter contre un avocat expérimenté, rompu aux choses de la justice et qui plus est ami personnel des contrevenants.

Alors, bien obligé, il céda.

— D'accord maître on fait comme ça. Je donne les ordres pour que l'on emmène monsieur Gorini à l'hôpital et je m'occuperai personnellement du cas du policier fautif. J'en prends ici devant vous l'engagement. Quand à monsieur Metzger il est libre, immédiatement.

— C'est d'autant plus parfait monsieur le commissaire que madame Malinvaud vient de vous filmer et de vous enregistrer. Certes, un peu à l'insu de votre plein gré, comme dirait l'autre, j'en conviens mais bon c'est dans la boîte. Alors vous n'avez pas d'échappatoire !

Raoul Duglandier était au trente-sixième dessous, dans la nasse, fait aux pattes comme un débutant.

Margot et Anthelme regagnèrent la petite salle d'attente où José commençait à se demander ce qu'il pouvait bien se passer dans le bureau du commissaire pour que les choses durassent aussi longtemps. Il avait lu toute la pile des magazines « bleu blanc rouge » posés sur la table basse et il connaissait désormais par cœur le déroulement des carrières de la police, tous les grades, toutes les questions de statut, de primes, de promotions... bref il était devenu malgré lui une sorte de spécialiste, une manière d'expert, prêt à débattre en direct à la télé dans *C dans l'air* ou une connerie comme ça où il aurait largement le niveau des autres intervenants.

— Putain, mais qu'est-ce que vous foutez ? Je commençais à me faire un sang d'encre et ce gros con de planton qui ne voulait rien me dire. Où ils sont les copains ? Pourquoi ils ne sont pas avec vous ? Ils les gardent ? Ils sont en tôle ?

— Calme-toi mon José, s'il te plaît. Félix va arriver d'un instant à l'autre, libre comme l'air et Marius vient d'être conduit à l'hôpital pour des examens de précaution. On va l'attendre ici le temps qu'il faudra.

— Bon, je préfère ça. Tu as dû batailler ferme je suppose. Il a été bon, ce cher maître, Margot ?

— Ah oui, il a été formidable. Il a mis le commissaire au supplice. Le flic qui a agressé Marius va être sanctionné. Le commissaire s'est engagé...

— Tu parles...

— J'ai filmé, José, j'ai tout filmé.

— Dans ce cas, d'accord. Bravo les enfants !

Félix entra dans la petite pièce, pas très souriant *because* il avait un peu mal à la nuque mais très soulagé.

— Salut les copains. Ouah, je suis bien content d'en avoir fini avec les flics. Ils commençaient à me casser les couilles avec leurs questions à la con. Ils me menaçaient de me mettre en garde à vue. À un moment, j'ai failli craquer et leur sauter à la gueule à ses fumiers. Y en avait un qui passait son temps à me culpabiliser « vous vous rendez-compte, un énarque avec la légion d'honneur qui agresse des policiers. Vous n'avez pas honte, vous l'ancien haut fonctionnaire des Finances, d'être devenu un anarchiste, un séditieux, un ennemi de la République ». Dire ça à moi ! Putain les enculés ! Ah ma petite Margot vient m'embrasser. J'ai besoin d'un câlin. Nom de dieu, le Marius, il va en baver. Faut pas le laisser entre leurs pognes ! Faut aller l'aider Anthelme et vite !

Les bras de Margot accueillirent Félix qui tremblait comme un petit garçon sous le regard étonné d'Anthelme et de José qui ne connaissaient pas leur pote sous ce jour. Félix à leurs yeux était un type qui n'avait peur de rien ni de personne, toujours parfaitement maître de lui. Et là il craquait comme un gamin.

— Te bile pas mon Félix. Il est libre Marius, comme toi. On a fait ce qu'il fallait. Il est allé à l'hosto pour des examens de précaution. On l'attend.

— Ah bon. Merci Anthelme, merci. Putain tu as dû te battre pour obtenir tout ça !

— Anthelme a été formidable, tu sais, pour te faire libérer et le flic qui a agressé Marius sera sanctionné. Le commissaire s’y est engagé et j’ai tout filmé.

— Je t’aime Margot.

*

Pas loin de deux petites heures plus tard, Marius fit son entrée dans la salle d’attente qui portait fort bien son nom. Une entrée tonitruante ! Il faut dire que le pansement blanc qui couvrait le crâne de Marius faisait inmanquablement penser à un turban, ce qui, avec le visage bronzé du bonhomme et le sang rouge foncé sur la chemise blanche créant un joli décor, avait transformé le sieur Gorini en une sorte de maharaja du Rajasthan ou de prince des mille et une nuits.

— Salut la compagnie ! Le commissaire vient de me dire que vous m’attendiez. Me voilà !

— Marius, enfin, comment tu vas ?

— Nickel les copains, je n’ai rien de méchant. Pas de fracture, rien ! On m’a fait quelques points de suture et d’ici quelques jours je serai tout neuf ! J’ai la tête dure !

— Ca on le savait !

— Putain, Anthelme, je sais pas ce que tu lui as dit, mais le père Duglandier, il m’a serré la main en me présentant les plates excuses de la police. Il m’a dit que le flic qui m’a tabassé serait sanctionné et durement et qu’il était bien content que ma santé soit bonne malgré les coups de matraque. Enfin bref, il fait dans son bénouse, le commissaire, il mouille duraille pour sa carrière. Tu lui as foutu un sacré tracsir mon Anthelme ! Bravo et merci. Tu es le meilleur avocat d’Europe, mon salaud ! Tiens j’ai envie de t’embrasser... et vous tous aussi. Nom d’un chien, c’est bon d’être libre et d’avoir des amis !

Marius Gorini embrassa tout le monde avec enthousiasme et un brin d'émotion.

Ca faisait bizarre tous ces adultes qui s'embrassaient comme du bon pain dans la salle d'attente d'un commissariat de Paris, là où, depuis des heures, passaient dans le couloir, sans désespérer, en vitupérant, parfois en sang, la gueule de traviole, menottes aux poignets, conduits en garde à vue, des gens vêtus de gilets jaunes, des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des petits, des grands, des blancs, des noirs, dont certains, juste venus pour défiler paisiblement, passeront, malgré les efforts de leurs avocats commis d'office, la nuit en prison et dont une bonne partie sera traduite devant la justice pour des violences à l'encontre des forces de police et seront parfois condamnés à des peines de prison ferme.

*

La petite troupe quitta les lieux sans regrets et regagna la gare de Lyon, en allant, par les petites rues, prendre le métro à la station Miromesnil, évitant ainsi soigneusement les Champs Elysées où les échauffourées continuaient inlassablement, où les policiers et les gilets jaunes se jaugèrent, se mesuraient, s'affrontaient, cependant que les jeunes casseurs masqués de noir, avec parmi eux des gens vêtus de jaune qui discréditaient ainsi gravement leur cause, massacraient et pillaient en toute impunité les beaux magasins, les bijouteries, les luxueux cafés et restaurants de l'avenue.

À la gare de Lyon, regagnant le quai du TGV pour Bourg-en Bresse, la petite bande, Marius en tête avec son spectaculaire turban blanc sur le crâne et sa chemise maculée de rouge, fut accueillie avec des cris de joie. On avait son héros, son martyr, sa victime des forces policières au service du capitalisme ultralibéral. Alors il fallait le fêter, ce héros, le féliciter, l'applaudir, lui faire raconter son affreux calvaire, son atroce supplice.

Marius Gorini se prêta de bonne grâce à sa notoriété toute neuve. Il narra, volubile et inspiré, son exploit, en rajouta dans le détail qui fait mouche et

transforma l'échauffourée avec les policiers en une sorte de picaresque bataille rangée avec une horde sauvage en uniformes, dans laquelle il se battit bec et ongles, rendant coup pour coup, avec l'aide magnifique et généreuse de son ami Félix, un brave parmi les braves, qui n'hésita pas, au péril de sa vie, à plonger dans la terrible mêlée où pleuvaient, effroyables, les coups de matraque, les coups de poings et les coups de pieds. C'était extraordinaire, dantesque, historique ! Bouvines, Azincourt ou Gravelotte, à côté, c'étaient des mômeries comme aurait dit Audiard, Michel, le papa !

Le petit public de gilets jaunes qui les entourait, médusé, applaudit à tout rompre les deux héros et bientôt, il fut imité par tous les gens debout sur le quai qui se mirent à scander « Marius et Félix, Félix et Marius ! » jusqu'à ce que le train arrivât.

Margot ne lâcha pas, pendant tout le voyage, la main de Félix lequel s'endormit, petit sourire aux lèvres, dès les premiers tours de roue. Marius, épuisé, s'endormit un peu plus loin, sous le regard admiratif, voire parfois même quasiment concupiscent, de quelques dames — dont Charlotte B. une jeune journaliste-pigiste du journal *Le Progrès* venue incognito suivre les gilets jaunes du département de l'Ain — dont les maris ou les compagnons paraissaient clairement irrités, assez envieux voire carrément jaloux. Ils ne pouvaient le savoir mais ils n'avaient pourtant rien à craindre de ce côté, Marius, depuis toujours, préférant les messieurs.

En deux mots comme en cent, il fallut se rendre à l'évidence, les héros étaient fatigués.

À la gare de Bourg, on se sépara en jurant de retourner ensemble manifester sur les Champs Élysées, dès samedi prochain, pourquoi pas, puisque la tradition semblait désormais bien installée et que les gilets jaunes et le pouvoir paraissaient, autant les uns que les autres, à parfaite parité, y trouver leur intérêt. Sinon, comment expliquer que cette étrange situation puisse ainsi perdurer depuis des semaines et des semaines !

Chez Félix, le tardif repas du soir fut frugal — Salade verte et jambon cru du Jura arrosés d'un frais beaujolais blanc — et plus silencieux que d'habitude.

Tout le monde ensuite, dès allongé dans son plumard, s'endormit très vite, des images plein la tête, même Margot et Félix, pourtant plus amoureux que jamais.

CHAPITRE NEUVIEME

Pour se remettre de ses émotions et récupérer, il n'y a rien de mieux, on ne le dira jamais assez, que des efforts physiques un peu intenses et une bonne suée.

Les quatre potes décidèrent, dès le début du petit déjeuner, d'une sortie en vélo. Margot, elle, ira faire un tour chez elle et ne reviendra que pour le repas du soir.

Les quatre copains aimaient la bicyclette depuis qu'ils étaient gones, à des degrés divers, certes, mais ils étaient tous quatre des cyclistes.

José avait même été, entre dix-sept et vingt-quatre ans, un excellent coureur régional. Il avait gagné quelques belles courses dans la région lyonnaises, surtout lorsque le parcours était truffé de côtes puis s'était constitué un beau palmarès dans le Gers et les environs lorsqu'il s'était expatrié, avec sa jeune femme, du côté de Auch. José était, en vélo, ce qu'on appelle un grimpeur, c'est-à-dire un mec au-dessus de la plupart des autres dès que la route s'élève, grâce à un rapport poids-puissance favorable et une capacité à tenir un rythme cardiaque élevé pendant très longtemps. Et puis, surtout, il faut aimer grimper les côtes et les cols et dans la région pyrénéenne où se déroulaient beaucoup de courses il y avait de quoi se régaler. José se régala et gagna vingt-et-une courses en trois saisons. Il aurait pu passer professionnel dans une petite équipe française qui le contacta mais il refusa sans trop hésiter, craignant de rester un coureur modeste, simple équipier, pas très bien payé et souvent à la peine, alors que dans son métier il obtenait d'excellents résultats. Il choisit de devenir chef d'entreprise et si, parfois, regardant les exploits des champions à la télévision, il lui arriva d'avoir quelques regrets, jamais ensuite il pensa qu'il avait fait le mauvais choix. José, homme à l'intelligence simple et positive, savait, au demeurant, que les regrets ne servaient strictement à rien sauf à se rendre malheureux, ce qui serait un comble pour quelqu'un comme lui, à la vie heureuse depuis toujours.

Il avait, José, après l'arrêt de la compétition, continué à faire du vélo pour son plaisir, de façon régulière et avait conservé ainsi un sacré bon coup de pédale, favorisé par son gabarit, l'homme étant resté léger et sec comme un cent de clous.

Ce n'était pas le cas de Félix que les bons repas lyonnais avaient un peu empâté au fil des années. Mais les sorties régulières en vélo, quelle que soit la saison, ainsi qu'un peu de talent naturel et un physique d'ancien troisième ligne de rugby, lui avaient permis de se maintenir à un niveau pédalistique tout à fait correct.

Anthelme et Marius étaient, eux aussi, cyclistes depuis leur enfance mais avec un peu moins d'assiduité que Félix. Leur niveau était donc plus faible.

Marius savait en partie compenser grâce à son physique de déménageur et une belle vélocité naturelle, en tous cas lorsque la distance n'était pas trop importante, pas au-delà des cinquante kilomètres. Ensuite, le poids devenait un sérieux handicap.

Quand à Anthelme, s'il aimait le vélo, on peut dire, sans aucune méchanceté, que le vélo, lui, ne l'aimait pas trop ! Il n'était tout simplement pas très doué pour la bécane, pas souple pour un sou, raide comme la justice, mal posé sur la machine, « un vrai bourrin, quoi », comme lui disait José. Un peu comme un mec qui fait du football et qui a « les pieds carrés », comme on dit. Il joue mais sans grand espoir de mettre des buts ! Ce qui ne l'empêche pas d'aimer jouer au foot !

*

Comme le toréador avant de rentrer dans l'arène, le cycliste doit se parer de son habit de lumière. En été c'est un maillot aux couleurs vives comme celui des champions, un cuissard noir ou en couleur, avec fond en peau de chamois pour le confort du derrière et de l'entre-jambes, des petites socquettes blanches ou noires, des chaussures spéciales avec cales intégrées comme les skieurs, des gants mitaines aux mains pour éviter les écorchures

en cas de chute et, sur la tête — ce n'est pas obligatoire de par la loi mais ça l'est pour la sécurité du cycliste qui se respecte — un casque spécial, solide mais très léger.

En hiver c'est un peu plus compliqué parce qu'il faut un cuissard intégral couvrant la totalité des jambes, des sur-chaussures pour protéger les pieds du froid et, bien entendu, une sur-veste spéciale anti-froid inspirée de celles que mettent les skieurs ou les alpinistes. Un cycliste qui ne se conforme pas à tout cela n'est pas un vrai cycliste. Dans le vélo comme partout, il faut avoir ce qu'il faut pour pédaler le plus efficacement possible et il convient, en plus, de respecter certains codes. Un mec qui fait du vélo avec un short en toile, un tee-shirt et des baskets aux pieds, il fait du vélo...mais ce n'est en rien un cycliste !

Au mois de décembre, dans la région lyonnaise, même si l'hiver n'est pas rude en cette année 2018, un cycliste doit s'habiller chaudement.

C'est une sorte de rituel, l'habillage du cycliste.

On alla chercher les sacs et, dans les chambres, on se vêtit en cyclistes. Maillot de corps technique pour absorber la sueur, puis le cuissard intégral avec les bretelles qui enserrant le torse, puis maillot de coureur avec les poches à l'arrière — dans lesquelles on mettra son portable, ses papiers, un peu d'argent et une petite trousse à outils — et puis les socquettes d'hiver, puis la surveste renforcée pour le froid. On n'oublia pas le casque, les gants en kevlar et les couvre-chaussures et l'on descendit au garage pour vérifier les vélos et procéder au gonflage des pneus ou des boyaux. Une vérification des bécanes, même sommaire, est indispensable avant de prendre la route. On a vu des chutes terribles parce qu'on avait oublié de resserrer une roue avant de partir, ou de remettre en place des freins que l'on venait de nettoyer. Alors, systématiquement, on vérifie. Quant au gonflage, c'est très important pour l'efficacité et pour le confort. Chaque cycliste, en fonction de son matériel, doit trouver le bon compromis. Pour Félix, par exemple, il faut 8 kilos de pression à ses pneus. Pour José, c'est 7 kilos pour ses boyaux.

Chacun, à son tour, actionna la grande pompe à mains, ce qui permit,

outre le gonflage adéquat, un début d'échauffement.

Puis on astiqua les machines avec un chiffon, bien comme il faut, le cadre et les roues et on graissa la chaîne, les pignons de pédalier et de dérailleur, les freins, avec de l'huile de vaseline afin que le vélo fut beau et la mécanique efficiente. On vérifia aussi les compteurs, qui affichent la distance parcourue, la vitesse instantanée et moyenne, la cadence de pédalage. Les quatre avaient renoncé, d'un commun accord, au cardio-fréquencemètre, lequel comporte des risques, en particulier pour les cyclistes âgés qui regardent plus l'appareil qu'ils n'écoutent leur corps. Et si, par exemple, on ne doit pas, pour se conformer aux conseils des experts, dépasser les 140 pulsations par minute, on peut se croire autorisé à être toujours à 140 pulsations, même si on n'est pas du tout à l'aise, risquant alors la crise cardiaque. Félix disait toujours avant le début des sorties :

— On écoute son corps, les enfants et si on a mal quelque part on ralentit et on fait attention. Au besoin on s'arrête et on se repose. Et si on est tout seul on n'hésite pas à appeler à l'aide avec son portable.

Puis, naturellement, on mit sur les vélos les bidons remplis d'eau agrémentée de sirop, ou du thé ou du jus de fruit, à la convenance de chacun. Il est fondamental de boire régulièrement pour ne pas se déshydrater et subir un malaise par hypoglycémie.

Les quatre pote avaient des vélos de course haut de gamme, dignes des coureurs professionnels. Bien sûr, ce sont d'abord les jambes qui font le cycliste mais ce dernier, s'il a un vélo médiocre, sera désavantagé et prendra moins de plaisir à rouler. Alors, comme pour le matériel de pêche, il ne faut pas lésiner sur le prix et acheter, si on a les moyens, du haut de gamme. Le sacrifice financier, à l'usage, vaut sacrément le coup.

Puis on mit les casques et on enfila les chaussures et les sur-chaussures.

S'agissant de Marius, il essaya de mettre son casque mais le pansement qu'il avait toujours sur le crâne, comme un turban, ne le permit pas.

— Eh les mecs, je vais devoir me passer du casque. Regardez !— Non, Marius, tu ne pars pas sans protection !

— Mais tu vois bien Félix...

— Je vais trouver une solution, laisse-moi réfléchir trois secondes... attends j'ai une idée. Viens avec moi.

Félix se dirigea vers le fond du garage et extirpa d'une étagère un vieux carton qu'il ouvrit prestement. Il en sortit un énorme casque en cuir noir avec des sortes d'oreilles sur les côtés.

— Tiens essaie ça, ça devrait aller.

— C'est quoi ce truc ? Putain, t'as vu, c'est gros et c'est tout noir. Je vais être ridicule !

— Quoi ridicule ? Tu préfères t'ouvrir la tronche en cas de chute alors que tu viens juste d'être recousu ? Tu seras impressionnant voilà tout ! C'est le casque que mettait un copain quand on faisait un peu de piste à la Tête d'or et qu'il pilotait une moto pour m'entraîner en demi-fond. Il avait, de nature, une grosse tête. Avec le casque hyper renforcé, il était bizarre et je le trouvais marrant. Alors il me l'a donné.

— Allez, fais pas ta chochette, Marius, essaie-le.

— Je fais autant chochette que ça ?

— Tu sais bien que non, c'est une manière de parler.

— Ah bon, j'aime mieux ça !

Marius enfila sans aucune difficulté l'imposant casque sur son turban et se regarda dans le petit miroir accroché au-dessus de l'évier. Il ne se fit pas peur mais presque, se trouva impressionnant comme Félix l'avait dit. Il ressemblait plus à un cosmonaute ou à un scaphandrier qu'à un cycliste. Mais bon, à la guerre comme à la guerre !

Anthelme et José s'approchèrent, virent leur pote ainsi accoutré et se mirent à rire comme des bossus.

— Marius, putain, tu es magnifique, mon grand ! Tu vas sur la lune ?

— Tu feras gaffe dans les descentes, parce que ce machin va t'entraîner à de sacrées vitesses. Putain, le morceau ! On savait que tu avais la grosse tête mais alors là !

— Ça vous fait marrer. Vous avez bien raison les mecs je suis grotesque mais je m'en fous. Félix a raison. La sécurité avant tout.

— On espère que t'as la bonne jambe aujourd'hui parce qu'avec ce poids supplémentaire, tu vas en baver comme un russe, surtout dans les côtes.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, les copains. Je vais bien essayer de vous larguer quand même !

*

Les premiers kilomètres, qui servent d'échauffement, sont toujours un grand plaisir. On est heureux d'être sur son vélo que l'on retrouve comme un vieux copain. Il marche à la perfection, sans aucun bruit, les boyaux filent sur la route comme un souffle léger. On est bien. On n'a mal nulle part. On discute de choses et d'autres.

— Tiens les gars, l'histoire du casque m'a fait repenser à un truc dont j'ai oublié de vous parler hier, dans l'euphorie de ma liberté et la joie de vous revoir. Voilà, à l'hosto, on m'a demandé plein de détails sur ce qui m'était arrivé et une infirmière notait tout sur un imprimé préétabli. Je me demande si les blessés dans les manifs ne sont pas fichés. En tous cas, moi, j'ai eu l'impression qu'on me fichait, quoi. Alors j'ai posé la question. On m'a répondu que non. Personne d'autre que le personnel médical n'a accès aux informations. J'ai demandé à voir l'imprimé rempli par l'infirmière. J'étais décrit, 70 ans, costaud, volubile, des choses comme ça et ma blessure à la tête était parfaitement détaillée. Qu'est-ce que tu en penses Anthelme ?

— Je pense que chaque hôpital tient un fichier informatique sur tous les manifestants blessés et qu'il le communique aux flics, à toutes fins utiles.

— C'est légal, ça ?

— Ah non. C'est totalement illégal et l'avocat que je suis est scandalisé... mais je trouve, en tant que citoyen, que c'est pas con du tout pour permettre à la police de faire ensuite de la prévention et surveiller plus particulièrement les mecs et les gonzesses qui ont déjà été blessés et qui sont donc, *a priori*, des actifs voire des violents. Tu vois le topo ?

— Je vois, je vois. Ça va transpirer un jour prochain ce genre de chose et ça risque de faire un scandale.

— Ca se pourrait bien et ça serait légitime. Dans un Etat de droit, on doit respecter la loi. Légitime mais d'une certaine manière regrettable. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois très bien. Le respect du droit empêche parfois l'efficacité et on serait tenté d'approuver certains coups de canif, certaines dérogations, certaines entorses.

— Exactement Marius, c'est tout à fait ça et, comme plein de gens, nous sommes coupés en deux. L'avant et l'arrière de la médaille. Janus, quoi !

— C'est ça, nous sommes tous des Janus !

— Oui, enfin, surtout toi !

Félix et José qui n'avaient rien dit sur le sujet, préférant pédaler tranquillement, s'écrièrent de concert, en riant, se moquant gentiment de leurs deux camarades dont la discussion un peu intello les leur brisait menu : « C'est ça, nous sommes tous des Janus ! ».

Puis Félix, redevenu sérieux, la voix posée, déclara :

— Eh, les copains, on parlera de ça plus tard, si vous voulez bien. Vous allez vous essouffler à causer comme vous le faites. Soyez au vélo, s'il vous plaît ! Concentrez-vous !

— Félix a raison, les garçons. D'autant plus que la côte de Pizay arrive. Allez, on s'échauffe, on tourne les pattes, on transpire !

La côte de Pizay n'avait rien de terrible pour des cyclistes confirmés, à peine un kilomètre et demi, pas très pentu, mais pour des gens de soixante-

dix piges pas énormément entraînés, elle demandait un certain effort tout de même.

— On met un petit braquet et on ne force pas trop. Tranquilou, les copains. OK ?

Anthelme et Marius firent oui en hochant la tête, ce qui représentait, mine de rien, une petite dépense d'énergie pour celui qui portait le gros casque noir et qui était déjà en serre-file du groupe.

José, lui, imperméable à la recommandation de Félix, dès que la route s'éleva, se mit en danseuse et accéléra franchement, semant *illico* ses compagnons qui en avaient l'habitude. Il se baladait comme un chamois, José, léger et nerveux.

Les autres grimpèrent chacun à leur rythme, cherchant à maîtriser le souffle, à bien tourner les jambes et à ne surtout pas se « mettre dans le rouge », comme on dit dans le jargon.

José attendit en haut de la bosse, assis sur son cadre. Puis Félix arriva, pas très loin derrière lui. Il fallut attendre plus longtemps pour voir arriver les deux autres, relativement à l'aise sur des petits braquets.

— C'est bien les gars. On continue comme ça.

Plus les kilomètres défilaient et plus le groupe pédalait vite, trouvant progressivement, sous la conduite de José, l'expert, son rythme de croisière. Dans chacune des côtes au programme, José partait devant, suivi par Félix à quelques encablures et plus loin par les deux autres.

Les gens dans les villages, qui voyaient passer le petit peloton, étaient étonnés par l'énorme casque noir de Marius dont l'allure paraissait ainsi difforme et certains faisaient des réflexions marrantes du style « Tiens, t'as vu Marcel, un scaphandrier sur un vélo. Ben dis-donc, j'ai bientôt quatre-vingts ans et c'est la première fois que vois un truc pareil. Comme quoi, des fois, faut pas perdre patience, faut savoir attendre ! »

— T'as entendu Marius. T'es une vraie vedette !

— Tu parles, ils se foutent de ma poire ces cons ! Je pourrais faire un numéro dans un cirque !

— Le cycliste au casque géant !

— N’empêche, on est les rois de la route, les copains. C’est chouette !

On fit des tours dans la campagne, on traversa la RN 84 — La Lyon–Genève — à La Boisse, juste après la descente venant de Tramoyes, pour se rapprocher du Rhône et le longer, à partir de Thil, jusqu’à Nievroz puis Pont-de Jonc, avant de rejoindre Dagneux, par Balan pour retraverser la RN84 et escalader la côte de Bressolles, longue de plus de deux kilomètres, avec du pourcentage, la plus dure de tout le coin. On avait parcouru une bonne soixantaine de bornes et les jambes de Marius et d’Anthelme étaient lourdes. José, comme toujours, partit devant, dès le pied de la bosse, avec un braquet de champion, cependant que Félix suivait à distance sur un développement bien plus raisonnable. Marius, malgré le casque, se mettant minable, soufflant comme un bœuf, lâcha un Anthelme en perdition, qui dut mettre le triple plateau et la grande couronne à l’arrière (ce qui faisait du 30-28) pour rester en équilibre sur sa bécane, avançant à quatre ou cinq à l’heure maximum. Mais il s’accrocha, mètre après mètre, jusqu’au sommet qu’il atteignit largement après Marius qui s’était bien battu, très largement après Félix qui avait fait une bonne montée et très, très loin du crack José qui avait gravit la côte à plus de vingt à l’heure, quasiment aussi vite que les coureurs locaux lors de la course annuelle.

Après un repos mérité et un coup à boire pour finir les bidons, on reprit la route pour rejoindre le bercail, à quelques kilomètres de là. La descente de Bressolles, en roue libre, fut très appréciée, sous la conduite de Marius dont le poids était là, contrairement à la montée des côtes, un sérieux atout.

On tourna à gauche, en bas de la petite descente, en direction de Montluel. Les quatre cyclistes terminaient calmement leur périple, en discutant, deux par deux, occupant ainsi une moitié de la chaussée, comme le permet le code de la route. Un automobiliste irascible, venu de l’arrière, se mit à klaxonner comme un malade, attendant probablement que les cyclistes se missent, sous son injonction, immédiatement en file indienne.

Mais il y avait largement la place pour doubler et, en face, une totale visibilité. Les compères n'avaient dès lors aucune raison d'obtempérer et ils continuèrent comme si de rien n'était. L'automobiliste, à bout de nerfs, accéléra brusquement, doubla le groupe et se rabattit volontairement et violemment sur les cyclistes, déséquilibrant Félix qui, en chutant, entraîna la chute des trois autres sur le bas-côté. Fort heureusement, il n'y avait pas de fossé, pas de pierres, pas de graviers, seulement de l'herbe. On se releva sans problème, personne n'étant blessé, même pas superficiellement, grâce aux gants, aux manches longues et aux cuissards intégraux. José et Anthelme redressèrent leur guidon. Marius remit sa selle droite et Félix ramassa son compteur. On vérifia sommairement les vélos et on repartit, soulagés, tout en maudissant ce salopard d'automobiliste.

— Tu vois Marius, t'as bien fait de mettre le casque ! On ne sait jamais ce qui peut arriver !

— Quel con, ce mec ! Putain on aurait pu se faire mal. Il ne s'est même pas arrêté !

— C'est une Audi Q5 blanche avec un dessin vert et bleu sur la vitre arrière.

— Oh là Anthelme, bravo. T'as eu le temps de voir ça ?

— Eh oui, quand il a touché Félix, devant moi, j'ai levé la tête deux secondes pour voir ce qui se passait et j'ai vu la bagnole qui filait.

— Quel empaffé ! Un vrai danger public !

En traversant la petite ville de Montluel, sur la place, les copains virent, garée devant le bar-tabac, une Audi Q5 blanche avec un dessin vert et bleu sur la vitre arrière, une affichette recommandant aux conducteurs de garder le sourire.

— Vous venez, les garçons, on va dire deux mots à ce monsieur. Prenez les pompes.

— Allez-y, j'enlève le casque et j'arrive dans deux minutes.

— Ok Marius, c'est vrai, t'auras l'air moins con ! Encore qu'avec le pansement...

Les trois entrèrent dans le bar et Anthelme demanda si le propriétaire de l'Audi blanche garée à proximité était là. Un type, assis à une table, devant un Perrier-tranche, répondit que oui, c'était lui, qu'est-ce qu'on lui voulait ?

— Il y a quelques minutes, cher monsieur, en nous doublant vous nous avez volontairement fait tomber et on n'aime pas ça. Ca ne se fait pas. D'autant que vous n'étiez pas du tout pressé puisque vous êtes là à boire un verre. Alors on voudrait que vous nous fassiez des excuses. Sinon, on ira porter plainte à la gendarmerie pour mise en danger de la vie d'autrui. Je suis avocat et je vous promets que vous serez condamné.

Le type, un petit monsieur d'une quarantaine d'années, en blouson de cuir marron, cheveux en arrière serrés avec un catogan, barbe de quatre jours, style bobo qui se la pète, écolo qui roule en quatre- quatre diesel, regarda Anthelme et ses deux copains, avec un dédain qu'il ne put cacher. Mais il n'avait pas l'air tranquille tout de même, les trois cyclistes, casqués et gantés de noir, avec les pompes à la main, étant plutôt impressionnants.

Pendant ce temps, Marius avait ouvert sa petite trousse à outils de laquelle il sortit son « couteau suisse » pour le vélo, avec des clés Allen de toutes les tailles et un petit tournevis. Ce lui fut facile avec cet instrument de discrètement percer les pneus de l'Audi.

Dans le café, les amis attendaient que le bobo qui se la pète voulût bien s'exprimer.

— Monsieur, j'attends une réponse. Vous vous êtes conduit comme un gougnafier. Alors nous attendons vos excuses.

Le bobo, sous le regard lourd du patron debout derrière son bar et des autres consommateurs, visage éburnéen, n'hésita pas longtemps.

— Je suis désolé messieurs et je vous présente mes excuses. Je me suis mal conduit. Pardon.

— Très bien et faites attention à ne jamais recommencer. Vous pourriez

tuer quelqu'un et là ce serait autrement plus grave.

— Je vous promets de ne jamais recommencer.

— À la bonne heure !

Lorsque les trois sortirent du bistrot, ils virent Marius leur sourire benoîtement.

— Vous l'avez engueulé, ce connard ?

— Oui et il nous a présenté des excuses. Il a eu la trouille et c'est visiblement un con.

— Et un péteux !

— En tous cas, je peux ajouter qu'il n'a pas de bol, ce mec. Il a crevé des quatre pneus en même temps. Eh oui ! C'est rare et c'est chiant !

Les copains regardèrent l'Audi Q5 blanche reposant piteusement sur les jantes. On aurait dit qu'elle avait pris un sale coup de vieux !

— Non, c'est vrai, il n'a vraiment pas de pot cet enfoiré.

— Eh ouais, qu'est-ce que vous voulez, y a des mecs comme ça.

CHAPITRE DIXIEME

Le lendemain matin, José avait prévu de rentrer chez lui, dans le Gers, rejoindre sa digne épouse qui commençait à lui manquer. Il avait préparé sa valise et rangé son vélo dans la voiture.

Le petit-déjeuner se déroula dans la bonne humeur mais avec une légère pointe de tristesse, comme à chaque fois que l'un des quatre quittait le groupe. La petite bande n'était pleinement heureuse que si tous étaient là. En fait, si un seul manquait, ce n'était plus du tout pareil. Il y avait trois potes, trois amis, mais pas la bande. Un peu, au fond, comme si cette dernière avait son existence propre.

On sonna au portail, puis, quelques secondes plus tard, on frappa avec vigueur à la porte d'entrée de la maison.

— Monsieur Metzger, veuillez ouvrir ! Gendarmerie nationale !

Surpris, Félix se précipita, les coups sur la porte reprenant de plus belle. Il ouvrit et vit des gendarmes, un devant et trois derrière, celui de devant se présentant, main au képi.

— Je suis le capitaine Hervé Melajou. Je cherche monsieur Félix Metzger, monsieur Anthelme Mazard, monsieur José Suarez et monsieur Marius Gorini.

— Bonjour capitaine. Je suis Félix Metzger. Que puis-je pour vous ?

— Je viens vous arrêter, messieurs, pour vous mettre en garde à vue.

— Ah bon, nous arrêter, nous ? Et pour quel motif, s'il vous plait, capitaine ?

— Pour l'incendie du rond-point de Rameau-Maillard.

— Quoi ? Nous n'avons rien à voir avec ça, capitaine ! Vous vous trompez complètement !

— Arrêtez votre baratin monsieur Metzger. On a retrouvé votre Mercédès avec les coups sur le capot et des témoins de votre altercation avec les gilets jaunes. Les autres sont là ?

— Ils sont à la cuisine.

Le fier capitaine Hervé Melajou se retourna et gueula :

— Allez les gars, entrez et embarquez moi tout le monde.

L'intrusion bruyante des pandores dans la cuisine, leurs grosses chaussures noires frappant sans réelle délicatesse le sol carrelé, fit un bel effet sur les « petit-déjeuneurs », abasourdis par cette entrée en fanfare, qui se demandaient, en se frottant les yeux, où était le gag, où était Jacques Roulant et sa caméra cachée. Mais il leur fallut rapidement se rendre à la réalité et bien constater, *de visu*, qu'on leur passait sans la moindre hésitation des menottes aux poignets.

Margot sortit de la salle de bains où elle se préparait, ayant entendu, fort troublée, le remue-ménage fait par les quatre gendarmes. Elle descendit l'escalier et fut sidérée par la scène qu'elle avait devant les yeux : Félix, menotté et muet, était assis dans le petit fauteuil du vestibule et les trois autres étaient en train, bien gentiment, de se faire passer les bracelets par des pandores déterminés.

Tout ça comme au ralenti et dans un silence assourdissant si l'on peut dire.

Margot se précipita vers Félix et le questionna avec inquiétude sur ce qu'il se passait. Il lui répondit avec calme qu'il s'agissait probablement d'une erreur et que lui et ses potes seraient rapidement disculpés.

— Ne te fais pas de souci ma chérie. Ca va s'arranger très vite. Je te laisse t'occuper de la maison. Je te tiens au courant dès que je peux. En attendant, merci de nous mettre nos manteaux sur les épaules, ça caille dehors.

— Oui Félix.

Manteaux sur les épaules, tête basse, regards fuyants, les quatre furent embarqués sans trop de ménagement dans le fourgon de police et conduits à la gendarmerie d'Ambérieu-en-Bugey.

Margot vit disparaître le véhicule bleu en se posant bien des questions. Elle ne comprenait pas pourquoi les quatre potes n'avaient pas vraiment réagi lorsque les gendarmes leur avaient passé les menottes, comme s'ils n'en étaient pas plus surpris que ça. Des hommes d'habitude qui en imposent, qui aiment la liberté et qui ont une sainte horreur qu'on leur manque de respect. Même Félix, qui avait certes nié toute culpabilité, avait paru comme résigné. Tout ça n'était pas clair et Margot se mit à se faire du souci, beaucoup de souci. Elle décida d'attendre la suite, ici, dans la maison de son homme.

Dans le fourgon qui les conduisait à la gendarmerie, les quatre ne parlèrent pas. Anthelme avait fait discrètement les gestes qu'il fallait pour leur recommander le plus total silence : le doigt devant la bouche pour dire « on ne parle pas » et un geste vigoureux de la main pour dire « jamais ». La complicité et la confiance entre eux étaient telles que chacun savait désormais ce qu'il avait à faire et avait l'assurance absolue que tous les autres en feraient autant.

Dans ces conditions les choses allèrent vite.

Quelques journalistes, caméras, appareils de photos et micros en main, attendaient devant la gendarmerie, alertés par Melajou en personne, tôt le matin. Les quatre retraités menottés firent ainsi une entrée très médiatisée dans l'affaire dite de l'incendie de Rameau-Maillard.

Quelques minutes après leur arrivée, après avoir donné leurs papiers d'identité, chacun fut placé en garde à vue par le capitaine Melajou et chacun choisit de ne pas parler du fond de l'affaire avant l'arrivée de son avocat, Maître Droopy-Molleton. Aucun des quatre ne voulut voir un médecin. Chacun passa un coup de téléphone, Félix à Margot, Anthelme à sa fille, José à sa femme et Marius à son compagnon, pour informer de la situation et dire de surtout ne pas se faire de souci et que tout s'arrangera bientôt. Félix en profita pour demander à Margot d'aller voir sur les ronds-

points ce qui se dira lorsque l'information de la garde à vue sera révélée dans le journal ou sur les réseaux sociaux.

Puis les gendarmes commencèrent les interrogatoires, comme ils en avaient le droit.

À partir de cet instant aucun des quatre ne dit plus un mot, muet en plein, jusqu'à l'arrivée de Maitre Droopy-Molleton. Ce dernier avait immédiatement fait savoir au capitaine Melajou, fort surpris, qu'il acceptait de défendre son confrère Mazard et ses trois amis et qu'il arriverait à Ambérieu en fin d'après-midi.

En attendant, les quatre découvrirent, par l'intermédiaire des questions qu'on leur posait et auxquelles ils ne répondaient pas, ce qui avait conduit Melajou à les arrêter. L'incident avec les cerbères de Rameau-Maillard, la Mercédès retrouvée chez le garagiste, les témoignages des gilets jaunes du rond-point de Chassagneux, tout ça faisait un mélange d'indices plus ou moins concordants avec un mobile plus ou moins crédible...ce qui parut suffisant au capitaine de gendarmerie pour considérer que Félix et ses amis étaient sans conteste les coupables de l'incendie.

C'était un sacré bon enquêteur Melajou, il n'y avait pas de doute. Il avait agi rapidement et efficacement. Il avait retrouvé Maitre Mazard, Marius Gorini et José Suarez à partir de photos de la cérémonie de remise de la légion d'honneur à Félix Metzger, en 2002, par le préfet de région Escoffier, un bon ami à lui, de la même promo de l'ENA. Melajou rechercha avec minutie, fouina avec persévérance et trouva. Bravo ! Mais, s'il avait du nez, du talent et de l'effcience, il avait aussi un gros défaut pour un enquêteur, un énorme défaut, un défaut, hélas pour lui, dirimant : il ne doutait pas, il ne doutait jamais, il ne se posait pas de questions, il était sûr de son fait... Alors il fonçait la tête la première ! Il avait retrouvé l'identité des quatre amis, alors, pour lui, l'affaire était forcément dans le sac. On les arrêtaient, ce qui les mettait sous pression. On les faisait avouer lors d'une garde à vue bien conduite et le tour était joué, en deux coups les gros. Et à lui la gloire locale et la une des journaux *Le progrès* et *Le Dauphiné libéré* ! Et oui, parce que

mettre en prison pour incendie volontaire et mise en danger de la vie d'autrui et conduire jusqu'aux assises un ancien haut fonctionnaire des Finances issu de l'ENA, un réputé ténor du barreau lyonnais, un célèbre et populaire guérisseur et une ancienne vedette locale de cyclisme, putain, ce n'était pas tout à fait rien, tout de même ! Un sacré coup de filet ! La promotion comme commandant ne serait plus très loin et une mutation au soleil, à Nice, au pays de son enfance ! Nom d'un petit bonhomme, fallait pas mollir ! Fallait aller vite et fort ! Allez mon Hervé ! Tous en joue Melajou !

Voilà ce qui avait conduit la bande des quatre en garde à vue dans les locaux de la gendarmerie d'Ambérieu-en Bugey où l'on attendait désormais maître Droopy-Molleton, le légendaire Acquitator, un peu comme on attend le messie.

Les gendarmes, après trois bonnes heures parfaitement inutiles, avaient, lassés, renoncé à poser des questions aux quatre gardés à vue. On avait donné du café aux prévenus, chacun dans un bureau, sans aucune possibilité de se voir ou même de s'apercevoir. Et sans dire un seul mot. C'était frustrant pour eux, cet obligé mutisme, bien sûr, eux quatre qui aimaient tellement parler, mais c'était le prix à payer pour s'en sortir.

Anthelme réfléchissait à la situation, calmement et rigoureusement, comme le brillant pénaliste qu'il était resté, afin de pouvoir en informer Droopy-Molleton dès son arrivée, afin de gagner du temps et lui donner, dès le départ, le maximum de billes, le plus de biscuit possible.

Les trois autres faisaient confiance à Anthelme, tout simplement, sans se poser de questions et s'encombrer l'esprit avec d'inutiles pensées.

Le capitaine Melajou, lui, était dans les affres. Il n'avait pas réussi dans son projet de faire avouer Metzger et ses complices. Il n'avait même pas réussi à leur arracher un seul mot sur le fond de l'affaire, un seul. Une désolation. Il ne les pensait pas si coriaces ces vieux retraités, ces bourgeois vivant dans le confort et que les menottes, la garde à vue et les questions serrées auraient dû mettre au supplice. Ah ça non ! C'est lui qui était au

supplice maintenant. Quelle ironie du sort ! Comment Acquitator allait-il le mettre en difficulté, le coincer, lui faire rendre gorge ? De quelle manière allait-il le dévorer peut-être, comme l'ogre des contes pour enfants ?

Voilà les questions que se posait le capitaine, assis à son bureau sur lequel il avait posé son képi, pour bien réfléchir, la tête nue entre les mains, dans une sorte de demi-sommeil. Dans son esprit, la stature légendaire de maitre Droopy-Molleton s'agrandissait au fur et à mesure que le temps passait et, comme avec les vases communicants, dans le même temps réduisait sa confiance en lui.

La peur, incontestablement, avait changé de camp !

*

On apporta aux gardés à vue, autour de 13 heures, des sandwiches et de la bière, comme dans les bouquins de Simenon. Personne n'avait demandé aux impétrants si la bière et le jambon leur convenaient. On imagine un musulman dans la même situation : il ne mangerait ni ne boirait. La gendarmerie française pourrait tout de même faire gaffe à ce genre de détail par les temps qui courent ! Ce serait bien la moindre des choses. Mais un peu de délicatesse, c'est probablement trop demander, aux gendarmes...et à bien d'autres !

On apporta du café dans des gobelets en plastique mais il était plutôt correct le caoua, il fallait en convenir et, dans ces conditions, Félix consentit à ouvrir la bouche pour en demander un autre.

Comme toujours, quelles que soient les situations, les circonstances, les événements... le temps passe, immuablement...et là, comme partout et comme toujours, il passa jusqu'à la fin de l'après-midi.

Melajou et ses hommes ne s'occupaient plus des gardés à vue depuis la fin de leur repas et ils vaquaient à leurs administratives occupations,

essentiellement devant leurs ordinateurs, dans un relatif silence, à peine troublé par des conversations téléphoniques passées, pour la plupart, à voix basse, comme s'il fallait que les quatre prévenus ne les entendissent pas.

Et puis, vers 17 heures³⁰, Acquitator arriva !

Ce fut le branle-bas de combat dans la gendarmerie, une mini tornade, un véritable petit tsunami.

Les vedettes, les stars, le sont devenues, la plupart du temps, grâce à un charisme naturel, une présence physique, quelque chose de remarquable que les autres n'ont pas. En plus, quand elles arrivent quelque part, elles sont précédées par leur réputation, leur célébrité, et même leur légende pour les plus grandes d'entre elles, ce qui ne fait que rajouter encore à leur exceptionnel statut. Alors, forcément, elles en imposent encore plus.

Maitre Claudius Droopy-Molleton, le plus célèbre avocat du pays, le terrible Acquitator, savait tout ça mieux que personne et en jouait à la perfection.

Une barbe de cinq ou six jours, les yeux globuleux, le cheveu hirsute, l'air fatigué sur un visage épais aux traits tirés le faisant ressembler à un gros nounours triste, le ténor du barreau fit, déjà revêtu de la robe noire au col blanc, mallette de cuir à la main, fendant, silencieux, la petite foule des journalistes qui filmaient, photographiaient et interrogeaient à tour de bras, une entrée tonitruante.

S'adressant au capitaine Melajou, quasiment au garde-à-vous juste derrière la porte, main sur le képi.

— Où puis-je aller pisser ?

La question, pour naturelle qu'elle était, surprit tout le monde. On ne s'attendait pas à ce qu'Acquitator commençât ainsi son intervention. Mais, au lieu de faire redescendre le célèbre avocat au rang des simples humains, cela ne fit qu'accroître, de façon plutôt paradoxale, sa légendaire image.

À son retour des toilettes, quelques minutes plus tard, alors qu'Acquitator se frottait les mains pour finir de les sécher, Melajou, dans ses petits

souliers, avait le visage d'un homme d'ores et déjà vaincu ;

— Bonjour capitaine, puis-je voir les prévenus ?

— Oui maitre, je suis à votre disposition.

Droopy-Molleton se rendit auprès de José, puis de Marius, puis de Félix pour se présenter, leur dire de continuer à ne pas parler et les informer qu'il allait s'entretenir avec son bon confrère et ami Mazard. À Félix, qui essaya de dire leur innocence dans cette affaire, Acquitator répondit de façon lapidaire :

— Je m'en fous, monsieur, de votre innocence. Ce que je veux, c'est vous faire sortir d'ici, libres comme l'air. La culpabilité c'est votre problème, pas le mien !

Cette position, pour discutable qu'elle était, venant d'un soi-disant défenseur de la veuve et de l'orphelin, convenait en l'occurrence parfaitement à Félix qui n'en demandait pas tant !

Puis Droopy-Molleton fila vers son confrère Mazard.

— Salut Anthelme. Je ne peux pas dire que je suis heureux de te voir ici, mais le cœur y est !

— Salut Claudius. Putain je suis content que tu sois là !

Et les deux avocats s'embrassèrent en se serrant l'un contre l'autre comme les vieux copains qu'ils étaient.

Puis Anthelme, laissé seul avec son confrère comme l'exige le code de procédures pénales, narra ce qui était arrivé, expliquant en détail la visite au rond-point de Chassagneux, puis l'altercation à Rameau-Maillard, puis la dépose de la Mercédès au garage, puis de l'incendie, omettant, évidemment, de parler de qui avait allumé le feu et négligeant d'évoquer la relation de Félix avec Margot, qui n'avait rien à voir dans l'affaire. Anthelme détailla ensuite les éléments à charge que Melajou avait énoncés, en posant les questions lors de la garde à vue.

— Voilà Claudius, tu en sais désormais autant que moi.

— Putain, Anthelme, le capitaine il est rudement gonflé. Il n'a rien contre vous. Il a que dalle de chez que dalle. Il est nu comme un vers, totalement à poil, le capitaine ! Il dit qu'il a des indices. Mais non, il a la peau de mes burnes comme indice ! Il a des indices matériels sur votre présence à Chassagneux, bien sûr et à Rameau-Maillard, oui d'accord, mais ça c'est pour prouver l'altercation avec les gilets jaunes et les coups sur la bagnole, ce que vous reconnaissez sans aucun problème. Mais quel est le rapport avec l'incendie ? Quels indices a-t-il sur votre présence le soir ? Personne ne vous a vus ? Pas de témoins, pas de preuves matérielles ! Un mobile à se venger peut-être mais, après tout, comme tous ceux que les cerbères de Rameau-Maillard ont rudoyés, comme la femme noire que ces mecs ont insulté, comme bien d'autres. Ni plus ni moins ! Vous avez donc été les victimes d'une arrestation arbitraire que je vais dénoncer. Autre chose, Anthelme. Vous avez bien été filmés pendant la garde à vue, comme le code de procédure pénale l'exige ? Je te demande ça parce que j'ai l'impression que le matos n'est pas très performant.

— Oui, moi j'ai été filmé avec la petite caméra, là, sur le bureau. C'est marrant que tu en parles parce qu'à un moment, Melajou qui me questionnait a bricolé la caméra qui n'enregistrait plus, a-t-il dit et il a gueulé comme un veau contre la qualité du matériel qu'on leur avait attribué.

— Super on va vérifier tout ça. Parfait mon Anthelme, je vais voir Melajou et lui parler du pays ! Putain, dans une demi-heure vous êtes dehors et définitivement !

Droopy-Molleton rejoignit le bureau du capitaine, en prenant, comme le comédien qu'il était aussi par ailleurs, l'air qui convenait à la scène qu'il allait jouer. Il se concentrait sur son rôle. En entrant dans le bureau, il avait le regard terrible de celui qui accuse, l'œil qui darde, le doigt pointé sur Delajou.

— Capitaine, je veux voir toutes les images enregistrées lors des gardes à vue des quatre prévenus et je vais les vérifier avec vous, minute par minute. J'ai tout mon temps. S'il y a un trou, même de dix secondes, vous êtes mort

et toutes les procédures devront être annulées. On va commencer par les images concernant maître Mazard. Ça c'est pour la forme ! Ensuite nous parlerons du fond et je vous ferai part de mon projet de porter plainte contre l'Etat et contre vous, nommément, capitaine de gendarmerie Melajou, es fonction si je puis dire, pour quatre arrestations arbitraires dès lors que vous n'aviez — et n'avez toujours — strictement rien contre mes clients, pas le plus petit début de début d'indice de preuve relatif à l'incendie du rond-point de Rameau-Maillard. Vous arrêtez sans preuve, vous mettez en garde à vue sans preuve, vous accusez sans preuve, vous salissez des gens honorablement connus, ternissant leur réputation, sur de vagues présomptions. C'est très grave, capitaine ! De grâce, reprenez-vous ! Tout n'est peut-être pas perdu ! Arrêtez cette mascarade. Aucun magistrat ne mettra quiconque en examen avec ce que vous avez...à part vous peut-être !!

La voix s'était faite dure et forte, impitoyable.

— Vous avez borné les portables de mes clients au moment de l'incendie ?

— Oui, bien sûr.

— Résultat ?

— Ils étaient tous dans la zone de la maison de monsieur Metzger...mais ça ne veut rien dire...ils ont pu les laisser volontairement...

— Et alors ?

— Ben...

— Ben alors rien, ça ne vous donne pas un gramme de biscuit, mon ami, rien, nada, que dalle ! Au contraire, ça vous enfonce encore un peu plus !

Le fier Hervé Melajou, le bel Hervé Melajou, le fringant capitaine de gendarmerie promis à un si bel avenir, était littéralement à ramasser à la petite cuillère. Décomposé, il ne savait plus où il habitait ! Il recevait les coups sans pouvoir dire un mot, blême, tremblant, les mains moites, le cœur en charpie, les nerfs en capilotade. Il n'était pas dans le match, le bel Hervé.

Il ne l'avait jamais été. Il céda donc, dans la tête, immédiatement, sans combattre, piteusement, rendant les armes afin d'essayer de sauver l'essentiel à ses yeux, sa réputation et sa carrière.

— Vous m'entendez, capitaine ? Relâchez maitre Mazard et ses amis. Vous n'avez pas d'autre choix. C'est ça où le déshonneur ! Et comme cerise sur le gâteau, vous verrez, la mutation dans les Ardennes !

Le déshonneur ça n'était déjà pas rien, mais les Ardennes ça parut insupportable comme idée, au capitaine Melajou, originaire de la bonne ville de Nice.

— Bien maitre, je m'incline. Je continue de penser, à titre personnel, que vos clients sont coupables. Je le sens, je le sais. Mais j'ai voulu aller trop vite, j'ai été trop sûr de moi. Je suis trop sincère, trop enthousiaste !

— Moi, je me fous qu'ils soient coupables ou pas. Je m'en fous complètement. C'est leur problème, ce n'est ni le vôtre ni le mien. Et je me fous de ce que vous pensez ! Je ne suis le directeur de conscience de personne ! Vous n'avez pas respecté la procédure et vous n'avez pas le moindre début d'une preuve tangible. C'est tout. Nous sommes dans un Etat de droit. Point à la ligne. C'est ça ma conception de la justice et ce devrait être aussi la vôtre ! Le respect scrupuleux des règles, le respect bestial des droits de la défense, des droits de l'homme, même pour les pires assassins. Le reste, la morale, la culpabilité, l'innocence, les victimes, leurs familles, leur malheur, leur peine, leur souffrance pour toute la vie, tout ça, ce n'est pas de notre ressort. C'est de la philosophie et moi je suis avocat, pas philosophe !

Melajou était effaré par ce discours partial, brutal, injuste, d'une effroyable mauvaise foi, mais il connaissait l'impressionnant palmarès de Droopy-Molleton, qui avait fait souventes fois relâcher ou acquitter les pires criminels pour des questions de procédure, parfois bénignes. Il en était devenu la terreur des policiers enquêteurs et des juges d'instruction qu'il avait une lourde et ancienne tendance à gravement mépriser et la coqueluche des assassins les plus atroces, des bandits les plus dangereux, des gangsters les plus cruels, des truands de la plus sale espèce, des terroristes les plus

barbares, tous ces clients qui lui apportaient fortune et gloire.

Alors, les larmes aux yeux et la rage au cœur, le capitaine Melajou ferma sa gueule, s'écrasa comme une merde et donna l'ordre qu'on libérât les prévenus, dès après la signature des procès-verbaux de fin de garde à vue, dont il s'assura qu'ils présentaient les choses de la façon la plus sommaire qui soit, la plus squelettique, la plus neutre, afin de ne pas susciter de questions, de la part de qui que ce soit, maintenant et jamais.

Bien entendu, Acquitator demanda qu'on reconduisît les quatre hommes à leur domicile d'où on les avait extraits de façon parfaitement arbitraire, quasiment stalinienne. Delajou but le calice jusqu'à la lie. Il ne prit même pas la peine de saluer ces messieurs lorsqu'ils sortirent librement de la gendarmerie, ces messieurs qui, d'ailleurs, ne pensèrent même pas une seule seconde à le saluer.

Il était environ 18h30.

La nuit, depuis longtemps, était tombée sur le Bugey.

Une nuit très sombre, très noire.

La journée avait été longue.

La nuée de journalistes qui avait grossi depuis une heure, se précipita sur Acquitator et le pressa de questions, tout en filmant et photographiant Félix, José, Anthelme et Marius, libres et souriants. Le célèbre avocat tint une mini conférence de presse au cours de laquelle il balaya l'accusation d'un revers de manches et se félicita d'avoir pu faire libérer quatre paisibles retraités injustement tombés dans les griffes d'une justice aveugle, avide de résultats spectaculaires, qui ne s'encombre pas de respecter même *a minima* les droits de la défense et le principe sacré de la présomption d'innocence et n'hésite pas ainsi à ternir l'honneur de citoyens intègres etc...etc...etc... tenant ainsi un discours rodé depuis longtemps, aux dialogues appris par cœur au mot près et débité avec fougue et talent par un comédien confirmé.

Après sa prestation et le départ des journalistes qui n'avaient désormais

plus rien à attendre, Droopy-Molleton vint rejoindre ses clients sur le parking.

— Salut cher maitre. Un gendarme va nous reconduire chez Félix. Merci infiniment Claudius et bravo pour ta brillante prestation. Tu as été exceptionnel, comme toujours. Tu m’enverras ta note d’honoraires.

— Mais non Anthelme, c’est cadeau. On ne fait pas payer un confrère. Mais si tu expliques mon rôle à la presse demain et que tu dis deux ou trois choses gentilles sur moi, ça me fera plaisir et de la bonne publicité. Bon, allez, je file à Bourg prendre le TGV. On m’attend à Paris. Messieurs, ce fut un plaisir.

Acquitator sera la main de Félix, de José et de Marius et embrassa Anthelme. Il était plus hirsute, mal rasé et gros nounours que jamais. Il s’engouffra dans la grosse béhème noire de location et démarra en trombe, laissant un bon kilo de gomme sur l’asphalte du parking.

— Et voilà le travail, les copains !

— Merci à toi Anthelme. Nous sommes libres grâce à Droopy-Molleton, c’est vrai, mais aussi grâce à toi. Merci beaucoup et bravo, cher maitre Mazard !

— Bon, les gars, nous sommes libres mais, putain, y a pas de quoi être fiers. Vous ne trouvez pas ? Acquitator, c’est quand même un gros enculé imbu de lui-même, avec une conception de la justice pourrie jusqu’à la moelle !

— José, tu as en partie raison, mais il ne faut jamais trouver la mariée trop belle. On n’a tué personne à Rameau-Maillard. On a cramé une vieille hutte en planches et on a donné une leçon à cinq gros cons racistes. C’est tout. Melajou, avec ses conneries et sa pureté de nouveau-né, aurait pu nous faire prendre un an ou deux de cabane, pour une broutille, merde. C’est ça que tu veux ?

— Non, Anthelme, non, mais bon, la justice est à plusieurs vitesses, quoi ! J’imagine, dans notre situation, des pauvres types qui ne connaissent

personne et ne savent pas se défendre, avec un jeune avocat sans expérience. Ils morfleraient sévèrement ! Alors je trouve que c'est pas trop normal, c'est tout !

Le fourgon bleu de la gendarmerie française approcha, ce qui, très à propos, mit fin à une conversation qui aurait pu rapidement tourner vinaigre. Et ce n'était vraiment pas le moment.

Le retour au bercail se fit dans le silence le plus total.

Marius s'endormit rapidement, puis un peu plus loin José.

Félix envoya un long mail d'amour à Margot mais elle ne répondit pas. Un peu inquiet et très déçu, il mit longtemps à s'endormir.

Anthelme, lui, regarda la route éclairée par les phares tout au long du voyage jusqu'à Montluel, avec une étrange lueur dans le regard.

CHAPITRE ONZIEME

Dès la fin du petit déjeuner, José put rentrer dans le Gers avec vingt-quatre heures de retard sur ce qu'il avait prévu.

Les embrassades furent longues et émouvantes.

Auparavant, il avait eu le temps, comme ses trois amis, de lire les articles du *Progrès de l'Ain* et du *Dauphiné Libéré* qui commentaient abondamment l'affaire de l'incendie de Rameau-Maillard, dont les images avaient été diffusées le soir précédent à la télévision régionale, la star Acquitator en vedette américaine.

Les images sautent à la figure des téléspectateurs, faisant appel à leur émotion première, cependant que les articles écrits, sur lesquels on a le temps de se poser, que l'on peut lire calmement et relire au besoin, font appel à la réflexion.

L'article du *Dauphiné libéré*, signé Vincent Milane, était plutôt objectif, reprenant l'intervention de Droopy-Molleton mais sans en rajouter, comme si le journaliste avait encore quelques doutes sur la culpabilité des quatre retraits, pour lui bien vite relâchés, alors que le courageux capitaine Melajou semblait posséder contre eux des éléments probants l'ayant conduit à les arrêter et les mettre en garde à vue. Pour le signataire de l'article, il fallait donc attendre, avant de se prononcer définitivement, que les responsables de l'incendie — parce que, nécessairement, il y en avait — soient confondus. Pour lui, le dossier était loin d'être bouclé et on pouvait s'attendre à ce qu'il réserve encore des surprises.

En revanche, grâce à la journaliste qui se trouvait dans le train du retour de la manifestation des gilets jaunes du samedi précédent à Paris et qui avait vu Marius Gorini fêté comme un héros, l'article du *Progrès* était sans ambiguïté. Pour Charlotte B, photos très parlantes en illustration, présentant Marius, le héros de la manifestation à Paris, pansement sur la tête, et ses amis comme des gens valeureux qui avaient combattu une police agressive

et violente, au nom de leurs convictions, en quelque sorte « des gilets jaunes dans l'âme », il était impossible de se représenter ces mêmes personnes mettant le feu sur le rond-point de Rameau-Maillard tenu par d'autres gilets jaunes, des camarades de lutte. Cela paraissait totalement absurde à Charlotte B. qui avait écrit en conclusion de son papier « Ces quatre sympathiques septuagénaires, courageux et loyaux, seraient ainsi, pour le capitaine Melajou, des personnages doubles, des espèces de docteurs Jekyll et misters Hyde, blancs et héroïques le jour, noirs et criminels la nuit. On ne peut raisonnablement que s'interroger sur ce qui a conduit Hervé Melajou à une si rapide arrestation, sans aucun fondement, comme l'a brillamment démontré maître Droopy-Molleton. Confondre vitesse et précipitation, comme l'a fait le capitaine de la gendarmerie d'Ambérieu-en-Bugey, n'est pas exactement conforme à l'esprit de sérénité que réclame une bonne et impartiale justice. Mais Acquitator veillait pour éviter une navrante erreur judiciaire. Nous reviendront demain sur cette affaire pour vous en livrer tous les détails.»

Anthelme avait, dès la lecture de ce bienveillant article, appelé Charlotte B. à la rédaction du journal pour lui raconter, vus de l'intérieur, les événements de la vieille, avec tous les détails sur l'intervention de très haut niveau et décisive de maître Droopy-Molleton, ayant permis d'éviter, par son courage, son talent et son exceptionnelle implication auprès d'innocents injustement accusés par des gendarmes peu regardants sur le respect des procédures de l'Etat de droit, une très regrettable erreur judiciaire.

La jeune journaliste, un peu intimidée, avait noté scrupuleusement ce que maître Anthelme Mazard lui avait énoncé, avait remercié chaleureusement l'avocat lyonnais pour sa confiance et s'était jetée sur son ordinateur pour pisser l'encre d'un article qu'elle intitula : ***Un magistral Droopy-Molleton évite une grave erreur judiciaire.*** Cet article, qui confirmait en tous points son article de la veille, permettrait à n'en plus douter de redorer l'image de ces quatre magnifiques retraités injustement mis en cause et de leur rendre l'honneur que Melajou, le prétendu fringant capitaine de gendarmerie, avait failli, par son amateurisme juvénile et sa navrante cécité, leur faire perdre.

Elle était fière, Charlotte, de remplir ainsi sa mission sacrée d'information des citoyens, de remplir ce rôle irremplaçable de quatrième pouvoir au sein de la démocratie républicaine. Elle se sentit merveilleusement utile. Deux larmes lui vinrent aux paupières et son cœur se mit à battre plus fort.

Tant qu'il y aura des Charlotte B., des journalistes aussi scrupuleux, aussi libres et qui voient si clair, le niveau de la presse française et le respect de sa déontologie n'auront rien à craindre !

Félix, quant à lui, était ailleurs, loin de ces histoires d'image, d'honneur, de justice et de communication. Il n'en avait pas grand-chose à foutre, là, sur le moment. Margot n'avait répondu ni à ses mails ni à ses messages vocaux et il avait le moral à zéro. Que diable pouvait-elle bien lui reprocher ? Qu'avait-elle compris de cette histoire d'incendie ? Avait-elle des doutes sur sa culpabilité ? Il ne comprenait pas ce total mutisme. Il méditait. Et si Margot avait tout simplement une difficulté ? Et si elle avait eu un accident ou un problème de santé ? Félix se dit qu'il était sacrément égocentrique pour lier le silence de Margot exclusivement à leur relation, à leur histoire d'amour. Alors, une fois encore, il appela et dut, toujours plus inquiet, laisser un message à celle qu'il aimait.

CHAPITRE DOUZIEME

Après le déjeuner, Marius et Anthelme, quittèrent Félix et la maison. Noël approchant, il leur fallait bien retourner chez eux, après tous ces jours jolis d'escapade. Le compagnon de Marius était de bonne composition mais il ne fallait pas abuser de sa patience. Quand à Anthelme, certes officiellement retraité mais toujours actif avocat à ses heures, il devait s'occuper de quelques dossiers qui, à Lyon, ne supportaient plus l'attente.

On s'embrassa longuement, on se remercia, on évita de parler de Margot, on se promit de se revoir bientôt, on se souhaita une belle fin d'année et de belles fêtes et on se quitta en pleurant, comme des gones après la colonie de vacances. À chaque fois c'était pareil. Chacun se promettait de ne pas craquer — quand même à nos âges c'est pas raisonnable ! — mais chacun, inmanquablement, craquait. L'amitié était très forte et la séparation créait immédiatement un vide, un manque que rien ne pouvait combler.

Félix se retrouva donc seul dans la grande maison silencieuse. Comme à chaque fois, ses sentiments étaient mélangés. Oui les potes lui manquaient, bien sûr, forcément et il en était triste, très triste. En même temps, il était assez content de se retrouver seul chez lui, pour se poser, buller un peu, ne plus rien avoir à faire, plus de repas à préparer, plus de vin à choisir, plus à veiller que tout fonctionne bien pour que les potes soient heureux. On a beau dire, on a beau faire mais à soixante-dix piges, on n'a plus les mêmes ressources qu'à cinquante ou soixante ans. On a moins de forces, moins d'énergie, un peu moins d'envie de faire des choses. Tout est un peu plus difficile et tout demande un peu plus de temps. Il ne s'agissait pas, pour Félix, de s'en plaindre. C'était la loi de la nature et, en homme lucide, il le savait parfaitement. Mais chaque semaine ou chaque mois qui passait confirmait le diagnostic : comme les copains, il prenait des carats, Félix, il devenait vieux et, petit à petit, lentement, gentiment, il s'en rendait compte et s'y adaptait. Car c'est ça le miracle de cette histoire, en somme : on

accepte de vieillir sans trop barguigner parce qu'on s'adapte à son âge !

Alors, après l'effervescence des jours avec la bande, c'était chouette d'avoir des moments rien que pour lui, pour bouquiner en paix, faire la sieste, regarder du sport à la télé, se balader dans le jardin ou autour de l'étang, le nez au vent, sans contrainte, sans horaire à respecter, sans rien.

Mais, là, aujourd'hui, il était beaucoup moins content que d'habitude de retrouver la solitude et le calme qui va avec, à cause du silence de Margot, ce silence pesant qui devenait inquiétant et pénible à supporter.

En pensant très fort à Margot dont il avait désormais la certitude qu'il l'aimait d'amour, comme on dit dans les films de Pagnol, qu'il l'aimait pour de bon et que cet amour serait probablement le dernier, Félix s'endormit profondément dans son fauteuil Voltaire préféré.

Lorsqu'il se réveilla, deux heures plus tard, complètement ensuqué, il lui sembla entendre un bruit venant de la cuisine, un bruit de pas sur le carreau, un bruit net et vif, comme avec des chaussures à talons...des chaussures de femme...Margot peut-être ? Margot sûrement !

Margot, qui avait sa clé, était entrée dans la maison et avait laissé dormir Félix dans son fauteuil. Elle avait préparé du café. Félix la rejoignit, à la fois très heureux et soulagé qu'elle fût là et un peu angoissé de ce qu'elle était venue dire.

— Bonjour Margot, enfin te voilà, j'étais rudement inquiet, tu sais. Pourquoi tu ne m'as pas répondu ?

— Bonjour Félix. Je vois que les copains sont partis. Tu dois être triste.

— Oui, c'est vrai mais ce n'est pas bien grave. Je suis surtout triste de ton attitude. Tu ne m'embrasses pas ?

— Assieds-toi, s'il te plait, il faut qu'on parle. Tu prends du café ?

— Oui, volontiers...qu'on parle de quoi Margot ?

— De nous deux Félix, de nous deux. Je te vois à la télévision, à la une des journaux, pour une affaire criminelle dans laquelle tu es soupçonné et tu

ne m'en as jamais parlé. Je croyais que nous étions devenus un vrai couple et qu'on se faisait confiance. Je t'aime Félix, tu comprends ? Je t'aime beaucoup et tu as pris une place énorme dans ma vie. Alors me laisser dans l'ombre, ne rien me dire pendant que tu avais des problèmes, je n'ai pas compris et je n'ai pas aimé du tout. J'ai ressenti comme un gros coup de mépris, comme si je n'étais rien pour toi...Et je découvre aussi en lisant la presse qui tu es, un ancien haut fonctionnaire, un énarque avec la légion d'honneur et plein de médailles...pourquoi tu m'as caché tout ça ? Je ne suis décidément rien pour toi ? On n'est pas du même monde, c'est ça ? Et l'incendie alors ? C'est toi et tes copains qui avez mis le feu au rond-point de Rameau-Maillard ? Mais qui es-tu vraiment ? Et que suis-je pour toi ? Une petite aventure, un simple passe-temps ? Un sujet de plaisanterie entre hommes ? Ah, vous avez dû bien rigoler ? T'as vu le Félix, l'énarque, il se tape une prolo, il baise une gilet jaune !

Margot, épuisée par toutes les questions qu'elle venait de poser tout à trac, ayant vidé son âme d'un seul coup, ayant dit à Félix tout ce qu'elle avait sur le cœur, s'écroula sur une chaise et se mit à pleurer.

Félix se sentit démuni devant la détresse de celle qu'il aimait et qui venait de lui faire, là, en quelques phrases et de façon parfaitement légitime, un terrible procès, le condamnant à mort sans appel. Dépit, déçu, désespéré, ne voyait pas bien quoi répondre, d'autant que Margot, dont la religion était faite, ne semblait pas attendre de réponse.

Il venait, Félix, d'être liquidé.

Margot, impitoyable, venait de lui trancher la tête.

Alors, blanc comme un linge, sans force, il s'assit sur une chaise à côté de Margot, sans dire un seul mot et, sans la moindre illusion, attendit la suite.

Les deux anciens amants restèrent ainsi pendant plusieurs minutes puis Margot se leva, alla dans le vestibule récupérer son manteau et son sac et sortit de la maison, sans un regard pour Félix, toujours prostré sur sa chaise.

CHAPITRE TREIZIEME

Les jours passèrent, des jours bien tristes pour Margot et pour Félix. La vie est parfois cruelle même pour ceux qui s'aiment mais ne se comprennent pas toujours. C'est le sort des humains.

Félix était resté cloîtré dans la maison, à regarder la télé, à bouquiner, à fumer et à picoler. Il n'avait pas envoyé de message à Margot. Il savait qu'entre eux c'était fini. Il avait essayé de protéger Margot en ne lui parlant de rien, précisément parce qu'il l'aimait vraiment. Elle avait compris l'inverse. Il n'y avait donc plus rien à faire. Les mecs et les gonzesses, on ne voit pas les choses de la même façon et puis c'est tout. Pour eux, c'en était terminé. Point à la ligne. Et, en plus, ce n'était pas à lui de prendre l'initiative. Margot l'avait crucifié, mis plus bas que terre ! C'était lui l'offensé, non mais !

Margot de son côté, avait retrouvé les copains et copines du rond-point de Chassageux, non pas sur les lieux mêmes, tout ayant été détruit — comme sur tous les ronds-points du département — sur ordre du préfet, lequel avait interdit, comme il en avait le droit, toute occupation illégale sur la voie publique. Alors on se réunissait chez les uns et les autres, dans un café ou sur une place de village et l'on continuait à parler, plus passionnément que jamais, des revendications sociales des gilets jaunes, des améliorations du pouvoir d'achat, du référendum d'initiative citoyenne...Margot, très active, essayait ainsi de ne plus penser à Félix. Tout au fond de son âme, elle s'en voulait de lui avoir dit les choses de façon aussi brutales, sans véritablement lui permettre de se justifier. Félix était présent dans son esprit et dans son cœur à chaque seconde, comme en filigrane. C'en était encombrant mais il fallait assumer. Et puis Félix n'avait même pas essayé de reprendre contact, alors qu'il aille au diable !

Comme chaque soir, après le film ou l'émission à la télé qu'il regardait souvent d'un œil un peu distant sinon distrait, Félix Metzger s'habilla chaudement et mit son chapeau sur la tête car, dehors, il faisait très froid et sortit sur le pas de la porte de sa maison pour fumer une cigarette, la dernière de la journée, une des meilleures.

La rue, comme toujours à une heure pareille, était quasiment dans le noir, le réverbère le plus proche étant distant d'une bonne dizaine de mètres.

Tout en fumant tranquillement, en pensant à Margot, debout devant le perron, Félix, dont l'ouïe était encore plutôt fine, crut entendre un bruit anormal sur le trottoir, comme les pas légers, les pas feutrés de quelqu'un qui ne veut pas qu'on l'entende marcher. Il hésita et se concentra, tendant l'oreille au maximum. Le bruit diffus devenait de plus en plus net. Alors, intrigué, Félix s'avança vers la rue et ouvrit le portail pour en avoir le cœur net.

Il n'avait pas fait deux pas qu'il vit débouler sur lui trois individus, des costauds habillés de noir, qui l'agressèrent violemment, sans dire un mot. Le coup qu'il reçut derrière la tête le fit vaciller puis très vite s'effondrer. À terre, il essaya de se recroqueviller comme un fœtus afin de se protéger le ventre et la tête, mais cela ne l'empêcha pas de recevoir des coups de pieds dans les côtes, dans les reins, au visage. Il eut mal, très mal, un peu sur tout le corps, eut le temps de réaliser ce qui lui arrivait puis, finalement soulagé, il perdit connaissance, sombrant dans un épais sirop.

EPILOGUE

Le premier bruit que Félix Metzger entendit en essayant d'ouvrir les yeux était celui de flacons de verre qui s'entrechoquent. Ca sentait la pharmacie. Félix n'avait mal nulle part. Il essaya de parler mais il eut l'impression que ses mâchoires étaient bloquées. Il n'insista pas. Il vit un plafond tout blanc. Quelqu'un était penché sur lui et le regardait, vêtu d'une blouse blanche, un visage de femme, au regard bleu, attentif.

— Bonjour monsieur Metzger. Je suis contente de vous voir réveillé. Tout va bien. Vous êtes à Lyon, à l'hôpital. Tout va bien.

Félix, surpris mais pas du tout inquiet, réalisa où il était et se dit qu'il avait bien de la chance d'être dans sa bonne ville de Lyon. Il se dit aussi, dans la foulée, qu'il avait une grosse envie de dormir. Il ferma les yeux, respira un grand coup et se laissa aller en se disant « si tout va bien, alors c'est nickel. Je peux dormir en paix. »

À son deuxième réveil, il entendit des voix familières et se força à ouvrir cette fois les yeux pour de bon.

Anthelme était penché sur lui et lui tenait la main.

— Salut camarade. Alors ça va mieux ?

Félix ne put répondre, les mâchoires toujours bloquées, mais il cligna des yeux en signe d'approbation.

Anthelme, rassuré, laissa sa place à Marius qui fixa Félix avec amitié et lui embrassa la main.

Puis ce fut au tour de José.

— Salut Félix, putain tu nous as fait peur. On t'aime mec, on t'aime très fort.

Puis, enfin, ce fut au tour de Margot qui, des larmes dans les yeux, déposa un tendre baiser sur les lèvres sèches du blessé.

— Je t’aime Félix, mon amour. J’ai tout compris grâce à tes amis. Je ne quitterai plus jamais. On va être heureux, tu sais.

Félix Metzger, sorte de momie couverte de bandelettes, la tête enserrée dans un énorme pansement blanc, ressemblant à s’y méprendre à l’homme invisible que l’on voyait naguère dans une série à la télé, cligna des yeux à plusieurs reprises pour bien montrer qu’il avait compris et qu’il était heureux de revoir tout son petit monde, ses trois potes, bien sûr, ses amis, ses frères et puis Margot, sa Margot, si belle et qui sent si bon et qui ne le quittera plus.

Puis, fatigué par son bref et intense effort, mais rasséréné, confiant, il s’endormit comme dans de la ouate, en pensant à l’avenir, à tous ces jolis jours qui leur restaient à vivre.

Anthelme appuya sur le bouton du petit lecteur de CD qu’il avait apporté. On entendit une musique envahir la chambre, une musique merveilleuse, enveloppante, à la fois lente et douce, mélancolique et délicate.

— Dors Félix. Tu vois c’est ton morceau préféré, *La sarabande* de l’ouverture numéro 2 en si mineur de Jean-Sébastien Bach. Tu as bien raison, la sarabande c’est beau comme l’antique, c’est beau comme la vie.